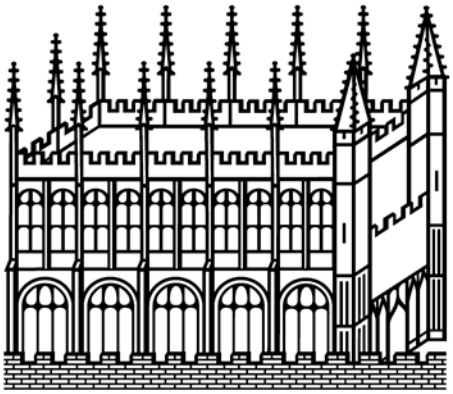


Bodleian Libraries

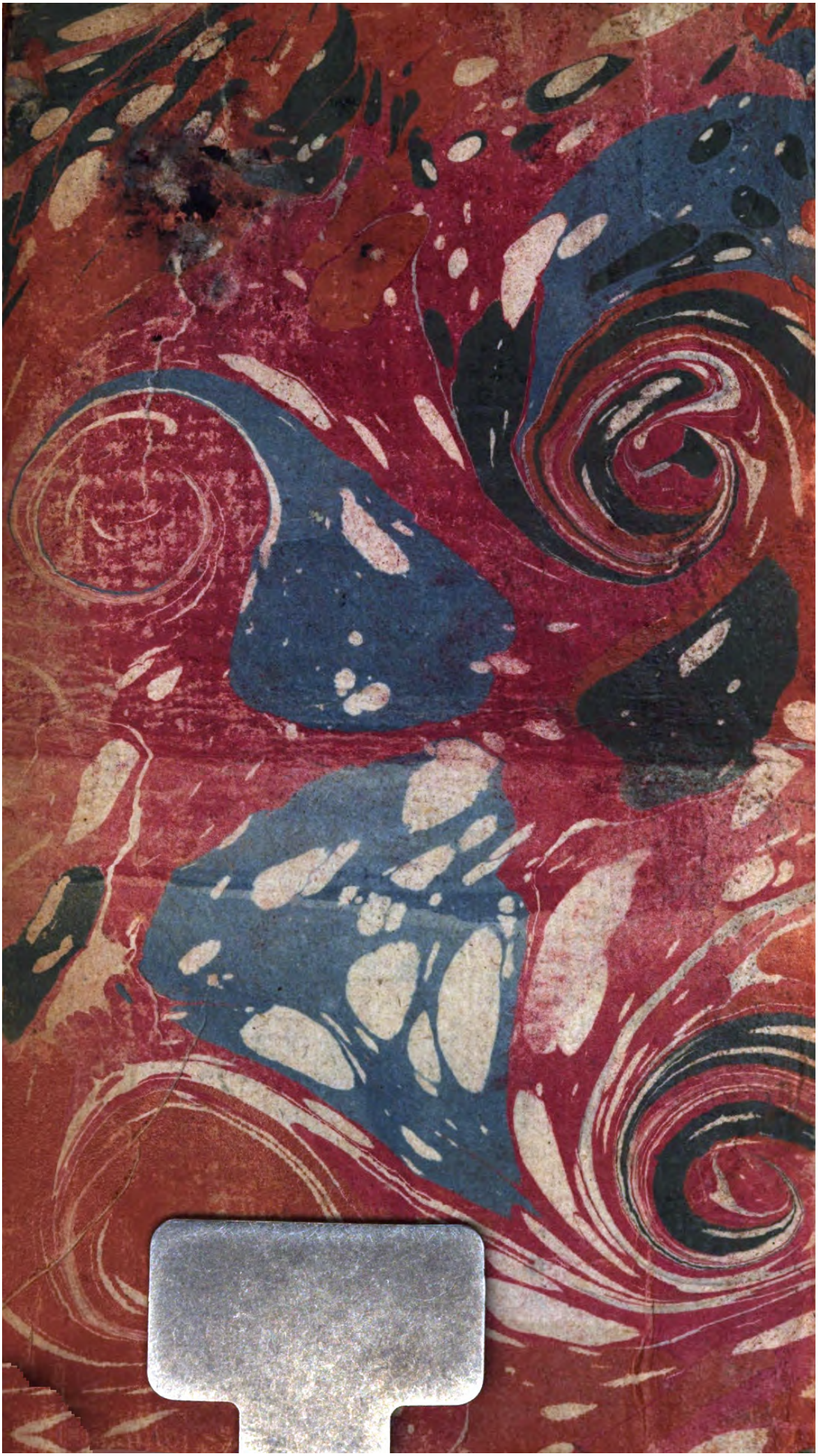
UNIVERSITY OF OXFORD

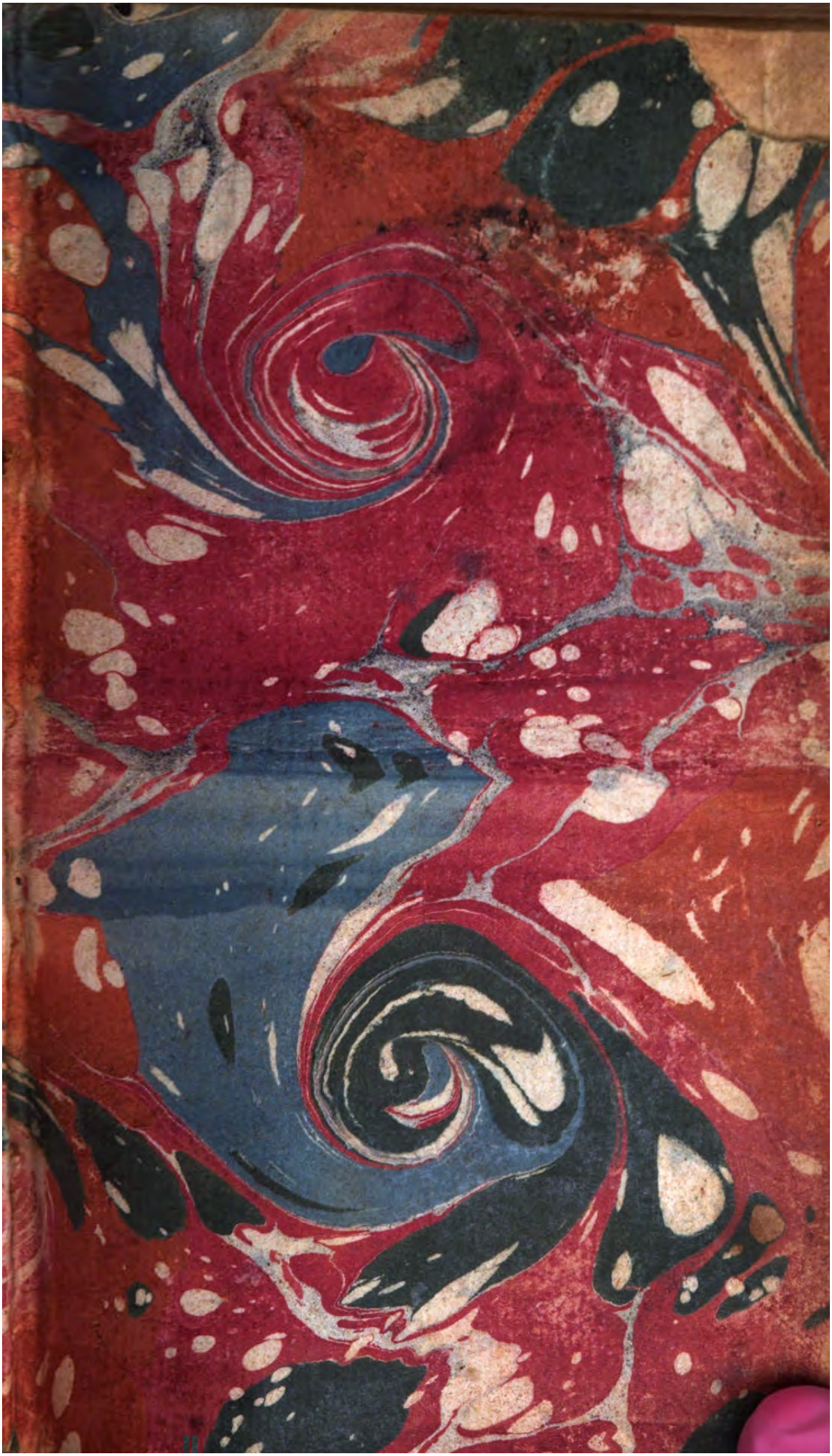
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

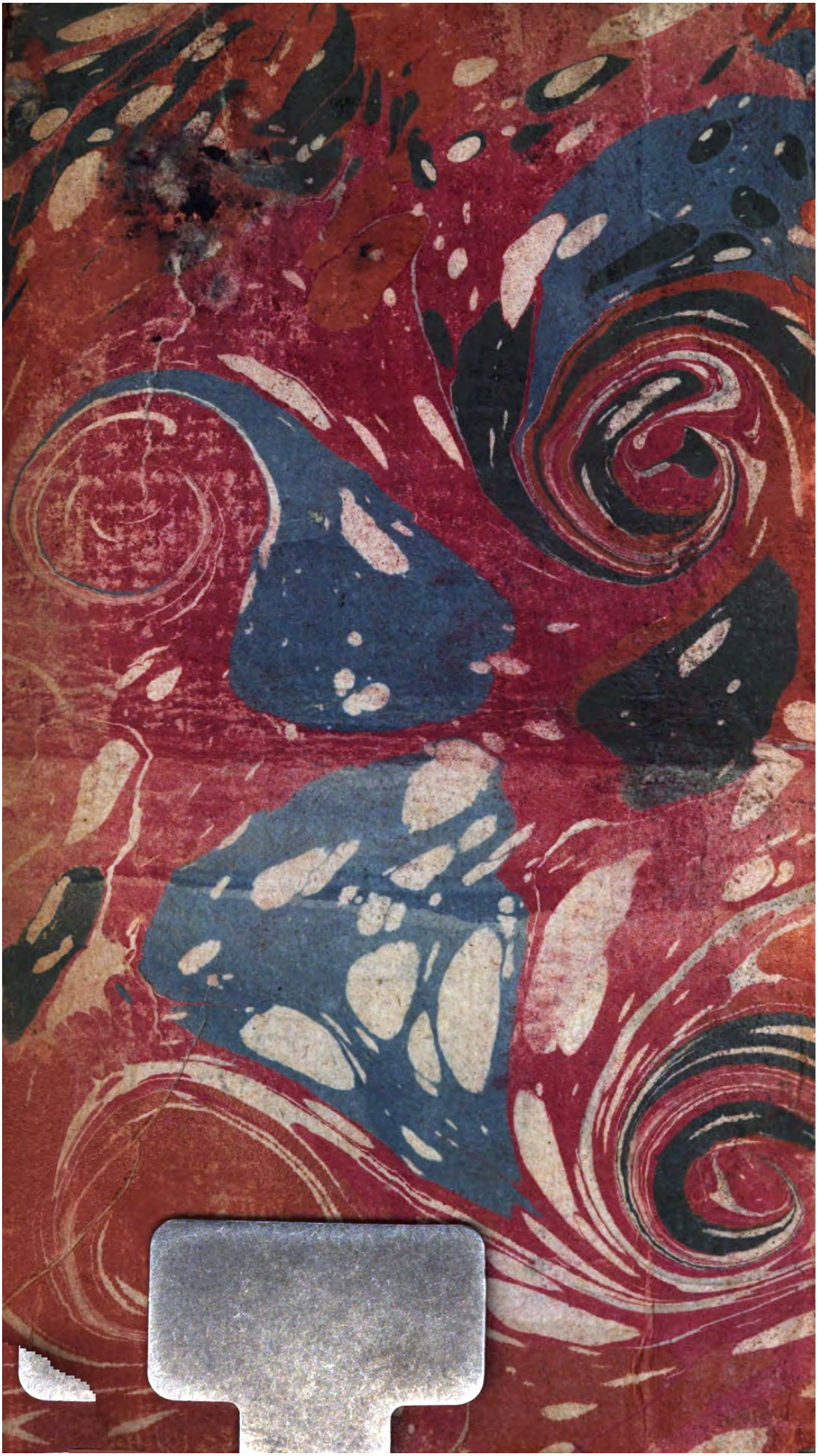
For more information see:

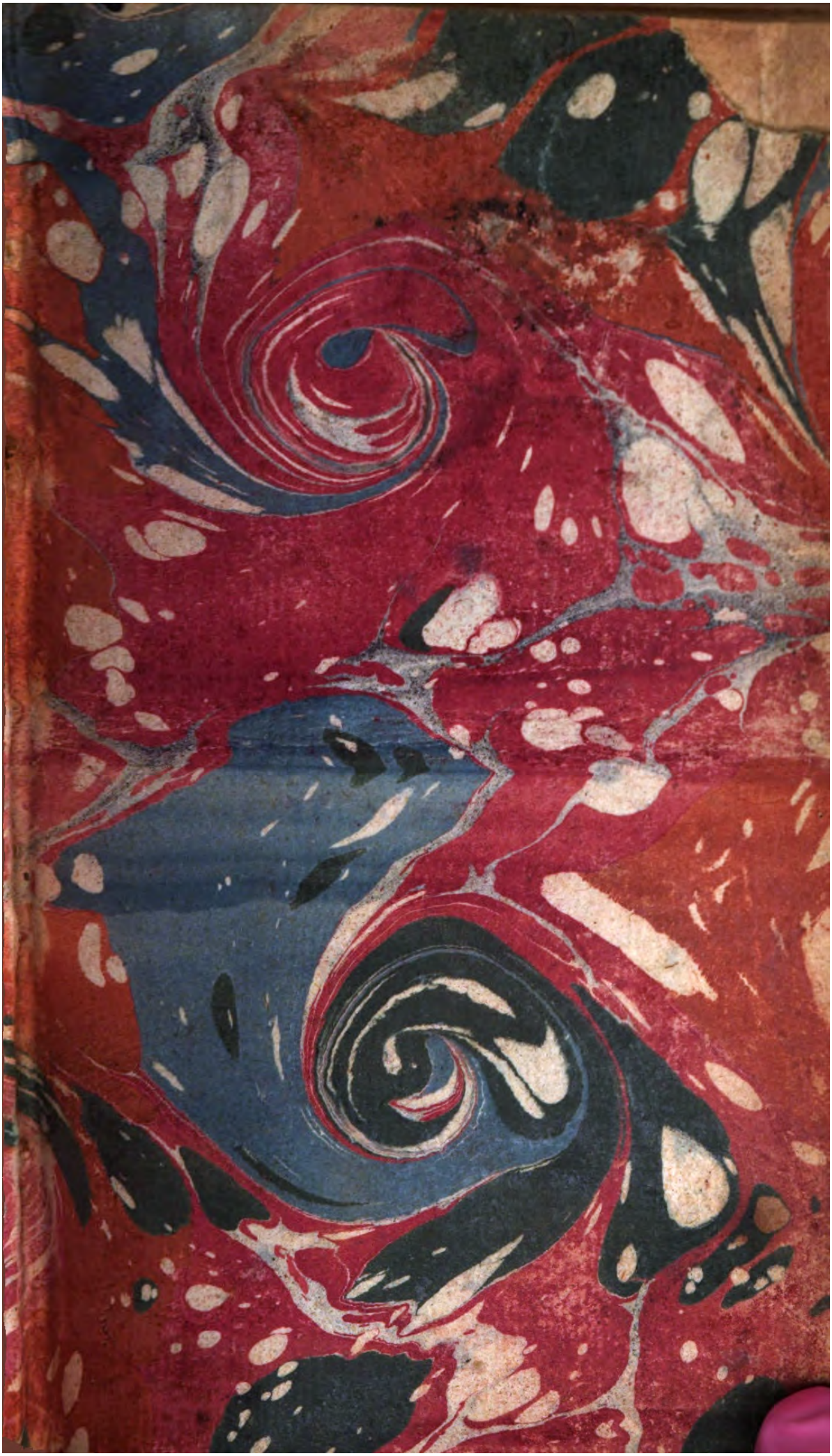
http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.









ESSAI

SUR

LES HIEROGLYPHES DES EGYPTIENS.

TOME PREMIER.

ESSAI

SUR

LES HIEROGLYPHES

DES EGYPTIENS,

Où l'on voit l'Origine & le Progrès du Langage & de l'Ecriture, l'Antiquité des Sciences en Egypte, & l'Origine du culte des Animaux.

Traduit de l'Anglois de M. WARBURTHON.

Avec des Obſervations ſur l'Antiquité des Hiéroglyphes Scientifiques, & des Remarques ſur la Chronologie & ſur la premiére Ecriture des Chinois.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN
rue S. Jacques, vis-à-vis les Mathurins,
à S. Thomas d'Aquin.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

221. g. 147.

AVERTISSEMENT.

MONSIEUR WARBURTHON emploie le quatriéme Livre de ſon Ouvrage, intitulé, *La Miſſion Divine de Moyſe*, à traiter de l'Antiquité des Egyptiens. Il établit cette Antiquité par les Livres de l'Ecriture-Sainte, & montre qu'ils confirment ce que les Hiſtoriens Grecs nous en apprennent. Il ſe ſert enſuite des Hiéroglyphes comme d'une nouvelle preuve qui conſtate la même Antiquité. Cette preuve, qui tire ſa force d'elle-même, ajoute certainement au degré d'autorité qui eſt propre à la premiére. Enfin M. Warburthon ſoutient que la Chronologie Egy-

ptienne de M. Newton contredit l'Antiquité ſacrée & profane, & la nature même des choſes. Les réflexions qu'il fait à ce ſujet le conduiſent à examiner cette confuſion infinie qui regne dans la Mythologie & l'ancienne Hiſtoire Grecque, & à en aſſigner la raiſon.

Je me ſuis contenté pour le préſent de traduire la Section qui regarde les Hiéroglyphes, parce qu'elle peut aiſément ſe détacher des autres, & former elle ſeule un Ouvrage à part. J'ai ajouté les Sommaires qu'on lit en marge, afin que l'ordre & la ſuite du diſcours s'apperçoivent mieux. J'ai auſſi diviſé l'Ouvrage en Paragraphes pour la commodité des renvois.

La multitude des Notes ne partagera point l'attention du

Lecteur, s'il veut ne lire une premiére fois que le Texte ſeul de la Diſſertation. Je crois même qu'alors il ſentira davantage l'utilité des Notes; & leur étendue n'effrayera plus ceux qu'elle auroit pû rebuter d'abord. Les Notes qui portent le mot *Addition* ſe réduiſent à un petit nombre. Elles ſont miſes pour éclaircir ce que l'Auteur ne fait qu'indiquer, ou pour appuyer ce qu'il avance. Mais afin que l'on n'impute point à M. W. les fautes qui pourroient s'y rencontrer, j'ai eu ſoin de les diſtinguer.

On trouvera à la fin de cet Ouvrage des *Obſervations ſur l'Antiquité des Hiéroglyphes Scientifiques*. Elles tendent à montrer que le ſentiment de M. W. à ce ſujet ſe concilie avec la Chro-

nologie de l'Ecriture, pourvû que l'on ſuive, au lieu du calcul Hébreu, celui du Texte Samaritain. La penſée que la Chronologie Chinoiſe pourroit également ſe ramener au calcul du Texte Samaritain, a occaſionné les *Remarques ſur la Chronologie des Chinois.* Je les dois toutes aux ſçavans Hommes dont je cite les autorités. Ces Remarques auront plus de force venant de leur part; & il eſt juſte d'ailleurs de faire honneur à leurs Ouvrages. Enfin le ſentiment de M. Freret ſur l'Ecriture Chinoiſe étant directement oppoſé à celui du P. Kircher qu'embraſſe M. W. cela m'a porté à ajouter par forme d'éclairciſſement des *Remarques ſur la premiére Ecriture des Chinois.* L'opinion de M. Bianchini ſur les Obéliſques s'ac-

cordant au contraire avec ce que dit M. W. j'ai extrait de l'*Iſtoria Univerſale*, qui eſt rare ici, l'endroit où M. Bianchini traite cette matiere, & propoſe l'explication de l'un des côtés de l'Obéliſque de S. Jean de Latran.

» M. Warburthon n'auroit pas » donné à ſon Ouvrage ſur les » Hiéroglyphes l'étendue qu'il a, » s'il eût uniquement voulu ſe » ſervir des Hiéroglyphes comme d'une preuve auxiliaire » pour établir la grande Antiquité des Egyptiens. Mais il » a porté ſes vûes plus loin. Cet » Ouvrage, dit-il, facilitera l'intelligence de l'ancien langage » des Orientaux, ſur lequel l'Ecriture Hiéroglyphique a tant » influé, & en fera connoître le » génie & l'énergie. Ce Préli-

Legat. of Moſes. t. 2. p. 205.

» minaire, ajoute-t-il, convient
» à l'examen que j'ai entrrpris
» de la Religion & de la forme
» du gouvernement des Juifs. M.
» W. a encore pour but de le-
» ver les obſtacles qui ont em-
» pêché juſqu'ici d'avoir une no-
» tion exacte de la Littérature
» Egyptienne, & qui viennent
» de l'erreur générale touchant
» l'origine, l'uſage & les diver-
» ſes eſpeces d'Ecritures Hiéro-
» glyphiques. Il déſire que ceux
» qui s'attacheront préſentement
» à approfondir les Antiquités
» Egyptiennes, & qui, par les
» avantages de leur ſituation, de
» leur ſcience, & de leurs ta-
» lens, ſeront en état de mieux
» mériter que lui du Public, con-
» tinuent de marcher dans la rou-
» te qu'il leur a ouverte. Mais
» à quelque point, obſerve-t-il,

» qu'elle puiſſe conduire pour re-
» couvrer l'intelligence de l'an-
» cienne Sageſſe Egyptienne ,
» elle menera du moins à un ter-
» me beaucoup plus important ,
» qui ſera de mieux comprendre
» celle des Grecs. Il a rapporté
» un ſi grand nombre d'exemples
» qui prouvent la vérité de cette
» obſervation , qu'il s'avance juſ-
» qu'à dire, qu'il regarde les deux
» ſources du ſçavoir & de la Re-
» ligion chez les Egyptiens ,
» c'eſt-à-dire , *les grands & les*
» *petits Myſtères* dont il a parlé
» dans le premier Volume , &
» les *Hiéroglyphes* qui font la ma-
» tiére de cet Ouvrage , comme
» devant être dorénavant les
» deux points cardinaux ſur leſ-
» quels l'interprétation de l'An-
» tiquité Grecque roulera ».

Le Public ſçaura certaine-

ment gré à M. W. de s'être exercé ſur un ſujet qui ſembloit auſſi peu promettre que celui des Hiéroglyphes. Mais afin que le Lecteur juge encore mieux des découvertes dont il lui eſt redevable, voici une idée générale de l'état actuel des plus anciens monumens, qui décidera s'il étoit facile de former le ſyſtême naturel, lié & ſuivi, que nous offre l'Ouvrage de M. Warburthon.

M. de Fontenelle dans l'éloge de M. Bianchini.

» Si d'un grand Palais ruiné, » dit un Auteur célebre, on en » trouvoit tous les débris confu- » ſément diſperſés dans l'éten- » due d'un vaſte terrain, & qu'on » fût sûr qu'il n'en manquât au- » cun, ce ſeroit un prodigieux » travail de les raſſembler tous, » ou du moins, ſans les raſſem- » bler, de ſe faire, en les conſi-

» dérant, une idée juſte de toute
» la ſtructure de ce Palais. Mais
» s'il manquoit des débris, le
» travail d'imaginer cette ſtruc-
» ture ſeroit plus grand, & d'au-
» tant plus grand qu'il manque-
» roit plus de débris; & il ſeroit
» fort poſſible que l'on fît de cet
» édifice différens plans, qui
» n'auroient preſque rien de com-
» mun entr'eux. Tel eſt l'état où
» ſe trouve pour nous l'hiſtoire
» des tems les plus anciens. Une
» infinité d'Auteurs ont péri;
» ceux qui nous reſtent ne ſont
» que rarement entiers. De pe-
» tits fragmens, & en grand
» nombre, qui peuvent être uti-
» les, ſont épars çà & là dans
» des lieux fort écartés des rou-
» tes ordinaires où l'on ne s'avi-
» ſe pas de les aller déterrer.
» Mais ce qu'il y a de pis, &

» qui n'arriveroit pas à des dé-
» bris matériels, ceux de l'Hiſ-
» toire ancienne ſe contrediſent
» ſouvent ; & il faut, ou trouver
» le ſecret de les concilier, ou
» ſe réſoudre à faire un choix
» qu'on peut toujours ſoupçon-
» ner d'être un peu arbitraire.
» Tout ce que des Sçavans du
» premier ordre, & les plus ori-
» ginaux, ont donné ſur cette
» matiére, ce ſont différentes
» combinaiſons de ces matériaux
» de l'Antiquité, & il y a enco-
» re lieu à des combinaiſons nou-
» velles ; ſoit que tous les maté-
» riaux n'aient pas été employés,
» ſoit qu'on en puiſſe faire un aſ-
» ſemblage plus heureux, ou
» ſeulement un autre aſſembla-
» ge ».

TABLE
DES SOMMAIRES
du Tome premier.

Objet de cette Diſſertation, page 1

PREMIERE PARTIE.

§. I. ORIGINE *de l'Ecriture*, 3
II. *Premiere eſpece d'Ecriture. Exemple de cette Ecriture chez les Mexicains. Modele exiſtant de cette Ecriture*, 4
III. *Seconde eſpece d'Ecriture. Elle vient de la premiére*, 18
IV. *Troiſiéme eſpece d'Ecriture*, 31
V. *Origine des Lettres Alphabétiques. Elles ont été tirées des Hiéroglyphes. Veſtiges de cette origine dans la Langue Grecque*, 40
VI. *Remarque importante ſur les Hiéroglyphes. Raiſon du progrès limité*

de l'Ecriture chez les Mexicains & chez les Chinois, 45
§. VII. *Les Hiéroglyphes en uſage chez toutes les Nations*, 46
VIII. *Origine & progrès du Langage*, 48
IX. *Le Langage d'action fréquemment uſité chez les Prophétes. Ce Langage n'étoit point contraire à la Dignité de leur Office. En quoi conſiſte l'abſurdité & le fanatiſme d'une action*, 53
X. *Exemples de Langage d'action dans l'antiquité profane. Ce Langage comparé avec l'Ecriture en peinture*, 60
XI. *Origine de l'Apologue*, 63
XII. *Son affinité avec le Langage d'action. L'Apologue comparé avec l'Ecriture Hiéroglyphique. Changement de l'Apologue en proverbe*, 70
XIII. *Origine de la ſimilitude. La ſimilitude comparée aux Caractères de l'Ecriture Chinoiſe. En quoi elle differe de la métaphore*, 85
XIV. *Fondement des différentes ſortes d'Ecritures & de Langages. Obſervation ſur leurs changemens progreſſifs*, 88

SECONDE PARTIE.

§. XV. *Plan de la ſeconde partie*, pag. 90
XVI. *Idée générale des diverſes Ecritures des Egyptiens*, 91
XVII. *Paſſages de Porphyre & de Clément d'Alexandrie à ce ſujet*, 93
XVIII. *Erreurs communes à ces deux Auteurs. Erreurs qui leur ſont propres*, 104
XIX. *Comment l'Ecriture en peinture s'eſt changée en Hiéroglyphe*, 114
XX. *Premier état des Hiéroglyphes en Egypte*, 115
XXI. *Uſage des premiers Hiéroglyphes chez les Egyptiens. Preuves de cet uſage tirées des Obéliſques, & de l'Inſcription du Temple de Saïs*, 117
XXII. *Réflexions ſur le travail du P. Kircher*, 125
XXIII. *Second état des Hiéroglyphes en Egypte. Hiéroglyphes Symboliques diſtingués en Tropiques & en Enigmatiques*, 128
XXIV. *Changement que les Hiéroglyphes ont ſouffert en devenant Symboliques*, 135
XXV. *L'Hiéroglyphe Symbolique, &*

l'Hiéroglyphe propre, mal diſtingués par les Anciens, 137
§. XXVI. *Ecriture courante Hiéroglyphique ſemblable aux Caracteres Chinois, appellée Hiéroglyphique par les Anciens, ſubſiſte encore ſur des monumens,* 138
XXVII. *Troisie'me état de l'Ecriture en Egypte. De l'Ecriture Epiſtolique. Son origine,* 147
XXVIII. *Quatrie'me état de l'Ecriture en Egypte. De l'Ecriture Hiérogrammatique particuliere aux Prêtres Egyptiens,* 153
XXIX. *Exemples d'Ecritures propres aux Prêtres des autres Nations,* 157
XXX. *Examen du paſſage de Manethon où il parle des Lettres ſacrées, & de la Dialecte ſacrée. Sens de ce paſſage. Conjecture ſur le tems où la traduction dont il parle a été faite,* 160
XXXI. *Quand les Lettres Egyptiennes ont été inventées. Si l'uſage des Lettres a été connu des Patriarches. Il eſt probable que Moyſe a augmenté le nombre des Lettres Egyptiennes, & qu'il en a changé la forme,* 168
XXXII. *De la Dialecte ſacrée.*

Pourquoi les différentes ſortes d'Ecritures Hiérographiques ont été confondues par les Anciens, 173
§. XXXIII. *Retour des Hiéroglyphes à leur premier uſage. Changemens arrivés au Langage, ſemblables à ceux de l'Ecriture*, 183
XXXIV. *Parallele de l'Apologue avec les deux eſpeces d'Hiéroglyphes propres. Parallele de la Parabole avec le Symbole tropique. Paralele de l'Enigme avec le Symbole énigmatique*, 184
XXXV. *Parallele des expreſſions figurées avec l'Ecriture Symbolique*, 192
XXXVI. *Parallele des Métaphores avec les deux eſpeces d'Ecritures Alphabétiques*, 197
XXXVII. *Retour de la parabole à ſa premiére clarté. Sort du Langage & de l'Ecriture*, 200
XXXVIII. *Influence du Langage ſur l'Ecriture, & de l'Ecriture ſur le Langage. Comment le Langage a influé ſur l'Ecriture Hiéroglyphique. Comment l'Ecriture Hiéroglyphique a influé ſur le Langage*, 202
XXXIX. *Influence de l'Ecriture Hiéroglyphïque ſur l'ancien ſtyle Aſiati-*

que. Veſtiges de cette influence dans les Langues Grecque & Latine, 206

§. XL. *Abus magique de l'Ecriture Hiéroglyphique. Cet abus mal compris par le P. Kircher*, 210

XLI. *Concluſion de la ſeconde partie*, 216

TROISIE'ME PARTIE.

§. XLII. *Objet de la troiſiéme partie. Comment l'Ecriture Hiéroglyphique prouve l'Antiquité des Sciences en Egypte. Objection. Réponſe. L'exemple des Chinois confirme cette réponſe*, 217

XLIII. *Nouvelles preuves de l'Antiquité des Sciences en Egypte. Premiere preuve tirée de l'Onéirocritie. Fondement de cet Art. Premiers Onéirocritiques en Egypte*, 225

XLIV. *Conformité des interprétations des Songes, par Artemidore, avec les interprétations des Symboles, par Horapollo. Pourquoi les Onéirocritiques ſe ſervoient du mot* στοιχεῖα. *Ancienneté de l'Onéirocritie. Réſultat de la premiere preuve*, 232

§. XLV. *Seconde preuve tirée des Hiéroglyphes Symboliques. Six raiſons pour croire que ces Hiéroglyphes ont été la ſource du culte des Animaux*, 239

XLVI. *Comment l'Ecriture Hiéroglyphique a porté les Egyptiens à adorer les Animaux. Artifice des Prêtres Egyptiens pour entretenir ce culte*, 254

XLVII. *Pourquoi ils ont inventé la fable de Typhon. Explication de cette fable. Preuve de cette explication*, 258

XLVIII. *Six opinions des Anciens ſur l'origine du culte des Animaux, Défauts de ces opinions*, 265

XLIX. *Examen de la premiére opinion*, 267

L. *Examen de la ſeconde opinion*, 270

LI. *Examen de la troiſième opinton*, 275

LII. *Examen de la quatriéme opinion*, 285

LIII. *Examen de la cinquiéme opinion. Ordre des trois eſpeces principales d'Idolâtrie. Mépriſe des Philologues à ce ſujet. Avantage que M. Warburthon en pourroit tirer*, 287

LIV. *Sentiment de M Shuckford ſur la date du culte héroïque*, 290

§. LV. *La* TABLE ISIAQUE *différente de ce qu'il la repréſente. Quand cette Table a été gravée. Cette Table ne conclud ni pour ni contre l'ancienneté du culte héroïque*, page 292

Nota. Le P. Montfaucon parle, dans ſon Antiquité expliquée, de l'origine de cette Table, comme ne ſubſiſtant plus. Mais une Perſonne digne de foi m'a aſſuré l'avoir vûe à Turin en 1739. dans la Salle des Archives du Roi de Sardaigne.

LVI. *Premier Argument de M. Shuckford pour prouver que le culte rendu aux Héros eſt poſtérieur à l'addition de 5. jours faite à l'année. Cet Argument diſcuté. Pourquoi les anciens Mythologues ont confondu les tems. Fables nouvelles ajoutées aux anciennes*, 298

LVII. *Paſſage de Plutarque qui explique celui rapporté par M. Shuckford. Aveu de M. Shuckford qui renverſe ſon Argument. Fauſſes ſuppoſitions de cet Auteur*, 305

LVIII. *Second Argument de M. Shuckford, pour prouver que le culte héroïque eſt poſtérieur à la Réforma-*

tion de l'année. Diſcuſſion de cet Argument. L'Apothéoſe déférée du vivant des perſonnes, ou immédiatement après leur mort. L'Apothéoſe a conſervé la mémoire des Héros, mais elle n'a pas fait oublier leurs défauts. A quelles perſonnes l'Apothéoſe a été accordée, 308

§. LIX. *Pourquoi on s'eſt moqué des Apothéoſes d'Alexandre & de Céſar. D'où vient que l'enlevement de Romulus au Ciel a été contredit dans la ſuite. Quel tems doit précéder l'Apothéoſe. Si elle exigeoit de la décence,* 319

LX. *Cauſe de l'Apothéoſe aſſignée par M. Shuckford. L'opinion que les ames des Héros animoient les corps céleſtes n'eſt point la cauſe de l'Apothéoſe. Réponſe à l'Apothéoſe de Céſar, & à celle de Chronus, ou Saturne,* 324

LXI. *Examen de la ſixiéme opinion des Anciens ſur l'origine du culte des Animaux. Défauts de cette opinion,* 333

LXII. *Concluſion de cette Diſſertation,* 336

ESSAI

EXPLICATION
des Planches.

Premiére Planche, pour le Paragraphe 2.

ELLE repréſente, en Ecriture Mexicaine, l'Hiſtoire du premier Roi de Mexique. Son Régne commence avec la quinziéme année d'une Roue, ou d'un Cycle Mexicain, qui finit avec la trente-huitiéme année du même Régne. Trois autres Cycles ſe ſont écoulés depuis juſqu'à la ſeiziéme année de Mote-çume. Cette année répond à l'an 1518. de Jeſus-Chriſt, a pour marque un Lapin avec treize zéros, & finit un Cycle. Les Annales Mexicaines, p. 50. diſent que les Mexicains ſçurent qu'*un an après* des Etrangers viendroient avec une Flotte pour conquérir leur Pays. Cortez y arriva en effet dans ce tems-là, c'eſt-à-dire, la dix-ſeptiéme année de Mote-çume, qui a pour ſigne un Roſeau, avec un Zéro. Acoſta & Gemelli Careri, qui ont fixé à ces deux différentes années l'entrée des Eſpagnols au Mexique, ne peuvent ſe concilier, qu'en diſant qu'Acoſta parle de l'avis que les Mexicains eurent

la ſeiziéme année de Mote-çume, derniére année d'un Cycle, que les Eſpagnols viendroient l'année ſuivante pour conquérir leur Pays; & que Gemelli Careri parle de l'arrivée effective des Eſpagnols la dix-ſeptiéme année de Mote-çume, premiére année d'un nouveau Cycle.

Le Graveur Anglois avoit oublié trois diviſions dans la bordure de cette premiére Planche, & les Zéros propres à chaque année, n'étoient pas marqués avec aſſez d'exactitude. On a corrigé ces défauts, en copiant la Planche qui eſt dans le recueil de Thevenot. Quant à l'explication de la Planche même, voyez la Note B. §. 2.

Seconde Planche pour le §. 4. *Note* T.

A. Caractères anciens des Chinois, qui repréſentent des Branches, des Feuilles, des Poiſſons, &c.

B. Caractères modernes ſubſtitués à ces anciens.

Cette Planche eſt tirée de l'*Œdipus* du P. Kircher, d'où elle a paſſé dans l'Ouvrage du même Auteur, intitulé, *China illuſtrata.*

Voyez dans la cinquiéme Planche

d'autres Caractères anciens des Chinois.

Troiſiéme Planche, pour le §. 5. *Note* X.

Lettres Majuſcules figurées des Arméniens ; & à côté, les mêmes Lettres qui ne conſervent plus que le ſimple contour des Figures.

Quatriéme Planche, pour le §. 21.

Partie de l'Obéliſque de S. Jean de Latran. Je rapporte à la fin du II. Volume l'explication que propoſe M. Bianchini.

Cinquiéme Planche, pour le §. 26. *Note* O.

A. Portion de l'Obéliſque de Florence. Les Figures Hiéroglyphiques n'y montrent que le ſeul trait, mais plus marqué que dans la troiſiéme Planche où ſont les Lettres Arméniennes. Les Figures ſont rangées les unes au-deſſus des autres, conformément à l'Ecriture Chinoiſe.

B. Six des plus anciens Caractères Chinois, avec les Lettres qui les remplacent aujourd'hui. Ils ſont gravés plus en grand que le P. Martini ne les a

donnés dans ſon Hiſtoire de la Chine ; p. 23.

Sixiéme Planche, pour le §. 55.

La Figure 1. eſt priſe de la Table Iſiaque. Elle repréſente une Offrande. Le mêlange des diverſes eſpeces d'Ecritures Egyptiennes que l'on y voit ſe trouve décrit, §. 26.

La Figure 2. repréſente une Momie couverte de ſes premiéres bandelettes ſeulement, afin de la pouvoir comparer avec l'Idole de la Figure 1. qui eſt également environnée de bandelettes, & de juger de l'Origine du Dieu auquel on fait une Offrande.

Septiéme Planche pour la fin du II. Volume.

Deux côtés du ſommet de l'Obéliſque Barberin. Les figures ont été vérifiées par M. Bianchini, & elles ſont plus correctes que dans le Pere Kircher. M. Bianchini les a fait graver pour les joindre à l'explication qu'il donne de la quatriéme Planche.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Eſſai ſur les Hiéroglyphes des Egyptines, où l'on voit l'Origine & le Progrès du Langage & de l'Ecriture, l'Antiquité des Sciences en Egypte, & l'Origine du culte des Animaux, traduit de l'Anglois.* Je n'y ai rien trouvé qui ne me perſuade que l'impreſſion en ſera utile. Fait à Paris le 6. Septembre 1742.

Signé, GROS DE BOZE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien Amé HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, Libraire à Paris, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Manuſcrit intitulé : *Eſſai ſur les Hiéroglyphes des Egyptiens* ; s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer l'Ouvrage ci-deſſus ſpécifié en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires-Imprimeurs, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion du-

dit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel d'iceux : que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huiſſier, ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt-huitiéme jour du mois de

Juin, l'an de grace mil ſept cens quarante-trois, & de notre Régne le vingt-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Num. 211. *fol.* 175. *conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris ce* 23. *Juillet* 1743.

Signé, SAUGRAIN, *Syndic.*

ESSAI
SUR LES HIEROGLYPHES DES EGYPTIENS.

L'Usage auquel les Egyptiens ont fait ſervir originairement leurs fameux Hiéroglyphes, eſt une preuve de la grande antiquité de cette Nation. Mais, pour mettre cette preuve dans tout ſon jour, il eſt néceſſaire de remonter à l'origine de l'Ecriture Hiéroglyphique. L'entrepriſe eſt extrêmement difficile, à cauſe de l'erreur générale où l'on eſt tombé ſur le premier uſage des

Objet de cette Diſſertation.

Hieroglyphes, en croyant que les Prêtres Egyptiens les ont inventés afin de cacher leur ſcience au Vulgaire.(*a*) Cette opinion a répandu ſur cette partie de l'ancienne Littérature une obſcurité ſi grande, qu'on ne peut la diſſiper qu'en dévoilant entiérement l'erreur.

(*a*) Cette erreur eſt le ſentiment commun de l'Antiquité, & tous les Modernes l'ont ſuivi. Le Pere Kircher, qui en a fait le fondement de ſon *Theatrum Hieroglyphicum*, a compoſé par conſéquent un gros volume où les explications ne ſont pas moins arbitraires que celles d'*Artémidore* dans ſon Traité *des Songes*. Voici le grand principe d'après lequel il part. *Hieroglyphica Ægyptiorum Doctrina nihil aliud eſt quàm arcana de Deo, diviniſque ideis, Angelis, Dæmonibus, cæteriſque mundanarum poteſtatum Claſſibus ordinibuſque, ſcientia, SAXIS potiſſimùm inſculpta.* Œdip. Ægypt. t. III. p. 4.

Addition. Je rapporterai une concluſion bien différente de celle du P. Kircher, tirée, à peu près dans le même tems, par un Prélat Anglois, qui avoit beaucoup réfléchi ſur la nature du langage. Je parle de Jean Wilkins Evêque de Cheſter, qui publia, n'étant encore que Doyen de Ripon, un Ouvrage ſous ce titre : *An Eſſay*

PREMIERE PARTIE.

§. 1. NOus avons deux maniéres de communiquer nos idées. La premiere à l'aide des ſons ; la ſeconde par le moyen des figures. En effet, l'occaſion de perpétuer nos penſées, & de les faire connoître aux perſonnes éloignées, ſe préſente ſouvent ; & comme les ſons ne

Origine de l'Ecriture.

towards a real character, and a Philoſophical language. C'eſt un in-folio de 454 pages, que la Société Royale fit imprimer en 1668. Au Chapitre 3. où il traite de l'origine des lettres, il dit, en parlant des *marques* que les Anciens employoient au lieu des lettres ordinaires, pour cacher ce qu'ils ne vouloient pas qui fût connu de tout le monde : « Tels étoient, *à ce que* » *l'on croit communément*, les Hiéroglyphes des Egyptiens qui repréſentoient » des animaux vivans & d'autres corps, » ſous la figure deſquels ils avoient coutume de cacher au Vulgaire les myſtères » de leur Religion. *Mais il y a lieu de douter* » ſi les Hieroglyphes contiennent quelque » choſe digne de nos recherches. Car les » découvertes, qu'ils ont produit juſqu'i-

s'étendent pas au-delà du moment & du lieu où ils ſont proférés, on a inventé les figures & les caractères, après avoir imaginé les ſons, afin que nos idées puſſent participer à l'étendue & à la durée.

Premiere eſpéce d'Ecriture.

§. 2. Cette maniere de communiquer nos idées par des marques & par des figures, a conſiſté d'abord à deſſiner tout naturellement les images des choſes.

» ci, ſe réduiſent à un très-petit nombre, » & ne ſervent de rien. *Ils paroiſſent* n'ê- » tre qu'une invention imparfaite & dé- » fectueuſe, convenable aux premiers ſié- » cles d'ignorance; & de la même nature » que l'Ecriture en peinture des Mexi- » cains, qui étoient obligés de ſe ſervir » de cet expédient, faute de connoître » les lettres. *Je ne ſçai même* ſi les Egy- » ptiens n'ont pas eu recours d'abord aux » Hiéroglyphes par la même raiſon, c'eſt- » à-dire, au défaut des lettres. »

Such were the Egyptian Hieroglyphicks, (as they are commonly eſteemed) being the repreſentation of certain living creatures and other bodies, whereby they were wont to conceal from the Vulgar the myſteries of their Religion. But there is reaſon to doubt whether there be

Ainſi, pour exprimer l'idée d'un homme ou d'un cheval, on a repréſenté la forme de l'un ou de l'autre. Le premier Eſſai de l'Ecriture a été, comme on voit, une ſimple peinture.

Nous trouvons chez les Mexicains une preuve remarquable de ce que j'avance. Ils n'employoient pas d'autre méthode que cette Ecriture en peinture, pour conſerver leurs Loix & leur hiſtoire.(*b*) » Au défaut de lettres, » dit Gemelly Careri, les ingé-

Exemple de cette Ecriture chez les Mexicains.

any thing in theſe worth the enquiry, the diſcoveries that have been hitherto made out of them being but very few and inſignificant. They ſeem to be but a ſligth imperfect invention, ſutable to thoſe firſt and ruder ages, much of the ſame nature with that Mexican way of writing by picture; * which was a mare ſhift they were put to for want of the Knowledge of letters. And it ſeems to me queſtionable, whether the Egyptians did not at firſt uſe their Hieroglyphicks upon the ſame account, namely, for the want of letters. *p.* 12.

* *Vide Purchas B. 5. ch. 7. Sect. 1.*

(*b*) In di fetto di lettere uſarono gl'ingegnoſi Mexicani figure e geroglifici, per

» nieux Mexicains ſe ſont ſervi de
» figures & d'Hiéroglyphes, pour
» exprimer les choſes corporelles
» qui ont une figure: & pour cel-
» les qui n'en ont point, ils ont

ſignificar le coſe corporee che han figura; e, per lo rimanente, altri caratteri propri: e in tal modo, ſegnavano, a prò della poſterità, tutte le coſe accadute. Per ragion' d'eſemplo; per ſignificare l'entrata de gli Spagnuoli, dipinſero un' uomo col capello, e colla veſte roſſa, nel ſegno di canna, ch' era proprio di quell' anno. *Giro del mondo* del Dottor D. Gio Fr. Gemelli Careri, tomo ſeſto, art. Nuova Spagna. Cap. VI. p. 37.

Addition. Afin que le lecteur puiſſe entendre ce que c'eſt que *le ſigne du Roſeau*, je rapporterai ſommairement de quelle maniére les Mexicains comptoient & exprimoient les jours, les mois, les années & les ſiécles. Le P. Acoſta, Jéſuite, qui étoit au Mexique en 1586. ſera mon guide.

Il dit, au *l. 6. ch. 2.* de ſon hiſtoire naturelle & morale des Indes, que les Mexicains diviſoient leur année en dix-huit mois, de vingt jours chacun, ce qui fait 360. jours. Pendant les cinq jours de ſurplus, ils ne faiſoient choſe quelconque, & n'alloient pas même dans leurs Temples; mais ils s'occupoient à ſe viſiter l'un l'autre, perdans ainſi le tems. Les Prêtres

» employé d'autres caractères ſi-
» gnificatifs. Par-là ils ont tranſmis
» à la poſtérité la connoiſſance
» des événemens paſſés. Par exem-

même ceſſoient d'offrir des ſacrifices. Quand ces cinq jours étoient paſſés, ils recommençoient à compter une nouvelle année.

Ils faiſoient leur ſemaine de treize jours, & marquoient les jours par un zero, qu'ils multiplioient juſqu'à treize. Puis ils recommençoient à marquer, un zero, deux zero, &c.

Leur ſiécle, ou leur roue, contenoit quatre ſemaines d'années, chaque ſemaine de treize ans, ce qui faiſoit en tout cinquante-deux ans. Ils peignoient au milieu de cette roue un ſoleil, d'où ſortoient, en forme de croix, quatre lignes prolongées juſqu'à la circonférence de la roue. Ces lignes partageoient ainſi la circonférence en quatre parties égales, diſtinguées par autant de couleurs, qui étoient le verd, l'azur, le rouge, & le jaune. Chaque partie étoit diviſée en treize ſéparations, avec la figure, alternativement, d'une *Maiſon*, d'un *Lapin*, d'un *Roſeau*, & d'un *Caillou*, pour chaque année. Ces quatre figures répétées marquoient les 52. années d'un ſiécle, ou d'une roue.

Lorſque les Mexicains vouloient indiquer le tems où une choſe étoit arrivée, ils diſoient : A tant de *Maiſons*, par exem-

» ple, pour marquer l'entrée des
» Eſpagnols au Mexique, ils
» avoient peint un homme avec
» un chapeau, & un habit rouge,

ple, ou à tant de *Lapins*, de *Roſeaux*, de *Cailloux*, d'une telle roue, telle choſe eſt arrivée. En effet elle ſe trouvoit repréſentée à côté du ſigne, en dehors de la circonférence. Ainſi l'année où les Eſpagnols entrerent au Mexique, *& qui finiſſoit une roue*, étoit marquée, dans le Calendrier que le P. Acoſta avoit vû, par la peinture d'un homme vêtu de rouge, qui étoit l'habit du premier Eſpagnol que Fernand Cortez envoya.

Gemelli Careri a fait graver une de ces Roues, t. 6. l. 1.ch. 5. On la peut voir auſſi dans le tome 7. des *Cérémonies Religieuſes*, p. 152. de l'édition de Paris. Elle différe de celle qui a été décrite par Acoſta ; & le deſſein des figures, quand on les compare avec celles des Annales Mexicaines, paroît avoir été fait depuis la conquête, par des Peintres Européens. Je crois qu'il en eſt de même des autres peintures qu'il a fait graver, d'après les originaux qu'il avoit vûs au Mexique, & qui étoient en la poſſeſſion de D. Carlos de Siguença y Gongora, Profeſſeur de Mathématiques dans l'Univerſité de Mexique.

Venons préſentement à la planche que M. Warburthon a fait graver, & qui contient l'hiſtoire du premier Roi de Mexique. Elle eſt tirée de Purchas, d'où elle a paſſé,

» *au ſigne du roſeau*, qui étoit la » marque de cette année-là. »

Suivant le P. Acoſta, lorſque les Habitans des Côtes envoyé-

avec les autres planches qui renferment les Annales Mexicaines, dans la Collection des Voyages publiée par Melchiſédech Thévenot.

La bordure de cette planche eſt partagée en 51. diviſions, avec le ſigne, & le nombre de zero, propre à chacune. Elles indiquent autant d'années du Regne de *Tenuch*, dont la premiere répond à l'an 1324.

» Cette année, diſent les Annales Me- » xicaines, un Peuple nommé *Meciti*, » après avoir erré çà & là durant plu- » ſieurs années, arriva enfin au lieu où » eſt maintenant bâtie la Ville de Me- » xique. C'étoit alors un marais cou- » vert de roſeaux, & de ces joncs » appellés *Thuli*. Un ruiſſeau d'eau très- » claire coupoit, en forme de croix de S. » André, l'étendue de ce marais, & une » roche marquoit le point où les deux » branches de ce ruiſſeau ſe croiſoient. » Dans cette roche, un grand *Tunal*, ou » figuier des Indes, avoit piqué ſes raci- » nes, & un aigle avoit choiſi cet arbre » pour retraite. Les Meçiti, depuis nom- « més Mexicains, étoient alors gouver- » nés par dix chefs, dont on voit les por- » traits dans les quatre vuides qui ſe trou- » vent entre les deux branches de la croix.

rent des Exprès à Montezume; pour l'informer de la premiere arrivée des Eſpagnols, ce qu'ils

» Ils élurent d'entre ces dix Chefs *Tenuch* » pour leur Général, & bâtirent une » Ville entre ces roſeaux & ces joncs dans » l'endroit où la figure repréſente une » maiſon. Le marais lui ſervoit de foſſés, » & ils la nommérent *Tenuchtitlan*, à cau- » ſe du Tunal ou figuier qu'ils avoient » trouvé ſur la roche. Car *Tenuchtitlan*, » en Mexicain, ſignifie *un Tunal qui a* » *crû* ſur une roche. Quelques années » après cet établiſſement des Meçiti, leur » nombre s'accrût. Leur courage s'au- » gmentant auſſi, ils ſe mirent en cam- » pagne; & leur premiere conquête fut » celle de deux peuplades voiſines, que » *Tenuch* ſoumit par la force de ſes armes, » qui étoient une targe & un dard. Le » bas de la planche repréſente cette con- » quête. »

Si l'on en veut ſçavoir davantage, & connoître ce qui a précédé le tems de la fondation de la Ville de Mexique, ou ce qui l'a ſuivi juſqu'à ſa priſe par Fernand Cortez, on peut lire d'abord le P. Acoſta, l. 7. ch. 2. & ſuivans, ou l'abrégé qu'en a fait Gemelli Careri, t. IV. l. 1. ch. 4. qui nous a donné la route que les *Meçiti* ont tenu pour ſe rendre à Mexique, gravée d'après une peinture Mexicaine des plus ſingulieres. On y joindra l'hiſtoire de l'Empire Mexicain repréſentée en figures

Dheulland Sculpsit

mandérent étoit deſſiné & peint dans un grand détail ſur de l'étoffe. (*c*) Le même Auteur donne dans un autre endroit un détail plus particulier de cette ſorted'Ecriture. (*d*) » Un des Peres de » notre Compagnie, dit-il, hom- » me de beaucoup d'expérience » & de diſcernement, aſſembla » dans la Province de Mexique

avec des explications. Elle eſt au t. 3. de Purchas, & au ſecond tome de Thévenot, enſuite on lira D. Antonio de Solis.

(*c*) Quando era caſo de importancia llevavan a los ſeñores de Mexico pintado el negocio de que les querian informar. Como lo hizieron quando aparecieron los primeros Navios de Eſpañoles, y quando fueron a tomar a Toponchan. *hiſt. nat. y moral* de las Indias por Joſeph de Acoſta. Madr. 1608. 4o. l. VI. c. 10.

Con eſte recado fueron a Mexico los de la coſta llevando pintado en unos paños todo quanto avian viſto, y los navios, y hombres, y ſu figura, y juntamente las piedras que les avian dado, l. VII. c. 24.

(*d*) Una de los de nueſtra compañia de Jeſus, hombre muy platico y dieſtro, junto en la Provincia de Mexico a los ancianos de Tuſcuco, y de Tulla, y de Mexico, y Confirio mucho con ellos, y el moſtraron ſus librerias, y ſus hiſto-

» les Anciens de *Tuſcuco*, *Tulla*,
» & *Mexico*: & dans une longue
» conférence qu'il eut avec eux,
» ils lui montrérent leurs Actes
» publics, leurs Hiſtoires, & leurs
» Calendriers. Toutes ces choſes

rias, y ſus kalendarios, coſa mucho de Ver. Porque tenian ſus figuras, y hieroglyficas, con que pintavan las coſas en eſta forma que las coſas que tenian figuras las ponian con ſus proprias imagines, y para las coſas que no avia imagen propria tenian otros caracteres ſignificativos de aquello, y con eſte modo figuravan quanto querian. e yo he viſto para ſatisfazerme en eſta parte las oraciones del Pater noſter, y Ave Maria, y Symbolo, y la Confeſſion general, en el modo dicho de Indios. Para ſignificar aquella palabra, *yo peccador me confieſſo*, pintan un Indio hincado de rodillas a los pies de un religioſo como que ſe confieſſa: y luego para aquella, *a Dios todo poderoſo*, pintan tres caras con ſus coronas, al modo de la Trinitad: y *a la glorioſa Virgen Maria*, pintan un roſtro de nueſtra ſeñora; y medio cuerpo con un Niño: y *a ſan Pedro y a ſan Pablo* dos cabeças con coronas, y unas llaves, y una eſpada. Por la miſma forma de pinturas y caracteres vi en el Piru eſcrite la confeſſion que de todos ſus pecados un Indio tray a para confeſſarſe. Pintando cada uno de los diez mandamientos por cierto modo, l. VI. c. 7.

» méritoient fort d'être vûes, parce
» qu'on y remarquoit les figures
» & les Hiéroglyphes, à l'aide
» deſquels ils peignoient leurs
» idées de la maniére ſuivante.
» Les choſes qui avoient une for-
» me corporelle, étoient repré-
» ſentées dans leur propre figure;
» & celles qui n'en avoient point,
» l'étoient par d'autres caractères
» ſignificatifs. Ainſi ils exprimoient
» par des figures tout ce qu'ils
» vouloient. J'ai eu la curioſité,
» pour ma propre ſatisfaction, de
» conſidérer le *Pater noſter*, l'*A-*
» *ve*, *Maria*, le *Credo*, & le *Con-*
» *fiteor*, écrits de la maniére que
» nous venons de dire. Pour ſi-
» gnifier ces paroles: *Je me con-*
» *feſſe*, ils avoient peint un Indien
» à genoux devant un Religieux
» dans l'attitude d'une perſonne
» qui ſe confeſſe. Enſuite, pour
» exprimer ces autres paroles, *à*
» *Dieu tout-puiſſant*, ils avoient
» peint trois Têtes ornées de cou-

» ronnes, afin de repréſenter la » Trinité. Pour rendre ces paro- » les *à la glorieuſe Vierge Marie*, » ils avoient peint le viſage de » Notre-Dame, & la moitié du » corps d'un Enfant. Pour expri- » mer, *à S. Pierre & à S. Paul*, » il y avoit deux têtes couron- » nées, à l'une deſquelles étoient » ajoutées des clefs, & à l'autre » une épée, &c. J'ai vû un In- » dien au Pérou apporter au Con- » feſſional une confeſſion de tous » ſes péchés, écrite de la même » maniere par peintures & carac- » tères. Chacun des dix Com- » mandemens étoit repréſenté d'u- » ne certaine façon. »

Modéle exiſtant de cette Ecriture.

Il reſte encore aujourd'hui un modéle très-curieux de cette Ecriture en peinture des Indiens, compoſé par un Mexicain, & par lui expliqué dans ſa Langue, après que les Eſpagnols lui eurent appris les lettres. Cette explication a été enſuite traduite en

Eſpagnol, & de cette Langue en Anglois. Purchas, qui a fait graver l'ouvrage, & qui y a joint l'explication, nous apprend de quelle maniére il en étoit devenu poſſeſſeur. (*e*) » Lecteur, dit-

(*e*) Reader, J here preſent thee with the Choiceſt of my jewells, ... a politic, Ethic, Eccleſiaſtic, Œconomic hiſtory, with juſt diſtinction of time.... The Spanish Governor having, with ſome difficulty, obtained the book of the Indians, with Mexican interpretations of the pictures, (but ten days before the departure of the ships) committed the ſame to one ſkilfull in the Mexican language to be interpreted, who in a very plain ſtile, and *verbatim*, performed the ſame. This hiſtory thus written, ſent to Charles V. Emperor, was, together with the ship that carried it, taken by french men of war. From whom Andrew Thevet the french King's Geographer obtained the ſame. After whoſe death Maſter Hakluyt, then Chaplaine to the English Embaſſadour in France, bought the ſame for twenty french Crowns; and procured Maſter Michael Locke, in Sir Walter Raleigh's name, to tranſlate it. It ſeems that none were willing to be at the coſt of Cutting the pictures, and ſo it remaine, among his papers till his death. Wherebyd according to his laſt will in that Kind, J

» il, je t'offre le plus précieux
» de mes joyaux, . . . une Hiſtoi-
» re Civile, Morale, Eccléſiaſti-
» que, & Œconomique, où les
» tems ſont diſtingués exacte-
» ment. . . . Ce ne fut pas ſans pei-
» ne que le Gouverneur Eſpa-
» gnol obtint des Indiens cet ou-

became poſſeſſour thereof, and have obtained, with much earnetneſſ, the cutting thereof for the preſſ. *Purcahs's pilgrims*, 3. part. p. 1065. 1066.

Addition. Acoſta, l. VII. ch. 19. parle d'un exemplaire des Annales Mexicaines qui eſt dans la Bibliothéque du Vatican, & qu'un Pere Jéſuite, qu'il ne nomme point, mais qui avoit été au Mexique, vit & expliqua au Bibliothécaire d'alors, celui, je crois, qui l'a été immédiatement avant le Cardinal Baronius. Car Acoſta écrivoit en 1590. & le Cardinal Baronius a été Bibliothécaire du Vatican après 1596. Acoſta ajoute que ces explications plurent beaucoup au Bibliothécaire. Si ces Annales ſont différentes de celles qui ſont imprimées dans Purchas & dans Thevenot, il ſeroit à ſouhaiter que quelqu'habile homme voulût bien les publier, & y joindre les explications dont parle Acoſta, étant vraiſemblable que le Bibliothécaire aura engagé le Pere Jéſuite à les mettre par écrit.

vrage,

» vrage, avec une explication des
» peintures en Langue Mexicai-
» ne. Ne l'ayant eu que dix jours
» avant le départ des vaiſſeaux,
» il chargea une perſonne qui ſça-
» voit fort bien la Langue Mexi-
» caine de le traduire, ce qu'elle
» fit mot-à-mot, & dans un ſtyle
» ſimple. Il envoya cette Hiſtoire
» en cet état à l'Empereur Char-
» les-Quint; mais le vaiſſeau où
» elle étoit ayant été pris par des
» vaiſſeaux de guerre François,
» André Thevet, Géographe du
» Roi, en devint Propriétaire.
» Après ſa mort, Hakluit, qui étoit
» alors Chapelain de l'Ambaſſa-
» deur d'Angleterre en France,
» l'acheta vingt écus, & engagea
» Michel Locke, par l'entremi-
» ſe de Walter Raleigh, à la tra-
» duire. Perſonne n'ayant voulu
» faire la dépenſe de faire graver
» les peintures, elle reſta parmi
» les papiers d'Hakluit juſqu'à ſa
» mort. Il me la légua par ſon teſ-

» tament, & en étant ainſi deve-
» nu poſſeſſeur, je ſuis parvenu,
» après beaucoup de mouve-
» mens, à la faire graver & im-
» primer » : Elle a trois parties : La premiere, eſt une Hiſtoire de l'Empire Mexicain : la ſeconde, un Rôle d'impoſitions, ou un Etat des différentes taxes que chaque Ville & chaque Province ſoumiſe payoit au Tréſor du Roi ; & la troiſiéme compoſe le Digeſte de leurs Loix, dont l'article le plus étendu traite du droit paternel.

M. Freret a eu la bonté de m'avertir que cet exemplaire original eſt préſentement à la Bibliothéque du Roi.

Telle a été la premiere méthode, & en même-tems la plus ſimple, qui s'eſt offerte à tous les hommes pour perpétuer leurs penſées.

Seconde eſpéce d'Ecriture.

§. 3. Mais les inconvéniens qui réſultoient de l'énorme groſſeur des volumes, dans de pareils ouvrages, portérent bien-tôt les Nations plus ingénieuſes & plus civiliſées à imaginer des méthodes plus courtes. La plus célébre

de toutes eſt celle que les Egyptiens ont inventée, à laquelle on a donné le nom d'Hieroglyphe. Par ſon moyen, l'Ecriture, qui n'étoit qu'une ſimple peinture chez les Mexicains, devint en Egypte peinture & caractère.

Il y avoit trois façons de ſe ſervir de cette voie abrégée; & il paroît, par le plus ou moins d'art de chaque méthode, qu'elles n'ont été trouvées que par dégrés, & dans trois tems différens.

1. La premiere maniere conſiſtoit à employer la principale circonſtance d'un ſujet, pour tenir lieu du tout. Les Egyptiens vouloient-ils donc repréſenter une Bataille, ou deux Armées rangées en bataille, les Hieroglyphes d'*Horapollo*, cet admirable fragment de l'Antiquité, nous apprennent qu'ils peignoient deux mains, dont l'une tenoit un bouclier & l'autre un arc? [1] S'il s'agiſſoit d'exprimer un tumulte, ou

[1] *Horap. Hierogl. l. II. cap. v.*

edit. Corn. de Paw. Traj. ad Rhen. 1727.

une émeute populaire, ils peignoient un homme armé qui jettoit des fléches. [2] Si c'étoit un Siége qu'il falloit marquer, ils peignoient une échelle à eſcalader. [3] Cette méthode étant de la derniere ſimplicité, nous devons ſuppoſer que ç'a été la plus ancienne façon de changer l'Ecriture en peinture en Hieroglyphe, c'eſt-à-dire, de la rendre en même-tems figure & caractère.

[2] Id. l. 11. c. 12.

[3] Id. l. 1. c. 28.

2. Il regne plus d'art dans la ſeconde méthode qui conſiſtoit à ſubſtituer l'inſtrument réel ou métaphorique de la choſe à la choſe même. C'eſt ainſi qu'un œil placé d'une maniere éminente, étoit deſtiné à repréſenter la toute ſcience de Dieu. [4] Un œil, & un ſceptre, repréſentoient un Monarque. [5] Une épée, le cruel Tyran Ochus; [6] & un vaiſſeau, avec un Pilote; le Gouverneur de [7] l'Univers. (*d*)

[4]. Clem. Alex. Strom. l. v.

[5] Plutarch.

[6] Iſ. & Oſ. Id. ibid.

[7] Jamblichus.

(*d*) Puiſque le *vaiſſeau*, & le *Pilote*

3. La troiſiéme méthode dont l'Egypte ſe ſervit pour abréger l'Ecriture en peinture fait voir

avoient une pareille ſignification, ils auront ſans doute été fréquemment employés dans les repréſentations des myſtères, dont une partie des ἀπόῤῥητα, c'eſt-à-dire, de leur ſecret, conſiſtoit, ainſi que nous l'avons prouvé dans le premier volume, à faire connoître le Gouverneur de l'Univers. Auſſi ces ſymboles ſe trouvent-ils plus d'une fois dans la *Table Iſiaque*. Le Pere Kircher, ſelon ſa coutume, croit qu'ils renfermoient des myſtères ſublimes; mais la vérité eſt qu'ils ſignifioient ſimplement ce que nous venons de dire.

Tacite, en parlant de la Religion des Suéves, s'exprime ainſi: *Pars Suevorum & Iſidi ſacrificat. Unde cauſa & origo peregrino ſacro, parum comperi, niſi quod ſignum ipſum, in modum* LIBURNÆ *figuratum, docet advectam Religionem.* C'eſt un fait poſitif que Tacite avance, quand il dit que les Suéves adoroient Iſis ſous la forme d'un vaiſſeau; mais il s'eſt trompé en donnant cette figure comme une preuve que des Etrangers leur euſſent apporté ce culte; car le vaiſſeau n'eſt point une marque qu'ils euſſent reçu ce culte d'ailleurs. Strabon nous apprend, dans ſon quatriéme livre, que les Habitans d'une Iſle voiſine de la grande Bretagne célébroient les Rites myſtérieux de Cérès & de Proſerpine à la maniére des Samothraces. Or Cérès & Iſis ſont la même choſe; & sûrement

encore plus d'art. Elle conſiſtoit à faire qu'une choſe tînt la place d'une autre, & la repréſentât, quand il y avoit, dans celle qui ſervoit à repréſenter, quelque

ces Rites auront été enſeignés aux Habitans de cette Iſle, auſſi-bien qu'aux Sueves qui habitoient les côtes de l'Océan Germanique, par des Voyageurs Phéniciens. On faiſoit connoître dans ces Myſtères le Gouverneur de l'Univers; & les Egyptiens des derniers tems, comme nous le verrons dans le *Diſcours ſur la métamorphoſe d'Apulée*, donnoient à Iſis les Attributs du Gouverneur de l'Univers: d'un autre côté ils repréſentoient, dans leurs hieroglyphes, le Gouverneur de l'Univers ſous la forme d'un vaiſſeau & d'un Pilote: c'eſt donc la raiſon pour laquelle Iſis étoit adorée ſous la figure d'un vaiſſeau, & non pas à cauſe que des Etrangers leur avoient apporté ce culte.

Addition. Voyez, touchant le Diſcours ſur la métamorphoſe d'Apulée, la note R. §. 26.

A l'égard du paſſage où cet Auteur donne à Iſis les Attributs du Gouverneur de l'Univers, le voici. Iſis apparoît en ſonge à *Lucius*, & lui parle en ces termes: *En aſſum tuis commota, Luci, precibus; rerum natura parens, elementorum omnium domina, ſæculorum progenies initialis, ſumma numinum, Regina manium, prima Cælitum, Deorum Dearumque facies unifor-*

reſſemblance ou analogie délicate avec l'autre, tirée ſoit des obſervations de la nature, ſoit des traditions ſuperſtitieuſes des Egyptiens.

Quelquefois, diſons-nous, cette ſorte d'Hieroglyphes étoit fon-

mis : quæ cœli luminoſa culmina, maris ſalubria flumina, inferorum deplorata ſilentia, nutibus meis diſpenſo. Cujus numen unicum, multiformi ſpecie, ritu vario, nomine multijugo, totus veneratur orbis..... Priſcâque doctrinâ pollentes Ægyptii, cærimoniis me prorſus PROPRIIS *percolentes, appellant vero nomine Reginam Iſidem*, l. XI. p. 378. ed. 1601.

En conſéquence *Lucius*, après ſon initiation, l'invoque, & ſe ſert de ces expreſſions : *Te ſuperi colunt, obſervant inferi, tu rotas orbem ; luminas ſolem ; regis mundum, calcas Tartarum. tibi reſpondent ſidera,* * *gaudent numina, redeunt tempora, ſerviunt elementa. Tuo nutu ſpirant flumina, nutriuntur nubila, germinant ſemina, creſcunt germina. Tuam majeſtatem perhorreſcunt aves Cœlo meantes, feræ montibus errantes, ſerpentes ſolo latentes, belluæ ponto natantes.*

* *Tibi reſpondent ſidera.* M. warburthon croit que ces paroles ſont alluſion à l'harmonie des Corps céleſtes. L'image eſt extrêmement noble, & eſt priſe de cette eſpece de conſentement qui fait que les cordes d'une harpe répondent & obéiſſent à la main de celui qui les a accordées.

dée ſur leurs obſervations au ſujet tant de la forme des êtres, que de leurs natures & qualités réelles ou imaginaires. Ainſi l'Univers étoit repréſenté par un ſerpent roulé en forme de cercle, & la bigarrure de ſes taches déſignoit les étoiles. [1] Le lever du ſoleil étoit figuré par deux yeux de crocodile, [2] à cauſe qu'ils ſemblent ſortir de ſa tête. Une veuve qui ne s'étoit point remariée, étoit repréſentée par un pigeon noir: [3] Une perſonne morte d'une fiévre occaſionnée par la trop grande chaleur du ſoleil, par un ſcarabé privé de la vûe: [4] Un client qui ſe refugioit auprès de ſon protecteur pour chercher du ſecours & qui n'en trouvoit point, par un moineau & un hibou: [5] Un Roi inexorable, & que l'on avoit indiſpoſé contre ſon peuple, par un aigle: [6] Un homme, qui par pauvreté, expoſoit ſes enfans, par un faucon: [7] Une femme qui haïſſoit

[1] *Horap. l. 1. cap. 2.*
[2] *Id. l. 1. cap. 68.*
[3] *L. 2. cap. 32.*
[4] *L. 2. cap. 41.*
[5] *L. 2. cap. 51.*
[6] *L. 2. cap. 56.*
[7] *L. 2. cap. 99.*

ſoit ſon mari, ou des enfans qui outrageoient leur mere, par une vipère : [1] Une perſonne initiée aux Myſtères, & conſéquemment obligée au ſecret, par une ſauterelle, [2] à cauſe qu'on croyoit qu'elle n'avoit point de bouche.

[1] *L. 2. cap. 59. & 90.*

[2] *L. 2. cap. 55.*

D'autrefois auſſi l'Hieroglyphe étoit fondé ſur quelque ſuperſtition populaire. Ainſi celui qui avoit ſouffert avec courage ſes malheurs, & les avoit enfin ſurmontés, étoit repréſenté par la peau d'une hyæne, [3] à cauſe que l'on ſuppoſoit que la peau de cet animal rendoit intrépide & invulnérable celui, qui, dans une bataille, s'en couvroit comme d'une arme deffenſive.

[3] *Horap. l. 2. cap. 72.*

Mais ce n'eſt pas ſeulement de l'analogie de la choſe, dont la force frappera davantage à meſure que nous avancerons ; ce n'eſt pas non plus de la nature de la choſe toute ſeule, que nous concluons que les Hiéroglyphes qui

Cette ſeconde eſpéce d'Ecriture vient de la premiére.

viennent d'être décrits, ſont un raffinement d'une écriture en peinture uſitée auparavant chez les Egyptiens, & ſemblable à celle des Américains ; le fait eſt rapporté dans l'ancienne hiſtoire. Sanchoniathon, dans cet excellent fragment conſervé par Euſébe, nous dit » que le Dieu » Taautus ayant *imité l'Art d'é-* » *crire en peinture*, d'Ouranus, (*p*) » traça les portraits des Dieux » Chronus, Dagon, &c. & deſſi- » na les caractères ſacrés qui for- » moient les élémens de cette

(*p*) Les expreſſions originales ſont : πρὸ δὲ τούτων Θεὸς Τάαυτος μιμησάμενος τὸν Οὐρανὸν. Vigerus a traduit : *Taautus verò Deus cùm jam antè Cœli imaginem effinxiſſet.* Et *Cumberland :* but before theſe things the God Taautus hauing formerly imitated or repreſented Ouranus. Ces traductions ne ſont pas exactes. Car μιμησάμενος τὸν Οὐρανὸν, ſignifie ici, imiter l'Art, la Pratique, l'exemple d'Ouranus ; & ne ſignifie pas, peindre ſon portrait. Plutarque, *de Fort. Alex.* emploie ce terme dans le même ſens. Ηραχλέα ΜΙΜΟΥΜΑΙ, καὶ Περσέα ζηλῶ.

» ſorte d'écriture. (*q*) Pour déſi-
» gner Chronus, il imagina ces
» marques de royauté: Quatre
» yeux, deux devant & deux der-
» riére; & de ces quatre deux

(*q*) Le Grec porte: καὶ τῶν λοιπῶν διετύπωσεν τὰς ἱερὰς τῶν στοιχείων χαρακτῆρας. Mais la leçon eſt fautive. Il devroit y avoir τάς ΤΕ ἱερὰς. Cette conjonction oubliée eſt cauſe que Cumberland s'eſt trompé en traduiſant: *and formed the ſacred characters of the other elements*, p. 38. *of his Sanchoniatho's Phœnician hiſtory*. Cette traduction feroit croire que ce Sçavant Prélat a entendu par στοιχείων, les Elémens de la nature; *Cælum*, ou *Ouranos*, dont il eſt parlé auparavant, ayant, ſelon lui, été peint ou gravé par Taautus. Mais στοιχείων ſignifie les Elémens de l'Ecriture Hiéroglyphique, & λοιπῶν ne ſe rapporte pas à στοιχείων, mais à θεῶν qui eſt avant; ce qui paroît encore par les paroles ſuivantes, τοῖς δὲ λοιποῖς θεοῖς. Sanchoniathon, qui venoit de dire que Taautus s'étoit ſervi d'un nouveau caractère Hiéroglyphique, pour repréſenter les Dieux, nous apprend tout de ſuite qu'il avoit inventé d'autres caractères Hiéroglyphiques, qu'il formoit tant avec des figures qu'avec des marques. Car je croi qu'ἱερὰς τε στοιχείων χαρακτῆρας, déſigne particuliérement cette ſorte d'écriture Hiéroglyphique, où l'on employoit des marques, & non des figures: n'y ayant point de doute que les

» étoient endormis. Quatre aîles
» tenoient à ses épaules, dont
» deux déployées comme s'il eût
» été prêt à voler, & les deux au-

Egyptiens n'aient d'abord * fait usage d'une écriture semblable à celle des Mexicains, qui exprimoient par des figures les choses qui avoient une forme, & par des marques arbitraires, celles qui n'en avoient point. Voyez ci-dessus la note D §. 2. Quand les Egyptiens employérent ensuite cette écriture, comme un voile propre à cacher ce qu'ils ne vouloient pas divulguer, ce fut alors qu'ils se servirent des formes des choses pour exprimer des idées abstraites, comme nous le montrerons [au §.24.] mais afin de se convaincre davantage que c'est là le sens de στοιχείων, qu'on lise [note W. §. 49.] l'endroit d'Eusébe, où il rapporte le passage que Philon avoit copié dans un Ouvrage de Sanchoniathon touchant les Elémens Phéniciens, Φοινίκων στοιχείων : le discours d'Eusébe fera connoître que cet Ouvrage traitoit *de la nature des différens animaux*. Or cette étude, ainsi que nous l'avons observé, [§. 23. & 24.] contribua beaucoup à la formation des caractères Hiéroglyphiques.

* Eustathe, parlant des plus anciens Hiéroglyphes des Egyptiens, le déclare en ces termes : Ζώδιά τινα ἱερογλυφοῦντες, καὶ λοιπους δὲ χαρακτῆρας εἰς σημασίαν ὧν λέγειν ἐβούλοντο. In Iliad. VI. ℣. 168. [Ce passage est rapporté plus au long note Z. §. 7.]

» tres reployées comme s'il fût » demeuré en repos. Le premier » ſymbole ſignifioit que Chronus » veilloit, quoiqu'il repoſât ; & » repoſoit, en même-tems qu'il » veilloit. Le ſecond ſymbole ſi- » gnifioit pareillement que Chro- » nus voloit, en même-tems qu'il » paroiſſoit arrêté;& que,lorſqu'il » voloit, cela n'empêchoit pas » qu'il ne reſtât en place. Taautus » ne mit que deux aîles aux épau- » les des autres Dieux, comme » n'étant les Compagnons de » Chronus que dans ſes courſes. » Chronus avoit encore deux aî- » les ſur la tête, pour marquer » les deux principes qui détermi- » nent notre eſprit, la raiſon & » les paſſions. » (*r*) Ce paſſage

(*r*) περὶ δὲ τούτων θεὸς Τάαυτος μιμησάμενος τὸν Οὐρανὸν, τῶν θεῶν ὄψεις, Κρόνου τε καὶ Δαγῶνος, καὶ τῶν λοιπῶν διετύπωσεν τοὺς ἱεροὺς τῶν στοιχείων χαρακτῆρας· ἐπενόησε δὲ καὶ τῷ Κρόνῳ παράσημα βασιλείας· ὄμματα τέσσαρα ἐκ τῶν ἐμπροσθίων καὶ τῶν ὀπισθίων μερῶν, δύο δὲ ἡσυχῇ μύοντα, καὶ ἐπὶ τῶν ὤμων πτερὰ τέσσα-

nous apprend qu'Ouranus avoit fait uſage d'une ſorte d'écriture en peinture, que Taautus perfectionna : Taautus, dis-je, ou Thot, qui eſt la même perſonne que le Mercure Egyptien ; auquel on a eu la facilité d'attribuer, & à ſes deſcendans, l'invention des différentes eſpèces d'écriture en peinture. Celle que Sanchoniathon décrit, comme ayant été perfectionnée par Taautus, ne diffère pas des Hiéroglyphes dont nous avons parlé ; & celle, dont il dit qu'Ouranus s'étoit ſervi auparavant, reſſemble à la ſimple peinture des Américains.

Tels étoient donc les anciens

ρα· δύο μὲν ὡς ἐπιπέμπων, δύο δ' ὡς ὑφειμένα· τὸ δὲ σύμβολον ἦν, ἐπειδὴ Κρόνος κοιμώμενος ἔβλεπε, καὶ ἐγρηγορὼς ἐκοιμᾶτο, καὶ ἐπὶ τῶν πτερῶν ὁμοίως, ὅτι ἀναπαυόμενος ἐπτᾶτο, καὶ ἐπιπέμπων ἀνεπαύετο· τοῖς δὲ λοιποῖς θεοῖς, δύο ἐκόσμησε πτερώμασι ἐπὶ τῶν ὤμων, ὡς ὅτε μὲν συνίπτασθαι τῷ Κρόνῳ· καὶ αὐτῷ δὲ πάλιν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς, πτερὰ δύο· ἓν ἐπὶ τῆς μνημονικωτάτου νοῦ, καὶ ἓν ἐπὶ τῆς αἰσθήσεως. Præp. Evang. l. 1. c. 10.

Hieroglyphes d'Egypte. Et cette ſeconde méthode deſtinée à conſerver la mémoire des actions & des penſées des hommes, n'a pas été inventée dans la vûe de s'en faire un ſecret, comme on l'a cru juſqu'ici ; c'eſt la néceſſité qui l'a fait imaginer pour l'uſage du peuple.

§. 4. Mais l'obſcurité qui réſultoit du petit nombre de caractères Hiéroglyphiques, jointe à l'énorme groſſeur des volumes écrits en peintures, produiſit un troiſiéme changement, dont nous trouvons un beau modéle chez les Chinois. Troiſiéme eſpéce d'Ecriture.

Nous venons d'obſerver que les anciens Hiéroglyphes d'Egypte n'étoient qu'un raffinement d'une écriture plus ancienne, qui reſſembloit à l'écriture groſſiére en peinture des Mexicains, & qu'ils ajoutoient ſeulement des marques caractériſtiques aux images. L'écriture Chinoiſe a fait un

pas de plus. Elle a rejetté les images, & n'a conſervé que les marques abrégées, qu'elle a multipliées juſqu'à un nombre prodigieux. Chaque idée a ſa marque diſtincte dans cette écriture; ce qui fait qu'elle continue aujourd'hui d'être commune à différentes Nations voiſines de la Chine, quoiqu'elles parlent des Langues différentes, comme l'étoit le caractère univerſel de l'écriture en peinture. » Tout ce qui eſt écrit » dans la Langue Mandarine, *dit* » *Acoſta*, eſt entendu dans toutes » les Provinces: où, quoique les » Idiomes ſoient différens, & que » l'on ne s'entende point en par- » lant, cependant l'on s'entend » en écrivant. Car les lettres, ou » figures, ſont communes à tou- » tes ces Provinces, & ſont pri- » ſes dans un ſens uniforme, ſans » néanmoins répondre aux mots » que l'on articule, parce qu'el- » les ſervent à déſigner les cho-

» ſes, & non les mots. C'eſt ce
» que l'exemple des chifres peut
» faire aiſément comprendre. De
» là vient que les Japonois & les
» Chinois, qui parlent des Lan-
» gues ſi différentes, entendent
» les écritures les uns des autres,
» & n'entendroient pas ce qu'ils
» liſent, ni ce qu'ils écrivent, s'ils
» le prononçoient. Telles ſont
» les lettres & les livres dont ſe
» ſervent les Chinois, ſi célébres
» aujourd'hui dans le monde. (s)

(s) Pero lo que ſe eſcrive en ella, en todas las lenguas ſe entiende, porque aunque las Provincias no ſe entienden de palabra unas a otras; mas por eſcrito ſi, porque las letras o figuras ſon unas miſmas para todos, y ſignificano lo miſmo, maz no tienen el miſmo nombre ni prolacion, porque como he dicho, ſon para denotar coſas, y no palabras; aſſi como en el exemplo de los numeros de guariſmo que puſe ſe puede facilmente entender. De aqui tambien procede, que ſiendo los Japones y Chinos Naciones y Lenguas tam differentes leen y entienden los unos las eſcrituras de los otros; y ſi hablas ſen lo que leen, o eſcriven, poco ni mucho no ſe entenderian. Eſtas pues ſon las letras

Deſcript. de l'Emp. de la Chine, t. 2. p. 226. edit. in-fol.

» Les caractères de la Cochin-
» chine, du Tongking, du Ja-
» pon, *dit le P. du Halde*, ſont
» les mêmes que ceux de la Chi-
» ne, & ſignifient les mêmes cho-
» ſes, ſans toutefois que ces Peu-
» ples, en parlant, s'expriment de
» la même ſorte. Ainſi, quoique
» les Langues ſoient très-diffé-
» rentes, & qu'ils ne puiſſent pas
» s'entendre les uns les autres en
» parlant, ils s'entendent fort bien
» en s'écrivant, & tous leurs li-
» vres ſont communs. Ces carac-
» tères ſont en cela comme des
» chifres d'Arithmétique. Pluſieurs
» Nations s'en ſervent; on leur
» donne différens noms; mais ils
» ſignifient par-tout la même cho-
» ſe. L'on compte juſqu'à quatre-
» vingt mille de ces caractères. »

Leur forme, & leur figure, quelque déguiſée qu'elle ſoit préſentement, découvre néanmoins

y libros que uſan los Chinos tan afamados en el mundo. L. VI. c. 5.

l'origine qu'ils tirent de la peinture & des figures, comme on le peut voir en jettant les yeux ſur la Table que le P. Kircher nous en a donnée. Que cette écriture ne ſoit en effet qu'un Hiéroglyphe plus abrégé & plus raffiné, nous en ſommes aſſurés par le témoignage unanime des Auteurs qui ont le mieux traité des Arts & des Mœurs de ce Peuple fameux. Ils nous apprennent comment l'écriture dont il ſe ſert aujourd'hui, provenant d'un Hiéroglyphe plus ancien, dérive de la premiére méthode ſi ſimple de peindre les idées humaines. (*u*)

Chinæ illuſtr. p. 227. [*& OEdipi Æg. t. 3. p. 12.*]

(*u*) *Primò ſiquidem ex omnibus rebus mundialibus* primos Sinas *characteres ſuos conſtruxiſſe, tum ex Chronicis ipſorum patet, tum ipſa characterum forma ſat ſuperque demonſtrat. Siquidem non ſecùs ac Ægyptii, ex animalibus, volucribus, reptilibus, piſcibus, herbis, arborumque ramis, funiculis, filis, punctis, circulis, ſimilibuſque, characteres ſuos, aliâ tamen & aliâ ratione diſpoſitos, formabant.* Poſteriores verò Sinæ, *rerum experientiâ doctiores, cùm magnam in tanta animalium plantarumque congerie confuſio-*

Nouveaux Mém. ſur l'état préſ. de la Chine, t. 1. p. 256. Amſt. 1698. 12.

» Au lieu d'Alphabeth, *dit* » *le P. le Comte*, ils ſe ſont ſervis » au commencement de leur Mo- » narchie, d'*Hiéroglyphes* Ils ont » peint, au lieu d'écrire; & par les » images naturelles des choſes, » qu'ils formoient ſur le papier, » ils tâchoient d'exprimer & de » communiquer aux autres leurs » idées. Ainſi, pour écrire un oi- » ſeau, ils en peignoient la figure; » &, pour ſignifier une forêt, ils

nem viderent, characteres hujuſmodi variè figuratos, certis punctorum linearumque ductibus æmulati, in breviorem methodum concinnarunt, quâ & in hunc diem utuntur... Porro litteras Sinæ nullâ ratione in Alphabeti morem, uti cæteris nationibus conſuetum eſt, diſpoſitas, neque voces ex litteris & ſyllabis compoſitas habent; ſed ſinguli characteres ſingulis vocibus & nominibus reſpondent, adeoque tot characteribus opus habent, quot res ſunt quas per conceptum mentis exponere volunt. Kircheri China illuſt. p. 226.

Addition. Les premiers caractères dont les Chinois ont fait uſage, & dont on vient de lire la deſcription, ſont encore plus anciens que ceux qui ſont gravés dans la planche que l'on voit ici. Le P. Kircher p. 16. & ſuiv. du tome 3. de ſon *OEdip. Ægypt.* en donne la figure. Il paroît qu'ils

bres:
oleil,
Cette
-feu-
enco-
nſi les
- peu
ſérent
quoi-
.
nt de
Hal-
leurs

rd'hui,
r faire
dit plus
n eſt de
la cin-
ini, &
ſur la

ois font
s livres
it le P.

t du P.
, com-
olume,
ère écri-

» repréſentoient pluſieurs arbres:
» un cercle vouloit dire le Soleil,
» & un croiſſant la Lune. Cette
» maniére d'écrire étoit non-ſeu-
» lement imparfaite, mais enco-
» re très-incommode... Ainſi les
» Chinois changérent peu-à- peu
» leur écriture, & compoſérent
» des figures plus ſimples, quoi-
» que moins naturelles, &c.

« Dès le commencement de
» leur Monarchie, *dit le P. du Hal-*
» *de*, ils communiquoient leurs

ne ſont preſque plus d'uſage aujourd'hui, & qu'on ne les conſerve que pour faire honneur à l'Antiquité. C'eſt ce que dit plus bas le P. le Comte, §. 26. note P. Il en eſt de même de ceux qui ſont gravés dans la cinquiéme planche d'après le P. Martini, & dont on parle dans les remarques ſur la premiére écriture des Chinois.

A l'égard de l'eſtime que les Chinois font de leurs caractères, juſques dans les livres les plus ordinaires, liſez ce que dit le P. du Halde, note o. §. 42.

M. Fréret n'eſt pas du ſentiment du P. Kircher ſur les caractères Chinois, comme on le peut voir à la fin de ce volume, dans les remarques ſur la premiére écriture des Chinois.

» idées en formant ſur le papier
» les images naturelles des cho-
» ſes qu'ils vouloient exprimer. Ils
» peignoient, par exemple, un
» oiſeau, des montagnes, des ar-
» bres, des lignes ondoyantes,
» pour exprimer des oiſeaux, des
» montages, une forêt & des ri-
» viéres. Cette maniere d'expli-
» quer ſa penſée, étoit fort impar-
» faite, & demandoit pluſieurs
» volumes pour exprimer aſſez
» peu de choſes. D'ailleurs il y
» avoit une infinité d'objets qui ne
» pouvoient être repréſentés par
» la peinture.... C'eſt pourquoi
» inſenſiblement ils changérent
» leur ancienne maniére d'écri-
» re: ils compoſerent des figures
» plus ſimples, & en inventerent
» pluſieurs autres pour exprimer
» les objets qui ne tombent point
» ſous les ſens. Mais ces carac-
» tères plus modernes ne laiſſent
» pas d'être encore de vrais *Hie-*
» *roglyphes*. Premiérement, parce

» qu'ils ſont compoſés de lettres
» ſimples qui retiennent la même
» ſignification des caractères pri-
» mitifs. Autrefois, par exemple,
» ils repréſentoient le Soleil par
» un cercle, & l'appelloient *Gé*.
» Ils le répréſentent maintenant
» par une autre figure, qu'ils
» nomment pareillement *Gé*. Se-
» condement, parce que l'inſ-
» titution des hommes a attaché
» à ces figures la même idée que
» ces premiers ſymboles préſen-
» toient naturellement, & qu'il
» n'y a aucune lettre Chinoiſe qui
» n'ait ſa propre ſignification,
» lorſqu'on la joint avec d'autres;
» *Tſai*, par exemple, qui veut di-
» re *malheur*, *calamité*, eſt com-
» poſé de la lettre *Mien*, qui ſi-
» gnifie *Maiſon*, & de la lettre
» *Ho*, qui ſignifie *Feu*, parce que
» le plus grand malheur eſt de
» voir ſa maiſon en feu. On peut
» juger par ce ſeul exemple que les
» caractères Chinois n'étant pas

Voyez la ſeconde figure de la colonne B. de la 5e. planche.

» des lettres ſimples, comme les
» nôtres, qui ſéparément ne ſigni-
» fient rien, & n'ont de ſens que
» quand elles ſont jointes enſem-
» ble, ce ſont autant d'Hiérogly-
» phes qui forment des images,
» & qui expriment des penſées. »

Origine des lettres alphabéthiques.

§. 5. Voilà l'hiſtoire générale de l'écriture, conduite par une gradation ſimple depuis l'état de la peinture juſqu'à l'état de la lettre. Car les lettres ſont le dernier pas qui reſte à faire après les marques Chinoiſes, qui d'un côté participent de la nature des Hiéroglyphes Egyptiens, & de l'autre participent des lettres : préciſément de même que les Hiéroglyphes participoient également des peintures Mexicaines & des caractères Chinois. Ces caracteres ſont ſi voiſins des lettres, qu'un Alphabeth diminue ſeulement l'embarras de leur nombre, & en eſt l'abrégé ſuccinct. Si l'on en veut être convaincu, il n'y a qu'à conſulter

conſulter quelques Alphabeths, l'Ethiopien, par exemple, qui ont pris ces marques caractériſtiques pour compoſer leurs lettres, ainſi qu'il paroît, & par leurs formes, & par leurs noms. » L'Alphabeth » Ethiopien, *dit M. Fourmont*, eſt » de tous ceux que l'on connoît, » le ſeul qui tienne encore des » Hiéroglyphes. » (*x*)

(*x*) Réflex. crit. ſur les hiſt. des anc. Peuples, t. 2. p. 501.

Addition. Les lettres majuſcules des Arméniens en conſervent encore plus la figure, comme on le peut voir dans le P. Kircher, *OEdip. Ægypt. t. 3. cap. 7. p. 41.* Ces lettres majuſcules ont trois noms différens, ſelon qu'elles ſont figurées. On les appelle *Florentes Literæ*, lorſqu'elles repréſentent quelques fleurs. Quand elles repréſentent des animaux, des oiſeaux, ou des reptiles, on les nomme *Literæ Belluinæ.* Enfin le nom des lettres capitales, *Capitales Literæ*, ſe donne à celles qui ne ſont, à ce qu'il paroît à la ſimple vûe, que le trait ou l'eſquiſſe groſſier des précédentes. Je dis, *à ce qu'il paroît à la vûe :* parce que le P. Kircher ne regarde pas les lettres majuſcules qui repréſentent des fleurs ou des animaux, comme autant d'Hiéroglyphes, mais croit qu'elles ſont un effet de l'imagination des Peintres. La

Elles ont été tirées des Hiéroglyphes.

Le P. Kircher a éclairci ce ſujet dans ſon Traité de l'Alphabeth Coptique. Mais, comme dans ſon ſyſtême, tout ce qui a rapport à l'Egypte, eſt *Myſtère*, la forme & le nom des lettres Coptes renferment un myſtère profond. Cependant nous avons vû que rien n'a dû être plus naturel pour un Peuple accoutumé depuis long-tems à des caractères Hiéroglyphiques, que d'employer

preuve qu'il en apporte, ſe tire de ce que, dans les Rituels Arméniens, ces caractères tiennent fréquemment lieu de lettres initiales. Ne ſeroit-il pas plus naturel au contraire de penſer que ces lettres majuſcules ſont de vrais Hiéroglyphes, qui étoient en uſage chez les Arméniens avant l'invention des caractères Alphabétiques ? Et ne pourroit-on pas comparer les lettres capitales, qui retiennent le contour des lettres majuſcules, à cette eſpéce d'écriture courante des Hiéroglyphes, dont ſe ſervoient les Egyptiens, & dont on peut voir un modéle au §. 26. note O ?

Mais je ne propoſe ceci que comme une conjecture à laquelle les principes de M. Warburthon conduiſent, & je la ſoumets au jugement de ceux qui ſçavent l'Arménien.

Planche III. pour le § . 5 note .

Dheulland Sculp.

les plus fameux de ces caractères, à compoſer des lettres, lorſqu'il a inventé un Alphabeth : & ſi les Chinois, qui n'ont point d'Alphabeth, en inventoient un aujourd'hui, peut-on douter qu'ils ne ſe ſerviſſent de leurs marques caractériſtiques les plus célébres pour en former les lettres ? Ecoutons néanmoins le P. Kircher, à l'égard du fait ſeulement. *Ita Ægyptiis naturâ comparatum fuit, ut quemadmodum nihil in omnibus eorum inſtitutis ſine myſterio peragebatur, ita & in lingua communi, uti ex Alphabeto eorundem, myſterioſâ litterarum inſtitutione ita concinnato, ut nulla ferè in eodem littera reconditorum ſacramentorum non undiquaque plena reperiretur, patet. De primævis Ægyptiorum litteris variæ diverſorum ſunt opiniones.* Omnes tamen in hoc conſentiunt pleraſque ex ſacrorum animalium formâ, inceſſu, aliarumque corporis partium ſitibus

OEdip. Ægyp. t. 3. p. 42.

& ſymmetriâ, deſumptas. *Ita Demetrius Phalereus, qui ſeptem vocales aſſignans, ſeptem Diis conſecratas, ait cæteras ex animalium forma deſumptas. Euſebius aſtruit idem.*

Veſtige de cette origine dans la Langue Grecque.

Les mots qui ſervent dans les anciennes Langues à ſignifier les lettres, ou l'écriture en lettres, montrent encore que les lettres proviennent des Hiéroglyphes. Ainſi les mots Σημεῖα & Σῆματα, veulent également dire, *Images des choſes naturelles*, & *marques ou caractères artificiels* : & Γράφω ſignifie *peindre*, & *écrire*. Faute de faire attention à ce progrès naturel & ſimple de conſerver les penſées, quelques-uns des plus ſages de l'Antiquité, tels que Platon & Cicéron, frappés du merveilleux artifice des *Lettres*, ont conclu qu'elles n'étoient pas une invention humaine, mais un préſent des Dieux immortels.

§. 6. Nous avons vû les premiers commencemens des Hiéroglyphes chez les Mexicains, & leur fin chez les Chinois. Parmi ces deux Peuples ils n'ont jamais été employés au *Myſtère* & au *Secret*. Tenons donc pour certain que cette pratique, qui a eu lieu en Egypte dans le tems intermédiaire de leur progrès, eſt dûe à une cauſe extérieure, & eſt étrangère à leur nature.

Remarque importante ſur les Hiéroglyphes.

Au reſte l'Empire des Mexicains n'a pas aſſez ſubſiſté pour porter la peinture juſqu'à l'Hieroglyphe ; & les Chinois, qui dans le long cours de la durée du leur, ont conduit la peinture, à l'aide des Hiéroglyphes, juſqu'à une ſimple marque ou caractère, n'ont pas été capables juſqu'à préſent, par leur peu de génie inventif, & leur averſion pour la fréquentation des Etrangers, de trouver l'abrégé de ces marques, par le moyen des lettres. C'eſt à l'an-

Raiſon du progrès limité de l'écriture chez les Mexicains & les Chinois.

cienne Monarchie des Egyptiens, ſi bien policée, & ſi favorable aux Arts & à l'Induſtrie, que l'on a l'obligation d'avoir ſuivi la peinture dans tous ſes progrès, & d'avoir inventé les lettres.

Les Hiéroglyphes en uſage chez toutes les Nations.

§. 7. Un pareil concours dans la maniére de conſerver les penſées, ne peut jamais être regardé comme une ſuite, ſoit de l'imitation, ſoit de quelqu'événement imprévû, ou du hazard; mais doit être conſidéré comme la voix uniforme de la nature, parlant aux conceptions groſſiéres des hommes. Car je prie le Lecteur de faire attention, que non-ſeulement les Chinois dans l'Orient, les Mexicains dans l'Occident, & les Egyptiens au Midi, mais auſſi les Scythes dans le Nord, ſans parler ici des autres Peuples, les Indiens, les Phéniciens, les Ethiopiens, les Etruriens, &c. ont tous fait uſage de la même

maniére d'écrire par peintures & Hiéroglyphes. (z)

Mais, afin de prouver de plus en plus que c'eſt la nature & la

(z) Ἀλλὰ γὰρ οὐ μόνον Αἰγυπτίων οἱ λογικώτατοι, πρὸς ᾗ, καὶ τῶν ἄλλων βαρβάρων, ὅσοι φιλοσοφίας ὠρέχθησαν, τὸ συμβολικὸν εἶδος ἐζήλωσαν· φασὶ γοῦν καὶ Ἰδαθουραν τῶν ΣΚΥΘΩΝ βασιλέα, &c. Clemens Alex. Strom. l. v. p. 567. [La ſuite de ce paſſage ſe trouve plus bas, note T. §. 10.]

Ainſi s'exprime ce ſçavant Pere ; qui, à cauſe du préjugé où il étoit, que les Hiéroglyphes n'étoient pas anciens, & avoient été inventés par des Philoſophes, pour cacher leur ſcience, employe ces termes ὅσοι φιλοσοφίας ὠρέχθησαν. Cependant l'Hiſtoire d'Idanthura, qu'il raconte enſuite, auroit dû, ce me ſemble, le conduire, à une autre origine.

Euſtathe dit la même choſe. Οἱ δέ γε παλαιοὶ, ὁποῖόν τι καὶ οἱ Αἰγύπτιοι ἐποίουν, ζώδία τινα ἱερογλυφοῦντες, καὶ λοιποὺς ἢ χαρακτῆρας εἰς σημασίαν ὧν λέγειν ἐβούλοντο, οὕτω καὶ αὐτοὶ κατὰ καὶ τῶν τινες ὕστερον Σκυθῶν, ἐσήμαινον ἃ ἤθελον, εἰδωλά τινα, καὶ πολυειδῆ γραμματά ξέσματα ἐγγράφοντες. In Iliad. VI. ℣. 168.

Et Olaus Magnus, Auteur moderne à la vérité, mais juge très-compétent, confirme ce qu'ils avancent, que les Scythes ſe ſervoient d'Hiéroglyphes au lieu de lettres. *Inſtar Ægyptiorum variis animalium figuris pro litteris utebantur*, lib. 1. cap. 2.

néceſſité, & non pas le choix & l'art, qui ont produit les diverſes eſpéces d'écritures Hieroglyphiques, & qui leur ont donné cours, nous allons examiner l'origine & le progrès de l'art de la parole. La comparaiſon de ces deux arts, que l'on peut, pour ainſi dire, regarder comme freres, répandra du jour ſur l'un & ſur l'autre.

Origine & progrès du langage.

§. 8. Le langage, ſi l'on en juge par les monumens de l'Antiquité, & par la nature de la choſe, a été d'abord extrêmement groſſier, ſtérile, & équivoque : (*a*) en ſorte

(*a*) A juger ſeulement par la nature des choſes, & indépendamment de la révélation, qui eſt un guide plus sûr, l'on ſeroit porté à admettre l'opinion de Diodore de Sicile, † & de Vitruve, * que les premiers hommes ont vécu pendant un tems dans les cavernes & les forêts, à la maniére des bêtes, n'articulant que des ſons confus & indéterminés; juſqu'à ce que, s'étant aſſociés pour ſe ſecourir mutuellement, ils ſoient arrivés par dégrés à en former de diſtincts, par le moyen de ſignes ou de marques arbitraires convenues

† *L.* 2.
* *L.* 2. 1.

que

que les hommes ſe trouvoient perpétuellement dans l'embarras, à chaque nouvelle idée, & à cha-

entr'eux, afin que celui qui parloit, pût exprimer les idées qu'il avoit beſoin de communiquer aux autres. C'eſt ce qui a donné lieu aux différentes Langues; car tout le monde convient que le langage n'eſt point inné.

Cette origine du langage eſt ſi naturelle, qu'un Pere de l'Egliſe, § & Richard Simon, Prêtre de l'Oratoire, * ont travaillé l'un & l'autre à l'établir: Mais ils auroient pû être mieux informés; car rien de plus évident par l'Ecriture ſainte que le langage a une origine différente. Elle nous apprend que Dieu enſeigna la Religion au premier homme; ce qui ne nous permet pas de douter qu'il ne lui ait enſeigné en même tems à parler. Si l'on dit que le langage a pû ſe former par le ſecours ſeul de la raiſon, il eſt aiſé de répondre que la Religion a également pû le former, & l'a pû beaucoup plus facilement, & plus promptement. Ajoutez que, quand Dieu eut créé l'homme, il lui donna la femme pour être ſa compagne, & lui faire ſociété. Mais comment profiter de cet avantage, s'ils ne pouvoient s'entendre? Croirons-nous donc que Dieu les ait laiſſé ſe tirer eux-mêmes comme ils pourroient, de la triſte condition des bêtes? Non; & notre opinion ne ſe réduit pas à une ſimple probabilité. Moyſe, ſi je ne me trom-

§ *Greg. Nyſſ. adv. Eunom. lib.* 12.

* *H. crit. du V. T. l.* 1. *c.* 14. *&* 15. *l.* 3. *c.* 21.

que cas extraordinaire, pour ſe faire entendre les uns aux autres. La nature les porta à prévenir ces

pe, nous dit expreſſément que Dieu a enſeigné le langage à l'homme. Voici ſes paroles. *Dieu amena devant Adam les bêtes de la campagne, & les oiſeaux de l'air, afin de voir quels noms il vouloit leur donner. Et le nom qu'Adam donna à chaque Créature vivante, eſt celui qui lui eſt reſté. Ainſi Adam a donné des noms aux beſtiaux, aux oiſeaux de l'air, & aux différentes bêtes de la campagne.* Ici l'Hiſtorien, par une figure ordinaire du diſcours, au lieu de *rapporter* le ſimple fait que Dieu a enſeigné le langage aux hommes, nous *repréſente* Dieu dans l'action même de l'enſeigner; en employant une forme d'inſtruction la plus propre que l'on puiſſe imaginer pour une inſtruction élémentaire, je veux dire, celle de donner des noms aux ſubſtances qui étoient les plus familiéres à Adam, & auquel il étoit néceſſaire par conſéquent qu'elles euſſent chacune un nom particulier, afin de les diſtinguer. Ces paroles: *Dieu amena différens animaux à Adam, pour* VOIR *quels noms il voudroit leur donner:* Ne préſentent-elles pas en effet l'image familiére d'une perſonne à laquelle on donne des inſtructions élémentaires? En un mot, la façon dont le Prophéte raconte ce fait important, me paroît renfermer une élégance peu commune.

Gen. 2. 19. 20.

Il eſt ſurprenant que l'on ne ſe ſoit pas apperçu d'une interprétation auſſi natu-

défauts, en ajoutant aux paroles des ſignes convenables & ſignificatifs. En conſéquence, la con-

telle du Texte, au lieu de donner tant d'eſſors à l'imagination, & de courir après des ſens myſtérieux qui n'avoient d'autre fondement que des ſyſtêmes favoris. De toutes les interprétations, la plus reçue, quoiqu'elle ne ſoit peut-être pas mieux fondée que les autres, eſt celle qui veut qu'Adam ait donné à chaque animal un nom qui en exprimoit la nature. Mais, de quelque maniére bizarre que ce Texte ait été commenté, rien n'égale l'abſurdité de la ſignification que *Tindal* propoſe, avec une intention marquée d'avilir le Texte. » Quelques perſonnes, dit ce grand » Philoſophe, ſeroient preſque tentées de » croire que l'Auteur du livre de la Genèſe a penſé que les idées attachées aux » mots le ſont naturellement, & non par » convention. Car nous ne pouvons, diſent-elles, donner un autre ſens à ce » qu'il avance, que Dieu amena tous les » animaux à Adam, auſſi-tôt qu'il eut été » créé, pour leur impoſer des noms; & » que celui qu'Adam donna à chaque » Créature vivante, lui eſt demeuré. » *Some Would be almoſt apt to imagine, that the author of the book of Geneſis thought that the words had ideas naturally fixed to them, and not by conſent. Otherwiſe, ſay they, how can we account for his ſuppoſing that God brought all animals before Adam, as ſoon as he was created, to give them na-*

verſation dans les premiers ſiécles du monde fut ſoutenue par un diſcours entremêlé de mots & d'actions. L'uſage & la coutume, ainſi qu'il eſt arrivé dans la plûpart des autres choſes de la vie, changérent enſuite en ornement ce qui étoit dû à la néceſſité: Mais la pratique ſubſiſta encore longtems après que la néceſſité eut ceſſé; ſinguliérement parmi les Orientaux, dont le caractère s'accommodoit naturellement d'une forme de converſation qui exerçoit ſi bien leur vivacité par le mouvement, & la contentoit ſi

mes; and that whatſoever Adam called every living Creature, that was the name thereof.... Chriſtianity as old as the creation. 8°. *ed. p.* 228. Mais quoique ce que nous avons dit, prouve que Dieu a enſeigné le langage aux hommes; cependant il ne ſeroit pas raiſonnable de ſuppoſer que ce langage ſe ſoit étendu au-delà des néceſſités alors actuelles de l'homme, & qu'il n'ait pas eu par lui-même la capacité de le perfectionner, & de l'enrichir. Ainſi le premier langage a néceſſairement été ſtérile & borné.

ſort par une repréſentation perpétuelle d'images ſenſibles.

§. 9. L'Ecriture Sainte nous fournit des exemples ſans nombre de cette ſorte de converſation : En voici quelques-uns. Quand le faux Prophéte agite ſes cornes de fer, pour marquer la déroute entiére des Syriens : [1] Quand Jérémie, par l'ordre de Dieu, cache ſa ceinture de lin dans le trou d'une pierre près de l'Euphrate : [2] Quand il briſe un vaiſſeau de terre à la vûe du Peuple : [3] Quand il met à ſon col des liens & des jougs : [4] Et quand il jette un livre dans l'Euphrate : [5] Quand Ezéchiel deſſine, par l'ordre de Dieu, le Siége de Jéruſalem ſur de la brique : [6] Quand il péſe dans une balance les cheveux de ſa tête & le poil de ſa barbe : [7] Quand il emporte les meubles de ſa maiſon : [8] Et quand il joint enſemble deux bâtons, pour Juda & pour Iſraël. [9] Par

Le langage d'action fréquemment uſité par les Prophétes.

[1] *3. Reg.* XXII. 11.

[2] *Ch.* XIII.

[3] *Ch.* XIX.

[4] *Chap.* XXVIII.

[5] *Ch.* LI.

[6] *Ch.* IV.

[7] *Chap.* V.

[8] *Ch.* XII.

[9] *Chap.* XXXVIII. 16

ces actions les Prophétes inſtruiſoient le Peuple de la volonté du Seigneur, & converſoient en ſignes. Mais lorſque l'avertiſſement regardoit le Prophéte, & que Dieu avoit la condeſcendance, pour ſe conformer à l'uſage du tems, d'employer la même forme d'inſtruction, alors l'action ſignificative ſe changeoit, généralement parlant, en une viſion, ſoit naturelle, ſoit extraordinaire. Par exemple, Dieu dit au Prophéte Jérémie de regarder une branche
[1] *Chap.* I. d'amandier, & un pot qui bout : [1] De conſidérer l'ouvrage qu'un
[2] *Ch.* XVIII. Potier fait ſur ſa roue : [2] & de regarder des paniers de bonnes &
[3] *Ch.* XXIV. de mauvaiſes figues : [3] Il dit auſſi au Prophéte Ezéchiel de faire attention à la réſurrection d'os deſ-
[4] *Chap.* XXXVII. 2. ſechés. [4] Cependant l'action n'étoit pas toujours changée en viſion, quoiqu'elle le fût généralement parlant. Ainſi Dieu a commandé quelquefois au Prophéte,

à qui ſeul l'avertiſſement s'adreſſoit, une action expreſſive, dont le ſens naturel conduiſoit à la ſignification qu'elle avoit, ou aidoit à la trouver. Nous en rapporterons, à la confuſion des Incrédules, un exemple des plus célébres, avant de terminer cet écrit.

Ce langage n'étoit point contraire à la dignité de leur office.

Le grand Maimonides, faute de faire attention, comme il l'auroit dû, à cette forme primitive d'inſtruction, s'eſt ſcandaliſé de pluſieurs de ces actions, s'imaginant qu'elles ne convenoient point à la dignité de l'Office Prophétique. En conſéquence il a pris le parti en général de les réduire à des viſions ſurnaturelles, imprimées dans l'imagination du Prophéte; & cela, à cauſe que deux ou trois de ces actions ſont peut-être ſuſceptibles d'une pareille interprétation. (*p*) Il eſt ſui-

(*p*) *More Nevochim p.* 2. *cap.* XLVI. Il intitule ainſi ce chapitre: *Quòd opera ea*,

vi dans cette opinion par des Auteurs Chrétiens, * qui font beaucoup de tort, à ce que je crois, à la Religion, & donnent lieu aux libertins & aux incrédules de triompher en repréſentant des actions des Prophétes que l'Ecriture nous donne pour des réalités, comme abſurdes & fanatiques, (r) parce qu'ils n'en compren-

* *Vide Jo. Smith. diſſ. de prophetia & prophetis, ex tranſlat. Joan. Clerici. cap.* VI.

quæ Prophetæ dicunt ſe feciſſe, non fuerint facta reverâ & externè, ſed tantùm in viſione prophetiæ. Et il continue enſuite.

Scias ergò, quemadmodum in ſomnio accidit ut homini videatur, ac ſi in hanc vel illam regionem profectus eſſet, uxorem in ea duxiſſet, ac ad tempus aliquod ibi habitaſſet; filium, quem N. appellârit, & qui talis aut talis fuerit, ex ea ſuſcepiſſet; ita ſe quoque rem habere in illis parabolis Prophetarum, quas vident aut faciunt in viſione Prophetiæ. Quicquid enim docent parabolæ illæ de actione aliquâ, & rebus quas Propheta facit, de menſura & ſpatio temporis inter unam & alteram actionem, de profectione ex uno loco ad alium; illud omne non eſt niſi in viſione prophetica, nequaquam verò ſunt actiones veræ & in ſenſus incurrentes, licet quædam partes præciſè & abſolutè commemorentur in libris Prophetarum.

(r) *Quemadmodum autem vidit in viſionibus (Propheta) quòd juſſus fuerit fodere*

nent pas la nature ; mais que gagnent-ils par cet expédient ? Le libertin traitera d'abſurdes & de fanatiques les viſions du Prophéte, lorſqu'il ne pourra plus traiter ainſi ces actions quand il eſt éveillé. Car, ſi ces actions ſont abſurdes & fanatiques dans le cas qu'elles ſont réelles, elles doivent néceſſairement l'être également

in pariete, ut intrare & videre poſſet quid intùs faciant ; quòd foderit ; per foramen ingreſſus fuerit, & viderit id quod vidit : ita quoque id quod dictum eſt ad eum, & tu ſume tibi laterem, *&c. quod item alibi ei dictum legitur*, novaculam hanc tonſoriam cape tibi ; *ita, inquam, iſta omnia in viſione prophetiæ facta ſunt, ac vidit vel viſum fuit ipſi ſe iſta opera facere, quæ ipſi præcipiebantur : abſit enim ut Deus Prophetas ſuos ſtultis, vel ebriis ſimiles reddat, eoſque ſtultorum aut furioſorum actiones facere jubeat.* More Nev. p. 2. cap. 46.

Ezech. VIII. *Cap.* IV. *Cap.* V.

Mais ici le raiſonnement de ce grand homme pêche, en concluant, de ce que les choſes dont Ezéchiel parle dans le chap. VIII. ſe ſont paſſées en viſion, que celles rapportées dans les chap. IV. & V. ſe ſont également paſſées en viſion. Pour que cette concluſion fût réguliére, il faudroit que les circonſtances exprimées dans

dans le cas où elles ſe paſſent ſeulement dans l'imagination, puiſque le même tour d'eſprit produit les unes & les autres. Ainſi le Lecteur judicieux doit s'appercevoir que la vraie défenſe, & la défenſe raiſonnable des écrits prophétiques, eſt celle que nous propoſons ici : en montrant que le langage d'action étoit alors, & ſin-

ces trois chapitres, fuſſent de même eſpéce. Mais, quand on les examine, elles ſe trouvent très-différentes. Il s'agit, dans le huitiéme chapitre, d'apprendre au Prophéte l'excès d'idolâtrie qui regnoit à Jéruſalem. Alors l'idolâtrie elle-même lui eſt montrée en viſion. Dans les chapitres quatre & cinq, il eſt au contraire queſtion d'inſtruire le Peuple de la volonté de Dieu par la bouche du Prophéte. Pour lors le Prophéte reçoit ordre d'employer une action ſymbolique, pour la lui faire connoître. Dans le premier cas, l'avertiſſement, que nous avons prouvé que le Prophéte recevoit dans une viſion, ſoit réelle, ſoit imaginaire, répondoit pleinement au but, qui étoit l'inſtruction du Prophéte. Mais une viſion n'eût plus convenu dans le ſecond cas, parce qu'une choſe que le Prophéte voit, n'eſt pas une inſtruction ſenſible pour le Peuple.

guliérement chez les Juifs, une maniére commune & familiére de converſer.

Cela une fois accordé, toute accuſation d'abſurdité, & tout ſoupçon de fanatiſme, s'évanouiſſent d'eux-mêmes. Parce que l'abſurdité d'une action, comme le mot nous l'apprend, conſiſte en ce qu'elle eſt bizarre, & ne ſignifie rien. Or l'uſage & la coutume rendoit ſages & ſenſées celles des Prophétes. A l'égard du fanatiſme d'une action, il eſt indiqué par ce tour d'eſprit qui fait qu'un homme trouve du plaiſir à faire des choſes qui ne ſont point d'uſage, & à ſe ſervir d'un langage extraordinaire. Mais un pareil fanatiſme ne peut plus être attribué aux Prophétes, quand il eſt clair que leurs actions étoient des actions ordinaires, & que leurs diſcours étoient conformes à l'idiome de leur pays. Nous éclaircirons cette derniére réflexion par un exem-

En quoi conſiſte l'abſurdité & le fanatiſme d'une action.

ple domeſtique. Lorſque les Ecrivains ſacrés parlent *d'être né ſelon l'eſprit ; d'être nourri du lait véritable de la parole ; de mettre des larmes dans une outre ; de rendre témoignage contre des vanités de menſonge ; d'ôter le voile de deſſus le cœur des hommes*, & *de s'édifier l'un l'autre :* ils s'expriment ſuivant la phraſe commune de leur Langue, & la phraſe propre & ſenſée. Ainſi l'on ne ſçauroit trouver le moindre fanatiſme dans ces expreſſions du texte original. Mais quand nous voyons quelques-uns de nos compatriotes rejetter leur langage naturel, & affecter de n'employer que des phraſes de la Bible, comme s'il y avoit quelque ſainteté attachée à ces façons de parler orientales, nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'ils ſe ſont laiſſés aller aux illuſions d'une imagination échauffée.

Exemples de langage

§. 10. Ce n'eſt pas ſeulement

dans l'Hiſtoire ſainte que nous rencontrons ces exemples de diſcours exprimés par des actions. L'Antiquité profane en eſt pleine, & nous aurons occaſion d'en rapporter dans la ſuite. Les premiers Oracles ſe rendoient de cette maniére, comme nous l'apprenons d'un ancien dire d'Héraclite : « Que le Roi, dont l'Oracle eſt » à Delphes, ne parle ni ne ſe » tait, mais s'exprime par ſignes. « (ſ) Preuve certaine que c'étoit anciennement une façon ordinaire de ſe faire entendre, que de ſubſtituer des actions aux paroles.

d'action, dans l'Antiquité profane.

Or cette maniere d'exprimer les penſées par des actions, s'accorde parfaitement avec celle de les conſerver par la peinture. J'ai remarqué dans une ancienne hiſtoire une particularité qui tient ſi exactement du diſcours en action, & de l'écriture en peinture, que

Ce langage comparé avec l'écriture en peinture.

(ſ) ὅπ λέγει, ὅπ κρύπ7ει, ἀλλὰ σημαίνει. Plut. περὶ δὲ μὴ χρῆν ἐμμέτρως. p. 962.

nous pouvons la conſidérer comme le chaînon qui unit ces deux façons de s'exprimer, & comme la preuve de leur affinité. Clément d'Alexandrie nous rapporte cette hiſtoire en ces termes : » Suivant que *Pherecydes Syrus* l'a » raconté, on dit qu'*Idanthura*, » Roi des Scythes, étant prêt à » combattre *Darius* qui avoit paſſé l'Iſter, au lieu de lui envoyer » une lettre, lui envoya, par forme de ſymbole, une ſouris, » une grenouille, un oiſeau, un » dard, & une charrue. » (*t*) Ce

(*t*) Φασὶ γοῦν ὃ Ιδάνθουραν τῶν Σκυθῶν βασιλέα, ὡς ἱστορεῖ Φερεκύδης ὁ Σύριος, Δαρείῳ διαβάντι τὸν Ἴστρον πόλεμον ἀπαλλάξαι, πέμψαι σύμβολον ἀντὶ τῶν γραμμάτων, μῦν, βάτραχον, ὄρνιθα, ὄϊστὸν ἄροτρον. Strom. lib. v. p. 567.

Addition. Les Perſes étoient réduits, ſelon Hérodote, l. iv. à une extrême néceſſité, lorſque les Scythes envoyérent ce Meſſage à Darius. Le Héraut répondit à ce Prince, qui lui demandoit ce que ces choſes ſignifioient, qu'il avoit ordre uniquement de les préſenter, & enſuite de s'en retourner. Il ajouta cependant que ſon Eſprit, & celui des Perſes, leur

meſſage devant ſuppléer à la parole & à l'écriture, nous en voyons la ſignification exprimée par un mélange d'action & de peinture.

§. 11. Lorſque le langage vint à être cultivé, cette façon groſſiére de s'énoncer par action, s'adoucit & ſe polit ſous la forme d'Apologue ou de Fable. Celui qui avoit à parler l'employoit pour faire ſur ſes Auditeurs l'impreſſion convenable à ſon deſſein. En conſéquence il leur racontoit une hiſtoire familiére qu'il avoit inven- Origine de l'Apologue.

en apprendroit la ſignification. Darius crut que les Scythes vouloient lui dire par cette énigme, qu'ils lui préſentoient la terre & l'eau, & ſe ſoumettoient à lui. La ſouris, à ce qu'il prétendoit, ſignifioit la terre; la grenouille, ſignifioit l'eau; l'oiſeau pouvoit être comparé au cheval; &, par les fléches, ils marquoient qu'ils ſe dépouilloient de leur puiſſance. Mais Gobrias, l'un de ceux qui avoient détruit les Mages, donna une autre interprétation. » Si au lieu de fuir, dit-il, comme » des oiſeaux, vous vous cachez dans la » terre, ou dans l'eau, comme les ſouris » & les grenouilles, vous périrez par ces

tée, dans laquelle il entremêloit des circonſtances qui fiſſent pleinement connoître & goûter ce

» fléches. » Car Hérodote, au lieu d'un dard, compte cinq fléches, & ne dit rien de la charrue. Ce dernier ſymbole, en ſuivant l'interprétation de Gobrias, ſignifioit apparemment que les Perſes feroient mieux de retourner chez eux cultiver leurs terres, plutôt que de continuer de faire la guerre. Les Scythes, pourſuit Hérodote, vinrent après ce Meſſage ſe préſenter avec leur Infanterie & leur Cavalerie, comme s'ils euſſent voulu donner bataille. En même-tems un liévre paſſa entre les deux Armées, & les Scythes, auſſi-tôt qu'ils le virent, commencérent à le chaſſer avec de grands cris. Darius ayant ſçu que c'étoit pour un liévre qu'ils faiſoient tant de bruit; » Il me ſemble, dit-il, que » ces Peuples ne font pas grand état de » nous, & je reconnois à préſent que Go» brias a trouvé le ſens de leur énigme. » Ainſi j'approuve ſon ſentiment, & je » penſe que nous devons prendre garde » de nous enfermer dans ce Pays, & qu'il » faut ſonger à nous retirer ſûrement. » Il partit effectivement auſſi-tôt que la nuit fut venue, ayant eu ſoin d'uſer du ſtratagême que Gobrias lui conſeilla pour faire croire aux Scythes qu'il étoit encore dans ſon Camp.

J'ai cru faire plaiſir au Lecteur d'ajouter ce Commentaire d'Hérodote au Texte de Phérécydes.

qu'il

qu'il avoit en vûe. Car le langage étoit encore trop borné, & les eſprits trop peu façonnés, pour ſe ſervir uniquement du raiſonnement abſtrait, & du tour direct. Nous avons un bel exemple de cette forme de diſcours dans celui de Joatham aux Habitans de Sichem, où il leur reproche leur folie, & prédit leur ruine, parce qu'ils avoient choiſi Abimélech pour Roi. Comme cet Apologue eſt non-ſeulement le plus ancien que nous ayons, mais encore le plus beau (*u*) de l'An-

(*u*) La Morale générale que ce diſcours renferme, eſt infiniment importante, & y eſt inculquée avec toute la force poſſible. Elle nous apprend que les perſonnes qui ont le moins de capacité & de mérite, ſont les premiéres à ſe charger de gouverner, tandis que les ſages & les gens de bien évitent de conduire les autres, & préférent la jouiſſance du repos & de la liberté naturelle, à tout le faſte qui environne un Souverain. La vanité des petits eſprits, lorſqu'ils ont la puiſſance en main, eſt repréſentée dans le quinziéme verſet; & il n'eſt pas poſſible de mieux

tiquité, il n'eſt pas néceſſaire que je demande la permiſſion de le rapporter. » Les Arbres allérent » un jour pour ſe choiſir un Roi,

peindre le ridicule de cette vanité, que de faire dire par la Ronce, à ſes nouveaux ſujets, qui n'avoient pas beſoin d'ombre, de venir ſe repoſer ſous ſon ombre, elle qui n'en a point; & que, s'ils ne venoient pas s'y repoſer, elle feroit ſortir d'elle-même un feu qui ſeroit capable de dévorer les cédres du Liban, tandis que le feu de la Ronce, & autres broſſailles ſemblables, eſt de ſi peu de durée, que les Orientaux en ont fait un proverbe.

Il eſt bon de faire obſerver ici, ou la candeur de M. Tindal, ou ſon habileté en genre de critique. Voulant prouver la néceſſité de ſe ſervir de ſa raiſon en liſant l'Ecriture, afin de bien entendre les paſſages de l'Ancien Teſtament, où Dieu eſt repréſenté *jaloux*, *en colère*, *ſe repentant*, *en repos*, *&c.* à la façon des hommes; (expreſſions très-à leur place, quand il s'agit de la maniére dont Dieu gouverne *moralement* le monde; & très-néceſſaires, lorſqu'il eſt queſtion de la maniére dont Dieu gouvernoit *civilement* un Peuple particulier.) Il cite entr'autres paſſages ces paroles: *Le vin, qui eſt la joie de Dieu & de l'homme:* comme ſi Joatham eût entendu par le mot, Dieu, *le Gouverneur de l'Univers.* Mais tout Lecteur qui aura du ſens commun, doit voir que ces

» & ils dirent à l'Olivier: Sois no-
» tre Roi. L'Olivier leur répon-
» dit : Abandonnerai-je mon hui-
» le, qui ſert à honorer Dieu &

paroles ſignifient : *Le vin qui eſt la joie des Dieux héroïques, & des hommes.* Nous trouvons une expreſſion ſemblable dans Héſiode, lorſqu'il dit, *que les Deſtinées vengereſſes pourſuivent les crimes des Dieux & des hommes.*

Λἵτ' ΑΝΔΡΩΝ τε ΘΕΩΝ τε παραιβασίας ἐφέπουσαι,
Οὐδέποτε λήθουσι θεὰ δεινοῖο χόλοιο,
Πρίν γ' ἀπὸ τῶ δώωσι κακὴν ὅτιν ὅστις ἁμάρτῃ. ΘΕΟΓ. V 220.

Et c'eſt une choſe remarquable que Joatham parle ici à une Ville idolâtre, *qui s'étoit proſtituée à Baalim, & avoit choiſi Baal-Bérith pour ſon Dieu :* Un Dieu ſorti d'entre les hommes, comme on le peut voir en partie par ſon nom, & auſſi par d'autres circonſtances. Mais notre Critique, qui n'a pas compris le ſens de ce paſſage, n'a ſûrement pas apperçu la beauté des expreſſions. Elles renferment la raillerie la plus fine de toutes celles qui ſont dans cet Apologue. Elles inſinuent aux Sichimites la vanité de leur idolâtrie, & l'origine mépriſable de leurs Dieux, qu'ils croyoient prendre, ou avoir effectivement pris plaiſir à cette boiſſon des Mortels. *Juges* VIII. 15.

» l'homme, pour aller occuper
» le premier rang parmi les Ar-
» bres? & les Arbres dirent au
» figuier : Viens, & ſois notre
» Roi. Le figuier leur répondit :
» Abandonnerai-je la douceur &
» l'excellence de mon fruit, pour
» aller occuper le premier rang
» parmi les Arbres. Enſuite les
» Arbres s'adreſſérent à la Vigne,
» & lui dirent : Viens, & ſois
» notre Roi. La Vigne leur ré-
» pondit : Abandonnerai-je mon
» vin, qui eſt la joie de Dieu &
» des hommes, pour aller occu-
» per le premier rang parmi les
» Arbres? Alors tous les Arbres
» dirent à la Ronce : Viens, &
» ſois notre Roi. La Ronce leur

C'étoit avec le même air de raillerie & de mépris, que le Prophéte Elie donnoit ce conſeil aux Prêtres Idolâtres de Baal : » Criez fortement, car c'eſt un Dieu qui » eſt occupé ou à parler, ou à marcher : » ou bien il voyage; ou peut-être dort-il, » & il a beſoin d'être réveillé. 3. *Reg.* » XVIII. 27.

» répondit : Si vous m'établiſſez
» véritablement votre Roi, ve-
» nez vous repoſer ſous mon om-
» bre : ſinon, que le feu ſorte de
» la Ronce, & qu'il dévore les
» cédres du Liban. (*w*)

(*w*) *Juges* IX. 7. . . . S'il étoit poſſible de s'étonner de l'ignorance & de la mauvaiſe foi qui regnent dans le Livre intitulé : *The Scheme of literal Prophecy conſidered*, l'exemple ſuivant cauſeroit de la ſurpriſe. L'illuſtre Auteur *de l'Uſage & du but des Prophéties*, [Thomas Sherlock, alors Doyen de Chiceſter, aujourd'hui Evêque de Salisbury, dont l'Ouvrage a été traduit en François, & imprimé à Amſterdam en 1729.] avoit relevé l'abſurdité manifeſte qu'il y a de ſuppoſer que la promeſſe faite à Adam, *Gen.* III. 15. » ſe réduiſoit à ſignifier que les ſer-
» pens pourroient mordre les hommes
» au talon, & que les hommes ſeroient
» en état, pour ſe venger, de leur mar-
» cher ſur la tête ; *that ſerpents would be apt to bite men by the heels, and that men would, in revenge, be as apt to ſtrike them on the head.* Voici ce que lui répond M. Collins. » Ce que le Doyen vient de di-
» re, n'eſt qu'un argument contre la pré-
» tendue abſurdité du ſens littéral, &
» ſuppoſe que le fait ſe réduit ſimplement
» ou *à un Apologue*, ou *à une Parabole*, ou
» *à une Allégorie*. Cependant cette pré-

§. 12. Son affinité avec le langage d'action.

§. 12. La grande affinité qu'il y a entre l'*Apologue*, & le langage d'action, ſe voit dans le récit de l'hiſtoire de Jérémie, & des Ré-

» tendue abſurdité s'accorde avec les » idées des Anciens; qui croyoient que » les bêtes avoient eu dans les premiers » ſiécles du monde, l'uſage de la parole, » ſuivant ce qui eſt rapporté de l'âneſſe » de Balaam dans la Bible; dont l'hiſtoi- » re eſt racontée d'une maniére ſimple, » comme toutes les autres hiſtoires de » l'Ancien Teſtament; où il n'y a rien » qui ſente l'Allégorie, & où tout eſt ex- » poſé uniment & ſimplement. » *What the Dean just now ſaid is nothing but an argument from the pretended abſurdity of the literal ſenſe, and that ſuppoſes the moſt plain matter of fact to be* FABLE, *or* PARABLE, *or* ALLEGORY; *tho' it be ſuited to the notions of the Ancients, who thought that Beaſts had, in the firſt Ages of the Wordl, the uſe of the ſpeech, agreeable to what is related in the Bible of Balaam's Aſs, and told after a ſimple hiſtorical manner, like all the relations in the Old Teſtamem, wherein there is nothing ſavours of Allegory, and every thing is plainly and ſimply expoſed.* p. 234.

Je croi qu'il ſeroit difficile de trouver dans aucun autre endroit de ſes Ouvrages, tant de *fauſſetés* & *d'abſurdités* réunies en ſi peu de lignes. Examinons-les dans l'ordre où elles ſont rangées.

Le Doyen, dit-il, *ſuppoſe que le fait ſe*

chabites. Elle renferme une inſtruction qui participe en mêmetems de la nature de l'*action*, & de la nature de l'*Apologue*.

réduit ſimplement ou à un Apologue, ou à une Parabole, ou à une Allégorie. Le Doyen n'a jamais fait une ſuppoſition auſſi abſurde. Il connoît trop bien la différence entre Apologue, Parabole, & Allégorie; mais M. Collins ne l'a pas ſentie. Il ſçait qu'un *Apologue* eſt une hiſtoire racontée d'une maniére familiére, & dont on ne prétend pas que le fait ſoit véritable, mais dont le but eſt de perſuader ceux à qui l'on parle de quelque vérité que l'on a en vûe : qu'une *Parabole* eſt une hiſtoire ſemblable à celle de l'Apologue, & expoſée ſeulement en termes plus obſcurs : enfin qu'une *Allégorie* ſuppoſe que l'on raconte un fait réel, bien que l'on ſe ſerve de termes ſymboliques. En ſorte que le Doyen a été ſi éloigné de réduire l'hiſtoire de la chûte du premier homme à un Apologue, ou à une Parabole, que ſon intention a été de prouver aux incrédules qu'elle n'étoit ni l'un ni l'autre, mais une hiſtoire véritable, en montrant qu'elle eſt racontée d'une maniére allégorique.

Selon M. Collins, *c'eſt un Apologue; qu'il faut prendre littéralement, à cauſe qu'il eſt conforme aux idées des Anciens, qui croyoient que les bêtes avoient eu, dans les premiers ſiécles du Monde, l'uſage de la parole.* Il faut qu'il entende, par *ces Anciens*, ceux

Ch. XXXV. » Voici la parole que le Sei-
» gneur adreſſa à Jérémie au tems
» de Joachim, fils de Joſias, Roi
» de Juda, lorſqu'il lui dit : Al-

du tems de Moyſe, ou bien, il ne dit rien, qui faſſe à notre ſujet. Ce ſeroit certainement une choſe nouvelle pour les Sçavans, que le témoignage de ces Anciens. Quelle autre autorité emploie-t-il donc pour ſoutenir ſa propoſition ? Une autorité, en bonne foi, bien convainquante ! L'âneſſe de Balaam. *Suivant*, dit-il, *ce qui eſt rapporté de l'âneſſe de Balaam dans la Bible, où l'hiſtoire eſt racontée d'une maniére ſimple.* Mais pour qui prend-t-il ſes Compatriotes ? Sûrement, pour des perſonnes fort au-deſſous de l'âneſſe de Balaam, & qui ne ſçauroient proférer une ſeule parole pour lui reprocher une prévarication auſſi honteuſe. La Bible, à laquelle il appelle avec tant de confiance, nous repréſente cette hiſtoire, à chaque ligne, comme une hiſtoire extraordinaire & miraculeuſe. Balaam y a le don de Prophétie; un Ange y intervient ; & il y eſt dit poſitivement que Dieu ouvrit la bouche de l'âneſſe. Mais, ſoit qu'il ait eu aſſez de préſomption pour croire qu'il écrivoit pour des Anes, ſoit qu'il ait voulu par modeſtie cacher ſa grande lecture, il a mis tout le fardeau ſur une ſeule bête, tandis qu'il avoit tous les autres animaux à ſon ſervice. Car, quoiqu'il ſe ſoit plû à ne point citer d'autre preuve, il en avoit une

lez

» iez à la maiſon des Réchabi-
» tes, parlez-leur, & faites-les
» entrer dans la Maiſon du Sei-
» gneur, dans l'une des cham-

bien meilleure que celle de l'âneſſe de Balaam, pour faire voir *que les Anciens avoient cru que les bêtes avoient eu, dans les premiers ſiécles du monde, l'uſage de la parole :* je veux parler des FABLES d'ESOPE. Ce livre aura difficilement échappé à ſa grande lecture ; car le Chevalier Temple a dit que les plus anciens livres ſont les meilleurs, & s'eſt aviſé de citer celui-ci en exemple, au lieu de citer la Bible. * Notre *Faiſeur de ſyſtêmes* regardoit ſans doute ces fables comme autant de récits d'hiſtoires véritables. Et nous n'en devons point être ſurpris ; puiſque nous voyons, quoiqu'il ait écrit plus d'un livre ſur le ſens allégorique des Prophéties, qu'il ne ſçavoit pas ſeulement en quoi conſiſte une allégorie. Mais, s'il a jugé † celle-ci trop profonde pour des Théologiens, & a mieux aimé les renvoyer à leur Bible, quel pouvoir ſympathique l'a attiré vers l'âneſſe de Balaam ? Ses Fables d'Eſope l'auroient pû conduire à citer plutôt l'hiſtoire de Joatham. Elle eſt rapportée d'une maniére ſi unie & ſi ſimple, que, quand non-ſeulement le *ſerpent*, mais auſſi l'*arbre de la ſcience*, auroit parlé, il eût pû donner une bonne explication du Phénoméne, par le moyen de cet Apologue de Joatham, *qui eſt raconté d'une maniére ſimple & hiſtorique, comme toutes les autres*

* (*Our Schemiſt :* à cauſe du titre de l'Ouvrage de Collins. *The ſcheme of literal, &c.*)

† L'allégorie de la chûte d'Adam.

» bres du tréſor, & vous leur
» donnerez du vin à boire.

» Alors je pris Jézonias, fils
» de Jérémie, fils d'Habſanias,

hiſtoires de l'Ancien Teſtament, cela eût ſûrement ajouté beaucoup à ſa découverte, que les Anciens ont penſé, non-ſeulement que les bêtes, mais que les arbres auſſi parloient dans les premiers ſiécles du monde.

Les *Anciens!* Quelle idée ce grand homme s'étoit formé des anciens Sages! Mais s'il dit ce qu'il trouve, ils paroiſſent lui avoir appris peu de choſes. Ils ſe ſont plû à des traditions fabuleuſes, il eſt vrai; mais ils n'étoient pas pour cela auſſi ſimples qu'il le ſuppoſe: car quelqu'incroyable, & quelqu'extravagante que ſoit leur Mythologie, ils ont toujours eu l'eſprit d'aſſigner une cauſe *ſuffiſante* à chaque effet. Ils n'ont jamais repréſenté les choſes qui s'écartoient de l'ordre de la nature, que comme placées dans l'endroit où elles étoient, par quelque Dieu à qui la Nature étoit ſoumiſe. Homère lui-même, lorſqu'il a fait parler les Chevaux d'Achille, ou qu'il leur a prêté des paſſions humaines, n'a pas cru ſuffiſant de les repréſenter mûs par un Dieu, s'il ne nous apprenoit en même-tems qu'ils étoient d'une race céleſte & immortelle. Qu'il me ſoit donc permis de dire aux *Auteurs*, & aux *Lecteurs* de cette trempe, que le goût des Anciens pour les prodiges & le merveilleux, ne ſe ſeroit jamais manifeſté par de

» ſes freres, & tous ſes fils, &
» toute la maiſon des Réchabi-
» tes. Et je les fis entrer dans la
» Maiſon du Seigneur, dans la

ſemblables effets, s'il n'y avoit pas eu une *tradition certaine* de l'intervention fréquente de la Providence de Dieu dans les premiers ſiécles du monde.

Il eſt conſtant que les Anciens parlent de la parole & du langage, comme étant naturel aux animaux; & il eſt vraiſemblable que notre Auteur a eu quelque connoiſſance imparfaite de cette opinion. Il lui a enſuite attribué au hazard une antiquité éloignée, parce que cela convenoit à ſon but, quoique ſon âge remonte ſeulement au tems des Grecs. Car il y a eu deux ſortes d'idées attachées à cette opinion, & elles ont eu deux époques différentes.

La *premiére* idée eſt celle des Grecs. Quand leurs Poëtes inventérent la fable des quatre Ages, entr'autres extravagances dont ils décorérent l'Age d'or, celle de prétendre que les bêtes & les hommes avoient eu un langage commun, fut du nombre. Le ſens caché, attaché à cette penſée par ceux qui la hazardérent les premiers, étoit que ni les uns, ni les autres, n'avoient eu réellement de langage. Car les Grecs, comme nous avons vû ci-deſſus, note A §. 8. penſoient que les hommes n'étoient parvenus que par des dégrés très-lents à parler. Cependant

» chambre du tréſor, où étoient
» les enfans d'Hanan, fils de Jégé-
» délias, homme de Dieu, près
» de la tréſorrerie des Princes,

la choſe vint bien-tôt à être priſe dans le ſens qui étoit le plus favorable au merveilleux; c'eſt-à-dire, que les bêtes, dans cet heureux âge, avoient eu le don de la parole, ainſi que les hommes. Mais cette idée, comme nous le répétons, n'a eu lieu que dans l'imagination de leurs Poëtes, & dans des tems ſi éloignés de celui dont il eſt ici queſtion, qu'elle ne fait pas plus pour le ſentiment de Collins, que feroient des *Contes des Fées*.

La *ſeconde* idée eſt celle qu'ont eu les Peuples Barbares. Et, quoique plus moderne encore par rapport au tems, le ſens du moins en étoit un peu plus philoſophique. Ils ſe ſont imaginés que les bêtes avoient un langage, mais un langage qui leur étoit particulier, & ſi différent du langage humain, que, de parvenir à le connoître, étoit regardé comme un dégré ſupérieur de ſageſſe. Les Arabes ſemblent avoir donné les premiers dans cette idée, qui paroît n'avoir eu d'autre origine que celle-ci. Pluſieurs perſonnes menant parmi eux une vie contemplative, dans des endroits écartés & dans des déſerts, pouvoient, en entendant le bruit des oiſeaux qui voloient, & le cri des bêtes ſauvages, conjecturer qu'il ſe paſſoit loin d'eux quelque choſe d'extraor-

» au-deſſus de celle de Maaſias,
» fils de Sellum, qui étoit garde
» du Veſtibule. Et je mis devant
» les enfans de la maiſon des Ré-

dinaire, telle qu'une marche de gens à cheval, ou de perſonnes qui voyageoient par caravannes. Ils appellérent, dans leur ſtyle figuré, un pareil avertiſſement, *langage*, & l'on a enſuite cru ſérieuſement la choſe. Les Goths ont eu la même idée au ſujet du langage des oiſeaux & des bêtes. * Le Comte de Boulainvilliers, dans ſa vie de Mahomet, donne une fort bonne explication de ceci, quand il dit, en parlant des avantages de la ſolitude des Arabes: » Mais elle ne leur ſert pas moins
» à augmenter leurs connoiſſances, leſ-
» quelles ils étendent, ſelon leur génie
» particulier, aux ſciences les plus difficiles. Il n'eſt point rare en effet de trouver chez eux des hommes qui ſe ſont
» fait une étude, dans le loiſir de cette
» ſolitude, du langage des oiſeaux, de
» ſorte que l'uſage leur rend familiére la
» ſignification de certains cris; choſe aiſée à comprendre, à l'égard d'une contrée où le changement d'objets eſt ſi
» rare, qu'un oiſeau, par exemple, ne
» peut appercevoir du haut des airs où il
» vole, une troupe de Cavaliers dans une
» plaine plus éloignée, ſans faire un certain cri à cette occaſion, qu'un homme
» appliqué peut remarquer, & diſtinguer
» d'un autre formé par rapport à un autre

* *Voyez Th. Bartholini Antiq. Danic. p. 668. 669.*

» chabites, des taſſes & des cou-
» pes pleines de vin, & je leur
» dis : Bûvez du vin.

» Ils me répondirent : Nous ne
» boirons point de vin, parce que
» Jonadab, notre pere, fils de

Voyez ſon art. dans d'Herbelot, Bibl. Orient. p. 442. 443.

» ſujet. L'hiſtoire de *Hégiage* eſt fameuſe
» en ce genre, & ne contient rien qui ne
» paroiſſe probable, ſelon cette explica-
» tion, quoiqu'il s'y trouve des circonſ-
» tances extraordinaires. Il s'en faut beau-
» coup néanmoins que je vouluſſe con-
» clure de cette hiſtoire, que les animaux
» ont réellement un langage intelligible
» à des hommes qui en auroient fait une
» étude. Tout ce que je prétends ſe réduit
» à établir, que certains objets peuvent
» exciter dans les bêtes certains mouve-
» mens, ou de certaines articulations,
» qu'un homme ſolitaire & attentif peut
» ſi bien obſerver, & ſe faire un tel uſa-
» ge de cette obſervation, qu'à l'occaſion
» du même cri il reconnoîtra quel eſt l'ob-
P. 41. 42. ed. d'Amſt. 1731. » jet dont l'animal eſt frappé ».

Quant à la derniére concluſion de Collins, *que toutes les hiſtoires de l'Ancien Teſtament ſont racontées uniment, & ſimplement*, elle ne vaut pas mieux que tout ce qui la précéde, comme on le verra dans la ſuite de cette Diſſertation, où nous aurons plus d'une occaſion de parler du génie de l'Antiquité, & du ſtyle de l'Ecriture.

» Récab, nous a fait ce comman-
» dement; vous ne boirez jamais
» de vin, ni vous, ni vos enfans.
» Vous ne bâtirez point de mai-
» ſons, vous ne ſemerez point de
» grains, vous ne planterez point
» de vigne, & vous n'en aurez
» point à vous; mais vous habi-
» terez dans des tentes tous les
» jours de votre vie, afin que
» vous viviez long-tems ſur la
» terre, dans laquelle vous êtes
» étrangers. Nous avons donc
» obéi à Jonadab notre pere, fils
» de Récab, dans toutes les cho-
» ſes qu'il nous a commandées,
» & nous n'avons point bû de vin
» tous les jours de notre vie, ni
» nous, ni nos femmes, ni nos
» fils, ni nos filles. Nous n'avons
» point bâti de maiſons pour y
» habiter, & nous n'avons point
» eu de vignes, ni de champs,
» ni de bleds. Mais nous avons
» habité ſous des tentes, & nous
» avons obéi en toutes choſes à

» ce que Jonadab, notre pere,
» nous avoit commandé. Nabu-
» chodonoſor, Roi de Babylo-
» ne, étant venu dans notre pays,
» nous dîmes : Allons, entrons
» dans Jéruſalem, pour nous met-
» tre à couvert de l'armée des
» Chaldéens, & de l'armée de
» Syrie, & nous ſommes demeu-
» rés depuis dans Jéruſalem.

» Alors le Seigneur dit à Jé-
» rémie : Voici ce que dit le Sei-
» gneur des Armées, le Dieu
» d'Iſraël : Allez, dites au Peuple
» de Juda, & aux Habitans de
» Jéruſalem : Ne vous corrige-
» rez-vous jamais, & n'obéirez-
» vous jamais à mes paroles, dit
» le Seigneur ? Les paroles de Jo-
» nadab, fils de Récab, par leſ-
» quelles il commanda à ſes en-
» fans de ne point boire de vin, ont
» fait une telle impreſſion ſur eux,
» qu'ils n'en ont point bû juſqu'à
» cette heure, & qu'ils ont tou-
» jours obéi au commandement

» de leur pere. Mais, pour moi,
» je vous ai parlé, & je n'ai pas
» manqué de vous inſtruire de
» bonne heure, & cependant
» vous ne m'avez point obéi. Je
» vous ai envoyé tous mes Pro-
» phétes mes ſerviteurs; je me ſuis
» hâté de vous les envoyer dès le
» point du jour, vous diſant par
» eux : Convertiſſez-vous ; que
» chacun quitte ſa voie corrom-
» pue ; redreſſez vos affections &
» vos déſirs ; ne ſuivez point les
» Dieux étrangers, & ne les ado-
» rez point ; & vous habiterez
» dans la terre que je vous ai don-
» née, & que j'avois donnée à
» vos peres ; & cependant vous
» n'avez point voulu m'écouter,
» & vous avez refuſé de m'obéir.
» Ainſi les enfans de Jonadab,
» fils de Récab, ont exécuté in-
» violablement l'ordre que leur
» pere leur avoit donné, mais ce
» Peuple ne m'a point obéi. C'eſt
» pourquoi voici ce que dit le

» Seigneur des Armées, le Dieu
» d'Iſraël. Je ferai tomber ſur Ju-
» da, & ſur tous les Habitans de
» Jéruſalem, tous les maux que
» j'avois prédit qui leur arrive-
» roient; parce que je leur ai par-
» lé, & ils ne m'ont point écou-
» té. Je les ai appellés, & il ne
» m'ont point répondu.

» Mais Jérémie dit à la maiſon
» des Réchabites : Voici ce que
» dit le Seigneur des Armées,
» le Dieu d'Iſraël : parce que
» vous avez obéi au précepte de
» Jonadab, votre pere, que vous
» avez gardé tout ce qu'il vous a
» ordonné, & que vous avez fait
» tout ce qu'il vous a commandé,
» voici ce que dit le Seigneur des
» Armées, le Dieu d'Iſraël. La
» race de Jonadab, fils de Ré-
» cab, ne ceſſera point d'avoir
» des hommes qui ſervent en ma
» préſence. »

l'Apologue comparé à l'Ecri-

Telle eſt l'origine de l'Apologue, genre de diſcours qui ré-

pond à tous égards à l'écriture Hiéroglyphique, l'un & l'autre étant le ſymbole d'une choſe différente que l'on ſous-entend. Mais, comme il eſt arrivé quelquefois qu'un Hiéroglyphe, quand il eſt devenu fameux, a perdu ſa ſignification propre, pour en prendre une générale; par exemple, le Caducée, qui, après avoir d'abord marqué ſeulement l'office pacifique d'Hermès, vint par ſucceſſion de tems à être le ſymbole général de l'alliance & de l'amitié: il eſt auſſi arrivé la même choſe à l'Apologue. Un Apologue célébre pour l'art & la beauté de ſa compoſition, ou à cauſe de l'effet extraordinaire que produiſoit l'application que l'on en faiſoit, a bien-tôt ceſſé d'être en uſage, & a été converti en un proverbe. Le Meſſage de Joas à Amaſias, nous en fournit un bel exemple. [Amaſias ayant battu dix mille Iduméens, & pris d'aſ-

ture Hiéroglyphique. Son changement en proverbe.

ſaut une Fortereſſe, envoya des Ambaſſadeurs à Joas, & lui fit dire : Venez, voyons-nous l'un l'autre. Joas, Roi d'Iſraël, renvoya cette réponſe à Amaſias, Roi de Juda] » Le Chardon du » Liban envoya vers le Cédre » qui eſt au Liban, & lui fit di- » re : Donnez-moi votre fille, » afin que mon fils l'épouſe. Mais » les bêtes de la forêt du Liban » paſſérent, & foulérent aux pieds » le chardon. Parce que vous » avez eu de l'avantage ſur les » Iduméens, & que vous les » avez battus, votre cœur s'eſt » élevé d'orgueil. Soyez content » de votre gloire, & demeurez » en repos dans votre maiſon. » Pourquoi cherchez-vous à at- » tirer des malheurs ſur vous, » pour périr vous-même, & Juda
[1] IV. *Reg.* XIV. 9. 10. » avec vous ? » [1] Cet Apologue ſatyrique du chardon & du cédre, comme on voit, étoit alors changé en un proverbe.

§. 13. Mais, quand le langage fut devenu un Art, l'Apologue ſe réduiſit à une ſimilitude. On chercha à rendre par là le diſcours plus concis & plus court. En effet, le ſujet étant toujours préſent, il n'étoit plus néceſſaire, comme dans l'Apologue, d'en faire d'application formelle. Ces paroles de Jérémie [1], qui tiennent le milieu entre l'Apologue & la ſimilitude, & qui, par conſéquent, participent de la nature des deux, nous feront connoître avec quelle facilité l'Apologue s'eſt réduit à une ſimilitude. » Le » Seigneur t'a appellé un Olivier » verd, beau, & bon. Il le met» tra au feu avec grand bruit, & » en briſera les branches. » [1]

Origine de la ſimilitude.

[1] XI. 16.

On peut dire que la ſimilitude répond aux marques ou caractères de l'écriture Chinoiſe; & que, comme ces marques ont produit la méthode abrégée des lettres alphabétiques, de même auſſi, pour

La ſimilitude comparée aux caractères de l'Ecriture Chinoiſe; & ſa différence d'avec la métaphore.

rendre le diſcours plus coulant, & plus élégant, la ſimilitude a produit la métaphore, qui n'eſt autre choſe qu'une ſimilitude en petit. Car les hommes étant auſſi habitués qu'ils le ſont aux objets matériels, ont toujours eu beſoin d'images ſenſibles, pour communiquer leurs idées abſtraites. Les dégrés par leſquels la ſimilitude s'eſt réduite en métaphore, ſont faciles à remarquer par une perſonne qui lit attentivement les écrits des Prophétes. Rien n'y eſt plus ordinaire que le langage entremêlé de ſimilitudes & de métaphores. A peine quittent-ils la ſimilitude, qu'ils reprennent la métaphore. C'eſt dans ce ſtyle que le Prophéte[1] dénonce les jugemens de Dieu contre le Roi d'Aſſyrie. » [Il n'y avoit point de » cédres qui fuſſent plus hauts que » celui-là.] ... Mais voici ce que » dit le Seigneur notre Dieu. » Parce que ce cédre s'eſt élevé

[1] *Ezechiel*, xxxi. 10. *& ſuiv.*

» dans ſa hauteur, qu'il a pouſſé
» ſi haut la pointe de ſes rameaux
» verds & touffus,& que ſon cœur
» s'eſt élevé dans ſa grandeur, je
» l'ai livré entre les mains du plus
» fort d'entre les Peuples, qui le
» traitera comme il lui plaira: je
» l'ai chaſſé, comme ſon impiété
» le méritoit. Des étrangers, les
» plus cruels de tous les Peu-
» ples, le couperont par le pied,
» & le jetteront ſur les monta-
» gnes. Ses branches tomberont
» de toutes parts le long des val-
» lées. Ses rameaux ſeront rom-
» pus ſur toutes les roches de la
» terre; & tous les Peuples du
» monde ſe retireront de deſſous
» ſon ombre, & l'abandonne-
» ront. Tous les oiſeaux du Ciel
» habiteront dans ſes ruines, &
» toutes les bêtes ſe retireront
» dans ſes branches. C'eſt pour-
» quoi tous les arbres plantés ne
» s'éléveront plus dans leur gran-
» deur. Ils ne pouſſeront plus la

» pointe de leurs rameaux au-
» deſſus de leurs branches épaiſ-
» ſes. »

Fondement des différentes ſortes d'Ecritures & de langages.

§. 14. Ainſi nous voyons que le fondement commun des différentes ſortes d'écritures & de langages, a été une *peinture*, ou bien une *image* préſentée à l'imagination par l'entremiſe des yeux, ou des oreilles. Et comme cette maniére de ſe faire entendre eſt la plus ſimple, & la plus univerſelle, puiſque *la peinture* commence où les caractères arbitraires d'un Alphabeth ne pourroient être déchifrés, & l'*image* où les termes abſtraits ne pourroient être compris, nous devons conclure que l'une & l'autre ont naturellement été trouvées par néceſſité.

Obſervations ſur leurs changemens progreſſifs.

Il ne ſera pas inutile de rappeller ici une obſervation, qui a déja été faite plus haut [§.8.] que la maniére la plus ancienne & la plus ſimple de s'exprimer, ſoit en écrivant, ſoit en parlant, n'a pas tout d'un

d'un coup ceſſé d'être en uſage, lorſque l'on en a inventé une plus parfaite. Auſſi voyons-nous dans la Bible que le langage d'action a encore ſubſiſté après l'introduction de l'Apologue ; & l'Apologue, après l'introduction de la ſimilitude & de la métaphore. Il en a été de même au regard de l'écriture. Les premiers Hiéroglyphes, & les plus ſimples, ont continué, comme nous le verrons, d'être encore uſités en Egypte long-tems après l'invention de ceux appellés Symboliques, où il y avoit plus de raffinement. Ceux-ci pareillement ont ſubſiſté, non-ſeulement après avoir été portés à ce dégré de perfection qui en a fait des caractères ſemblables à ceux des Chinois, mais même après l'invention des lettres.

Nous allons préſentement examiner comment les hommes, après avoir fait de néceſſité ver-

tu, en employant ces différentes façons de parler, & ces différentes formes d'écriture, ont enſuite changé en myſtère & en ornement, ce que la pauvreté avoit fait naître, & ce que la ſimplicité avoit entretenu.

II. PARTIE.

Plan de cette ſeconde partie.

§. 15. JE me flatte d'avoir montré que l'opinion des Anciens & des Modernes, regardée juſqu'ici comme inconteſtable, que les Egyptiens ont inventé les Hiéroglyphes pour cacher leur ſcience, & la rendre myſtérieuſe, n'a aucun fondement légitime. Cependant, comme il eſt certain que cette Nation s'en eſt ſervi à la fin pour cet uſage, il faut examiner comment cela eſt arrivé, & comment une des méthodes d'inſtruction la plus ſimple & la moins embarraſſée, a

été changée en une autre très-compoſée & très-difficile.

Pour appuyer d'autorités convenables ce que j'ai à dire ſur cet article, il eſt néceſſaire de rapporter deux paſſages importans de Porphyre & de Clément d'Alexandrie, où il eſt parlé des diverſes écritures des Egyptiens, & de leurs différens genres. Nous réglerons là-deſſus notre diſcours, qui, de ſon côté, contribuera à l'éclairciſſement de ces paſſages, qu'il nous ſemble que l'on a très-imparfaitement entendus juſqu'à préſent.

Mais, afin que le Lecteur puiſſe en mieux juger, je vais lui donner d'abord une idée générale des différens genres & eſpéces d'écriture des Egyptiens, ſuivant l'ordre du tems, dans lequel chacune a été inventée & perfectionnée; renvoyant pour la preuve & l'explication, au diſcours même.

§. 16. Les Egyptiens ont eu

Idée générale de diverſes écritures des Egyptiens.

quatre ſortes d'écritures.

1°. L'Hiéroglyphique, qui ſe ſubdiviſoit en Curiologique, dont l'écriture étoit plus groſſiére, & en Tropique, où il paroiſſoit plus d'art.

2°. La Symbolique, qui étoit double auſſi, l'une plus ſimple & tropique, l'autre plus myſtérieuſe & allégorique.

Ces deux écritures, l'Hiéroglyphique, & la Symbolique, qui ont été connues ſous le terme générique d'*Hiéroglyphes*, que l'on diſtinguoit en Hiéroglyphes propres, & en Hiéroglyphes ſymboliques, n'étoient pas formées avec les lettres d'un Alphabeth, mais l'étoient par des marques ou caractères qui tenoient lieu des choſes, & non des mots.

3°. L'Epiſtolique, ainſi appellée, comme nous le verrons, parce qu'on ne s'en ſervoit que dans les affaires civiles.

4°. L'Hiérogrammatique, qui

n'étoit d'uſage que dans les choſes relatives à la Religion.

Ces deux derniéres Ecritures, l'Epiſtolique, & l'Hiérogrammatique, tenoient lieu de mots, & étoient formées avec les lettres d'un Alphabeth.

§. 17. Après avoir donné cette idée générale, venons aux paſſages en queſtion.

Paſſage de Porphyre.

Porphyre, en parlant de Pythagore, dit » qu'il demeura avec » les Prêtres d'Egypte, & fut » inſtruit dans la ſageſſe & la Lan» gue du pays, auſſi-bien que » dans les trois eſpéces de lettres; » l'*Epiſtolique*, *l'Hiéroglyphique*, » & *la Symbolique*. L'Hiéroglyphique rendoit le ſens de l'E» crivain, par une imitation ou » peinture de la choſe qu'il ſe » propoſoit d'exprimer : & la » Symbolique, par des énigmes » allégoriques ». Καὶ ἐν Αἰγυπτῳ μὲν τοῖς ἱερεῦσι συνῆν, καὶ τὴν σο-

φίαν ἐξέμαθε, καὶ τὴν Αἰγυπτίων φωνὴν. Γραμμάτων δὲ τριττὰς διαφορὰς, ΕΠΙΣΤΟΛΟΓΡΑΦΙΚΩΝ τε, καὶ ΙΕΡΟΓΛΥΦΙΚΩΝ, καὶ ΣΥΜΒΟΛΙΚΩΝ. τῶν μὲν κοινολογουμένων κατὰ μίμησιν, τῶν δ' ἀλληγορουμένων κατά πινας αἰνίγμους. (a)

Paſſage de Clement d'Alexandrie.

Clément d'Alexandrie eſt plus

(a) *Vita Pythagoræ cap.* XI. & XII. *p.* 15. *ed. Kuſteri.* Holſtenius a traduit τῶν μὲν κοινολογουμένων κατὰ μίμησιν, τῶν δ' ἀλληγορουμένων κατά πινας αἰνίγμους, de cette maniére: *Quorum illud* propriam & communem loquendi conſuetudinem *imitatur*; reliqua *per allegorias ſub quibuſdam ænigmatum involucris ſenſum exprimunt.* Par où il ſemble qu'il a cru que τὰ μὲν κοινολογουμένων κατὰ μίμησιν étoient une explication de la nature de l'Ecriture Epiſtolaire, & τὰ δ' ἀλληγορουμένων κατά πινας αἰνίγμους, une explication de la nature de l'Ecriture Hiéroglyphique & ſymbolique: au lieu que les premiers mots ſont une explication de l'Ecriture Hiéroglyphique; & les ſeconds, une explication de l'Ecriture ſymbolique ſeulement. Car Porphyre ayant parlé de trois ſortes d'écritures; la premiére, commune à tout le monde; & les deux autres, particuliéres alors aux Egy-

étendu & plus clair. » Ceux que » l'on inſtruit dans la ſageſſe Egy- » ptienne, apprennent avant tout » les différentes eſpéces de let- » tres : la premiére appellée *Epi-* » *ſtolique* ; la ſeconde, appellée » *Sacerdotale*, à cauſe que les » Ecrivains s'en ſervent dans ce » qui a rapport à la Religion ; & » l'*Hiéroglyphique*, qui eſt la der-

ptiens, quand il vient à parler de leurs natures, il omet judicieuſement d'expliquer l'Epiſtolique, que tout le monde connoiſſoit, & ſe renferme dans l'Hiéroglyphique, & la Symbolique. Mais ſi, comme Holſtenius le penſe, il expliquoit la nature de l'Epiſtolique par ces mots τὰ μὲν κοινολογεμένων, &c, il auroit alors omis de parler de l'Hiéroglyphique ; car τὰ δὲ ἀλληγορεμένων &c. ſe rapportent uniquement à la Symbolique, ce qui ſeroit une faute impardonnable.

Le paſſage de Clément d'Alexandrie prouvera encore mieux qu'Holſtenius s'eſt trompé. Car l'Ecriture que Porphyre appelle Hiéroglyphique & Symbolique, Clément ne la nomme qu'Hiéroglyphique ; employant, comme un terme générique, la même expreſſion que Porphyre avoit employée comme un terme ſpécifique. En effet, Clement nous dit, en

» niére & la plus parfaite. L'une[1] » de ces Ecritures ſe forme ſelon » la maniére ſimple & ordinaire » d'écrire, à l'aide des premiers

[1] C'eſt-à-dire, l'Epiſtolique, & la Sacerdotale.

parlant de la nature de l'Ecriture Hiéroglyphique, que l'une des deux eſpéces ΚΥΡΙΟΛΟΓΕΙΤΑΙ ΚΑΤΑ ΜΙΜΗΣΙΝ, imitoit directement & ſimplement la choſe que l'on ſe propoſoit de repréſenter : par où il entend l'Hiéroglyphique propre, que Porphyre, dans ſon énumération, diſtingue de la Symbolique. Clément ſemble même avoir emprunté ſon expreſſion de κυριολογεῖται κατὰ μίμησιν, du τὰ μὲν κυριολογούμενα τῇ μιμήσει, de Porphyre, par où ce dernier, comme nous diſons, a voulu expliquer la nature de l'Hiéroglyphique propre. De plus, lorſque Clément explique la nature de l'Ecriture Epiſtolique, avec autant de raiſon, que Porphyre en avoit eu de ne la point expliquer, il la décrit tout autrement, & dans des termes très-propres : ἧς ἡ μὲν ἐστι διὰ τῶν ΣΤΟΙΧΕΙΩΝ ΚΥΡΙΟΛΟΓΙΚΗ.

Cependant un Sçavant Auteur, s'appuyant ſur l'autorité d'Holſtenius, qui lui ſert pour prouver la baſſe antiquité de l'Egypte, voudroit nous perſuader que » Por» phyre n'a pas entendu, par κυριολογου» μένα τῇ μιμήσει, que les caractères dont » il parle, imitoient la forme ou la figure » des choſes que l'on ſe propoſoit d'ex» primer ; *parce que* ce n'eſt pas le μίμημα » que les Anciens ont attribué aux Let-

élémens

» élémens ou lettres d'un Alpha-
» beth. Dans l'autre [1] on emploie
» des Symboles que l'on exprime
» de *trois* façons. *La premiére Ecri-*

[1] C'eſt-à-dire l'Hiéroglyphique.

» tres ». *Porphiry did not mean, by the expreſſion* κοινολογομένα κατὰ μίμησιν, *that the characters he ſpoke of imitated the forms or figures of the things intended by them.* FOR *that was not the* μίμησις *which the Ancients Writers aſcribed to* LETTERS. *Sacr. and prof. hiſt. of the world connect. vol. 2. p. 296. and m. p. 335.* Mais c'eſt là une pétition de principe, puiſque c'eſt ſoutenir que Porphyre donne ici la deſcription de l'Ecriture Epiſtolique. Dans cette ſuppoſition, M. Shuckford dit que l'*imitation des formes ou figures des choſes n'eſt pas le* μίμησις *que les Anciens ont attribué aux lettres.* Ce ne l'eſt certainement pas. Auſſi prétendons-nous que Porphyre ne parle pas des *lettres*, mais des *figures Hiéroglyphiques.* C'eſt pourquoi μίμησις ſignifie, & peut ſignifier, car c'eſt le ſens littéral du mot, l'imitation de la figure des choſes.

Examinons néanmoins ſa critique ſur ce mot, quoiqu'elle ſerve ſi peu à ſon deſſein. Socrates paroît dire dans Platon, ὁ διὰ τῶν συλλαβῶν τε καὶ γραμμάτων τὴν οὐσίαν τῶν πραγμάτων ΑΠΟΜΙΜΟΥΜΕΝΟΣ » Or les » Anciens, ſelon M. Shuckford, étoient » extrêmement exacts en parlant des mots » & des lettres. Quand un mot, ou un » ſon, étoit jugé pleinement exprimer, » ſuivant leurs idées, la choſe dont il de-

» *ture Symbolique* s'attache à imi-
» ter ſimplement la figure de la
» choſe repréſentée. *La ſeconde* ſe
» ſert de marques tropiques. Et

» voit être le nom, alors ils l'appelloient » l'εἰκὼν, ou la peinture de cette choſe ». *The Ancients Were exceeding Philoſophical in their accounts of both words and letters. When a word or ſound was thought fully to expreſſ, according to their notions, the thing which it was deſigned to be the name of, then they called it the* εἰκὼν, *or picture, of that thing.* Les Anciens étoient ſans doute prodigieuſement profonds, ſi nous nous en rapportons au P. Kircher & à ſes diſciples Mais, ſi un homme ordinaire peut être cru, tout le myſtère de μίμησις & d'εἰκὼν ſe réduit à ceci. Les *lettres alphabétiques* ſont venues, comme nous l'avons montré, des *caractères Hiéroglyphiques ;* d'où elles ont même reçu leur *forme.* Les Anciens donc, ainſi qu'il étoit très-naturel, quand ils ont parlé du pouvoir des *lettres*, & de celui des *mots* qu'elles forment, ont ſouvent transféré à ceux-ci les termes de μίμησις & d'εἰκὼν, qui appartenoient proprement aux caractères Hiéroglyphiques.

Le mot ἀπομιμέομαι, que M. Shuckford cite de Platon, en eſt une preuve bien claire. Il ſignifie littéralement, *imiter d'après un modéle ;* mais, dans le ſens figuré, il ſignifie en général *exprimer.* De même πλάσμα ſignifie originairement *tout ce qui eſt formé & façonné par l'art ;* &, métapho-

» *la troiſiéme*, employant au con-
» traire l'allégorie, fait uſage des
» énigmes. L'exemple ſuivant ex-
» pliquera la premiére eſpéce d'é-

riquement, il ſe prend pour une *ſimilitude dans le diſcours*, & même pour *le ton juſte de la voix*. Plutarque, dans ſon Diſcours de la Pythoniſſe, qui ne rend plus ſes oracles en vers, a un paſſage remarquable, où l'on croit communément que le mot πλάσμα doit s'entendre dans le premier de ces ſens métaphoriques; mais je penſe qu'on doit l'entendre dans le ſecond. Il dit, en parlant de l'ancienne maniére de rendre les Oracles: οὐκ ἀνήδωτοι, οὐδὲ λιτοὶ, ἀλλ' ἐν μέτρῳ καὶ ὄγκῳ καὶ ΠΛΑΣΜΑΤΙ καὶ μεταφοραῖς ὀνομάτων, καὶ μετ' αὐλοῦ. M. le Clerc traduit ainſi la derniére partie de ce paſſage: *Pedibus vincta, tumida*, quæſitis & tralatitiis verbis *conſtantia*, *& cum tibia pronunciata*. Mais πλάσμα ſignifie ici, non pas *quæſitis verbis*, mais ce ton de la voix que nous pouvons appeller *placida conformatio*; & il eſt oppoſé à ὄγκος, le ton contraire, que nous pouvons appeller *gravis conformatio*. Ces deux eſpéces de tons avoient lieu ſur le Théâtre, d'où la comparaiſon eſt ici priſe, dans une ſorte de *récitatif* qui ſe jouoit ſur la flûte. De maniére que la penſée de Plutarque eſt, que les anciens Oracles ſe rendoient non-ſeulement en vers dans un ſtyle pompeux & figuré, mais encore étoient chantés au ſon de la flûte. Aux mots ὄγκος &

De prophetia, p. 18. *tom.* IV. *Comm. in V. T.*

» criture Symbolique, qui ſe ren-
» fermoit dans une imitation ex-
» preſſe de la choſe. Ils faiſoient
» un cercle pour marquer le So-
» leil, & un demi-cercle pour
» marquer la Lune. La ſeconde
» eſpéce d'Ecriture Symbolique,
» qui étoit une Ecriture Tropi-
» que, exigeoit que l'on changeât
» l'objet, en y en ſubſtituant un
» autre qui fût juſte & propre. (*)
» Cela s'effectuoit quelquefois par
» un ſimple changement, & quel-
» quefois par des changemens
» multipliés & compoſés. C'eſt
» cette Ecriture (c) qu'ils ont em-
» ployée ſur des pierres & des

πλάσματι, il oppoſe ἀνήδυλον, dans le ſens de *diſcordant*; & à μεταφορᾶς ὀνομάτων, il oppoſe λιτῶ, qui ſignifie *uni, ſimple.*

(*) Κατ' οἰκότητα μεταλαμβάνοντες ἢ μεταθέντες. c'eſt-à-dire, comme je le conçois, en repréſentant une choſe par une autre qui avoit des qualités relatives ou analogues avec celle repréſentée.

(c) Ἀναγράφουσι διὰ τῶν ἀναγλύφων. Le Traducteur Latin ne s'eſt pas écarté de l'original, *Anaglyphciis deſcribunt*; que Stanley a rendu par ces mots Anglois: *They write by*

» colonnes, pour y graver les
» louanges de leurs Rois ſous le
» voile de Fables Théologiques.

» Voici un exemple de la troi-
» ſiéme eſpéce d'écriture ſym-
» bolique, qui étoit exprimée par
» des énigmes. Le cours oblique
» des étoiles étoit cauſe qu'on les
» repréſentoit par des corps de
» ſerpens. Mais à l'égard du ſo-
» leil, les Egyptiens le compa-
» roient à un Scarabé, à cauſe
» que cet inſecte fait une bou-
» le avec du fumier de bête,
» autour de laquelle il ſe rou-
» le en regardant ce luminaire.

Αὐτίκα οἱ παρ' Αἰγυπτίοις παι-
δευόμενοι πρῶτον μὲν πάντων τὴν
Αἰγυπτίων γραμμάτων μέθοδον ἐκ-

Anaglyphics. * Comme ſi c'étoit une nouvelle eſpéce d'écriture dont Clément d'Alexandrie parloit là pour la premiére fois, & que l'on dût ajouter aux trois autres. Au lieu que l'intention de ce Pere a été, je crois, de dire que les *Symboles Tropiques* ſe trouvoient particuliérement ſur les monumens de pierre des Egyptiens, ce qui eſt vrai.

* *Lives of philoſoph. pag.* 350. *ed.* 3.

μανθάνουσι, τὴν ΕΠΙΣΤΟΛΟΓΡΑΦΙΚΗΝ καλουμένην, δευτέραν δ', τὴν ΙΕΡΑΤΙΚΗΝ, ἣ χρῶνται οἱ ἱερογραμματεῖς· ὑστάτην δὲ τελευταίαν, τὴν ΙΕΡΟΓΛΥΦΙΚΗΝ. ἧς ἡ μὲν ἐστι διὰ τῶν πρώτων στοιχείων κυκλολογική· ἡ δὲ, συμβολική. τῆς δὲ συμβολικῆς ἡ μὲν κυκλογραφεῖται κατὰ μίμησιν. ἡ δ' ὥσπερ τροπικῶς γράφεται· ἡ δὲ ἀντικρυς ἀλληγορεῖται κατά τινας αἰνιγμούς. Ἥλιον γοῦν γράψαι βουλόμενοι, κύκλον ποιοῦσι. Σελήνην δὲ, σχῆμα μισοφοῦς, κατὰ τὸ κυκλογούμενον εἶδος. στοιχηδὸν δὲ, κατ' οἰκειότητα μεταγοντες ἢ μεταθέντες, τὰ δ' ἀλλάττοντες. τὰ δὲ, πολλαχῶς μεταχηματίζοντες, χαράττουσιν. τοὺς γοῦν τῶν βασιλέων ἐπαίνους θεολογουμένοις μύθοις παραδιδόντες, ἀναγράφουσι διὰ τῶν ἀναγλύφων· τοῦ δὲ κατὰ τοὺς αἰ-

νιγμοὺς, τρίτου εἴδους, δεῖγμα ἔστω τόδε, τὰ μὲν γὰρ τῶν ἄλλων ἄστρων, διὰ τὴν πορείαν τὴν λοξὴν, ὄφεων σώμασιν ἀπείκαζον. τὸν δὲ Ἥλιον, τῷ τοῦ κανθάρου. ἐπειδὴ κυκλοτερές, ἐκ τῆς βοείας ὄνθου σχῆμα πλασαμένος, ἀντιπρόσωπος κυλίνδει. (*d*)

Ainsi s'expriment ces deux an-

(*d*) *Strom. lib.* v. *pag.* 555. *ed. Morel.* Le Traducteur Latin a rendu, ἧς ἡ μὲν ἐστι διὰ τῶν πρώτων στοιχείων κυριολογικὴ· ἡ δὲ, συμβολικὴ, en ces termes : *Cujus una quidem est per prima elementa* κυριολογικὴ, *id est, propriè loquens ; altera verò symbolica, id est, per signa significans.* Cette traduction est si fidelle, qu'elle conserve l'ambiguité de l'original, & nous laisse toujours à deviner la division de l'Auteur. Marsham l'a mal entendu, & son neveu Stanley aussi. Le premier de ces Sçavans hommes traduit le passage de cette façon. *Triplex erat apud Ægyptios characterum ratio*, Ἐπιστολογραφικὴ, *ad scribendas epistolas apta, sive Vulgaris.* Ἱερατικὴ, *quâ utuntur* Ἱερογραμματεῖς, *qui de rebus sacris scribunt ; &* Ἱερογλυφικὴ, *sacra sculptura.* Hujus *duæ sunt species*, Κυριολογικὴ, *propriè loquens* per prima elementa ; & Συμβολικὴ, *per signa.* Cujus *alia propriè loquitur per imita-*

ciens Auteurs Grecs. Mais étant l'un & l'autre dans l'erreur générale touchant l'origine des Hiéroglyphes Egyptiens, il n'eſt pas ſurprenant de trouver de l'inexactitude & de la confuſion dans ce qu'ils diſent à ce ſujet.

Erreurs communes à ces deux Auteurs.

§. 18. La premiere erreur qui

tionem, alia Tropicè, alia Allegoricè per ænigmata. * Stanley le rend de cette maniére : *The laſt and moſt perfect, Hieroglyphical; wereof one is curiologic, the other ſymbolic, &c. Lives of Phil. p.* 329. 3d *ed. & p.* 664. *edit. Lat.*

* *Canon. Chron. ed. Franeq. p.* 38. *ed Lond. p.* 37.

1°. Il s'enſuit de cette interprétation que Clément d'Alexandrie, à qui l'on fait faire l'énumération de trois ſortes d'écritures, n'explique que la derniére eſpéce ; c'eſt-à-dire, l'Hiéroglyphique. 2°. Ce qui eſt encore plus mal, on lui fait dire qu'une des écritures Hiéroglyphiques étoit formée avec les lettres d'un Alphabeth ; car c'eſt le ſens de διὰ τῶν πρώτων στοιχείων. 3°. Ce qu'il y a de pire enfin : on lui fait ſubdiviſer les Hiéroglyphes en deux Claſſes, en Curiologiques, & en Symboliques ; & les Symboliques en trois Claſſes ; en Curiologiques, en Tropiques, & en Allégoriques. Cela rend la premiere diviſion, en Curiologiques, & en Symboliques, imparfaite & abſurde, & répand une étrange confuſion ſur tout le paſſage.

leur eſt commune, & qui eſt une ſuite naturelle de ce faux principe, conſiſte à placer l'Ecriture Epiſtolique la premiere dans l'ordre du tems, (*e*) au lieu qu'elle eſt réellement la derniére. Qu'ils

Leur erreur ſemble être venue de ce qu'ils ont ſuppoſé que μεθόδου ἱερογλυφικῆς, qui précéde immédiatement, devoit ſe lier avec ἧς ἡ μὲν ἐστι; au lieu qu'il ſe joint avec μεθόδου Αἰγυπτίων γραμμάτων, qui eſt plus éloigné : & ils ont, je crois, fait cette ſuppoſition, à cauſe que l'Auteur parle de la maniére ſimple & ordinaire d'écrire avec les lettres d'un Alphabeth, & de la méthode commune d'imiter ſimplement par figure ; deux choſes très-différentes, exprimées par les mêmes mots κυριολογικὴ & κυριολογεῖ). Mais ils n'ont pas fait attention que διὰ τῶν προπρων στοιχείων, quand il eſt joint à l'adjectif, ſignifie écrire avec des lettres ; & τῷ μίμησιν, lorſqu'il eſt joint au verbe, ſignifie écrire en figures.

En un mot, le ſens clair & naturel de Clément d'Alexandrie revient à ceci : L'*écriture des Egyptiens étoit ou Epiſtolique, ou Sacerdotale, ou Hiéroglyphique. L'Epiſtolique & la Sacerdotale, ſe formoient avec les lettres d'un Alphabeth ; & l'Hiéroglyphique, avec des Symboles, qui étoient de trois ſortes, Curiologiques, Tropiques, & Allégoriques.*

(*e*) C'eſt à la vérité une concluſion

l'aient cependant cru, cela réſulte de ce que Clément appelle l'écriture Hiéroglyphique ὑσάτῳ ἢ τελευταίαν, la derniére eſpéce, & la plus parfaite.

très-juſte de l'opinion que les Hiéroglyphes ont été inventés pour cacher des myſtères, mais ſi peu probable dans le fait, qu'on imagineroit qu'elle auroit dû les conduire à appercevoir la fauſſeté des prémiſſes. Il me paroît auſſi extraordinaire que les Egyptiens aient eu les lettres avant les Hiéroglyphes, que s'ils avoient danſé avant d'avoir marché; & je crois que cela paroîtra de même à tous ceux qui auront fait attention à la premiére partie de cette Diſſertation.

Cependant un ſçavant Auteur moderne embraſſe ce ſentiment, & nous dit nettement que l'*Ecriture Hiéroglyphique n'a pas été la plus ancienne maniére d'écrire en Egypte.* » The Hieroglyphical way of wri» ting was not the moſt ancient way of » writing in Egypt. Connect. of the ſacr. » and prof. hiſt. *vol.* 1. *p.* 230. *and vol.* 2. » *p.* 293. 294. *m. p.* 333. 334 ». Je crois qu'il a adopté ce ſentiment, en partie à cauſe qu'il favoriſe l'hypothèſe de la baſſe Antiquité des Egyptiens, & en partie, peut-être, pour faire honneur à cette idée qui en eſt la conſéquence, que non-ſeulement tous les Arts & les Sciences, mais auſſi toutes les choſes qui ont contribué à per-

Une ſeconde inexactitude, qui leur eſt encore commune, conſiſte à ne compter que trois ſortes d'écritures, tandis qu'il y en avoit quatre, ſuivant leur propre ma-

fectionner les connoiſſances humaines, viennent des Hébreux. C'eſt à eux que l'Auteur de *la Cour des Gentils* attribue en particulier l'origine des Hiéroglyphes. » Les plus grands traits de la Sageſſe Jui- » ve, dit-il, ſont cachés ſous le voile des » Symboles & des Types. Les Egyptiens » & les autres Nations en ont emprunté » leur Sageſſe Hiéroglyphique & Symbo- » lique ». *The greateſt pieces of the Jewish Wiſdom were couched under the Cover of Symbols and Types; Whence the Egyptians and other Nations borrowed their Hieroglyphic and Symbolic Wiſdom.* part. 1. p. 77. [Voici le titre entier de ce Livre. *Theoph. Gale's the Court of the Gentiles concerning the original of humane Litterature from the ſcripture and Jewish Church. in-4°. part the firſt and ſecond.* Oxon. 1671. 1672. part the third, Lond. 1677. part the fourth, Lond. 1677.]

Mais ſur quelle probabilité M. Shuckford fonde-t-il ſon opinion ? Sur ce que les lettres ſont très-anciennes. Elles le ſont, ſans difficulté ; mais non pas autant qu'il le voudroit. En tout cas le raiſonnement qu'il emploie eſt certainement des plus mal imaginé. » Il y a encore une-

niére de compter. Porphyre parle de l'Epiſtolique, de l'Hiéroglyphique, & de la Symbolique; & Clément de l'Epiſtolique, de

» conſidération, dit-il, qui porte très-» fort à croire que l'uſage des lettres » eſt venu de Noé, & eſt antérieur au » Déluge; je veux parler du compte que » les Chinois nous rendent de leurs let-» tres. Ils aſſurent que leur premier Em-» pereur, qu'ils nomment Fohy, les a » inventées. Ils n'ont point de monu-» mens avant Fohy, & Fohy & Noé ſont » la même perſonne ». *There is one conſideration more which makes it very probable that the uſe of letters came from Noah, and out of the firſt world, and that is the account which the Chineſe Give of their letters. They aſſert their firſt Emperor, whom they name Fohy, to be the inventor of them. Before Fohy they have no records, and their Fohy and Noah were the ſame perſon.* vol. 1. p. 236. Or eſt-il que les Chinois n'ont pas même encore aujourd'hui de lettres. N'imaginons pas cependant que M. Shuckford ignore la nature des caractères Chinois; car il nous dit quelques pages après. » Les Chinois » ne connoiſſent pas les lettres alphabéti-» ques, mais ſe ſervent de caractères pour » exprimer leurs penſées. Ces caractères » ne déſignent pas des mots: c'eſt pour-» quoi diverſes Nations voiſines, dont la » Langue n'eſt pas la même, les em-

la Sacerdotale, & de l'Hiéroglyphique. Ainſi le premier ne dit rien de la Sacerdotale, que l'autre ſupplée ; & le ſecond oublie

» ploient auſſi ». *The Chineſe have no Notion of alphabetical letters, but make uſe of characters to expreſſ their meaning. Their characters are not deſigned to expreſſ words, for they are uſed by ſeveral neighbouring Nations who differ in Language.* p. 242.

Voilà comment M. Shuckford, en tâchant de prouver que les lettres ſont plus anciennes que les Hiéroglyphes, a prouvé, ſans y penſer, le contraire préciſément ; & a montré que les caractères Hiéroglyphiques, & non pas les lettres, ſont l'écriture qui remonte auſſi haut que Noé. Car les caractères Chinois ſont proprement des Hiéroglyphes ; c'eſt-à-dire, ſont la marque des choſes, & non des mots ; ce qui conſtitue un Hiéroglyphe. Auſſi ces marques Chinoiſes ſont-elles ainſi appellées par tous les Miſſionnaires qui ont le mieux traité de la Chine. Mais, quand ces marques ſeroient effectivement des lettres, comme M. Shuckford le ſuppoſe ici par erreur, ſon raiſonnement n'auroit encore aucune force. Voici la raiſon. Les caractères Chinois, dont on ſe ſert à préſent, ſont très-modernes en comparaiſon de la Monarchie. Les Miſſionnaires, dont les paſſages ſont cités, note V. §. 4. nous apprennent que les caractères ont ſouffert chez les Chinois pluſieurs

la Symbolique, qui eſt ſuppléée par le premier.

Erreurs qui leur ſont propres.

Les autres erreurs leur ſont particuliéres. Clément ſe trompe très-fort, en faiſant l'énumération des diverſes ſortes d'écritures ; & Porphyre, en expliquant leurs natures différentes.

Ce dernier nomme trois eſpéces d'écritures ; l'Epiſtolique, l'Hiéroglyphique, & la Symbolique : En quoi il n'eſt pas bien répréhenſible, à cauſe que la quatriéme eſpéce, c'eſt-à-dire, l'Hiérogrammatique ou Sacerdotale, ne différant point de l'Epiſtolique dans ſa nature, & en

changemens. Que leur premiére maniére d'écrire reſſembloit à celle des Mexicains, & conſiſtoit dans une peinture : qu'ils l'ont, après cela, réduite à la forme des plus anciens Hiéroglyphes d'Egypte ; & l'ont amenée à la longue, en la perfectionnant par degrés, à l'état d'abbréviation où elle eſt préſentement, qui n'empêche pas qu'elle ne ſoit toujours un Hiéroglyphe : & elle continuera vraiſemblablement de l'être.

différant ſeulement dans ſon uſage, nous pouvons ſuppoſer qu'il l'a compriſe ſous ce terme générique. Mais, lorſqu'il vient à expliquer la nature de l'écriture Symbolique, qui étoit de deux ſortes, tropique, & allégorique, il obmet entiérement la premiére eſpéce, & inſiſte uniquement ſur la ſeconde.

Clément, d'un autre côté, nous parle de trois écritures; l'Epiſtolique, la Sacerdotale ou Hiérogrammatique, & l'Hiéroglyphique. Ici le mot Epiſtolique eſt employé comme un terme ſpécifique, & celui d'Hiéroglyphique, comme un terme générique; ce qui eſt l'oppoſé de Porphyre, qui les emploie dans le ſens contraire. Quand Clément explique enſuite la nature de ces écritures, il dit: L'*Epiſtolique & la Sacerdotale, ſont formées avec les lettres d'un Alphabeth; & l'Hiéroglyphique s'exprime par des ſym-*

boles. La premiére partie de cette explication eſt exacte. Nous avons remarqué que Porphyre avoit omis judicieuſement d'expliquer l'écriture Epiſtolique, parce qu'il la ſuppoſoit bien connue. Clément donc, qui ajoute à l'Epiſtolique la Sacerdotale, eſpéce d'écriture qui, quoiqu'elle eût un Alphabeth, de même que l'Epiſtolique, cependant n'étoit pas auſſi bien connue, n'y ayant que les Prêtres qui en fiſſent uſage, n'a pas été moins judicieux en nous expliquant leurs natures. Mais il ſe trompe groſſiérement dans la derniére partie de ſon explication, quand il dit que l'écriture Hiéroglyphique s'exprimoit par des ſymboles. Car il fait le mot ſymbolique, qui eſt ici un terme ſpécifique, équivalent à celui d'Hiéroglyphique, qu'il emploie dans un ſens générique. Voyons-en la conſéquence. Il continue, &, donnant une explication de l'écriture

criture ſymbolique, il la diviſe en trois eſpéces; en Curiologique, en Tropique, & en Allégorique: ce qui forme une contradiction manifeſte. ἡ δὲ συμβολικῆς, dit-il, ἡ μὲν κυκλογεῖται τῇ μίμησιν : *La premiére ſorte d'écriture ſymbolique conſiſte à imiter ſimplement la figure de la choſe repréſentée.* Cela eſt directement contraire à la nature d'un ſymbole, dont l'eſſence eſt de repréſenter une choſe par la figure d'une autre. Par exemple, c'étoit le bœuf Apis, & non pas la peinture ou l'image d'Oſiris, qui étoit le ſymbole de ce Prince. Nous croyons donc que Clément auroit dû dire : Les Hiéroglyphes s'écrivent curiologiquement, & ſymboliquement. Les Hiéroglyphes curiologiques ſont une *imitation* de la choſe, & les Hiéroglyphes ſymboliques ſont un *changement* de la choſe. Ce chan-

gement eſt de deux eſpéces ; tropique, & allégorique. Alors tout auroit répondu à ſa diviſion. Le ſurplus de ſon explication, qui regarde la nature de l'Hiéroglyphe curiologique, & ſymbolique, eſt aſſez exact ; ſi ce n'eſt que le premier exemple qu'il donne des ſymboles allégoriques, paroît convenir aux ſymboles tropiques.

Nous voyons par là comment ces deux Auteurs ſe peuvent corriger l'un l'autre. Les réfléxions qui éclairciroient encore davantage leur récit, viendront dans le cours de cette diſſertation. Mais, quelqu'obſcurs que ſoient ces paſſages, l'Antiquité ne nous fournit rien de meilleur.

Examinons préſentement comment les Hiéroglyphes ſont devenus un voile myſtérieux.

Comment l'Ecriture en peinture s'eſt changée en Hiéroglyphe.

§. 19. Les Egyptiens, au commencement de leur Monarchie, de même que toutes les autres Nations, dans leur enfance, ſe

ſont ſervis, pour écrire, d'une eſpéce de caractère univerſel, par le moyen de la peinture. Il nous reſte encore quelques traces de ces premiers eſſais groſſiers, parmi les Hiéroglyphes de Horapollo. Cet Auteur nous dit que les anciens Egyptiens peignoient les deux pieds d'un homme dans l'eau, pour ſignifier un foulon [1], & une fumée qui s'élevoit en haut, pour marquer du feu.[2] Mais, afin de rendre cette invention groſſiére, moins incommode, ils imaginérent bien-tôt une méthode, où il y avoit plus d'art. Une figure étoit la marque, ou l'image de pluſieurs choſes. Leur peinture alors devint un Hiéroglyphe.

[1] *Horapollo, l. 1. cap. 65.*
[2] *l. 2. cap. 16.*

§. 20. Ce fut le premier dégré de perfection qu'acquit cette méthode groſſiére & barbare de conſerver les idées des hommes. On l'employoit de deux maniéres: l'une plus ſimple, en mettant

Premier état des Hiéroglyphes en Egypte.

la partie principale pour le tout ; & l'autre plus recherchée, en ſubſtituant une choſe qui avoit des qualités reſſemblantes, à la place d'une autre. La premiére eſpéce forma l'*Hiéroglyphe curiologique ;* & la ſeconde, *l'Hiéroglyphe tropique.* Ce dernier provint par gradation du premier ; comme la nature de la choſe, & les monumens de l'Antiquité nous l'apprennent. Ainſi la Lune étoit quelquefois repréſentée par un demi cercle, quelquefois par un Cynocéphale. [1] Le débordement du Nil, tantôt par des eaux répandues dans les Cieux, & ſur la terre, tantôt par un lion [2] ; Hiéroglyphe que les Egyptiens n'ont ſans doute inventé, qu'après qu'ils eurent quelque connoiſſance de l'Aſtronomie. Un Juge étoit repréſenté par un homme ſans mains, & les yeux baiſſés ; pour marquer qu'un Juge ne doit pas être ſenſible à l'intérêt,

[1] L. I. cap. 14.

[2]. L. I. cap. 21.

ni à la compaſſion [3]. D'autrefois il étoit repréſenté par un chien auprès d'un manteau Royal ; [4] parce qu'ils avoient la ſuperſtition de croire que le chien avoit ſeul, entre tous les animaux, le privilége d'enviſager les Dieux, & que c'étoit anciennement la coutume en Egypte, que les Juges examinaſſent les Rois à nu. Il eſt clair, dans tous ces exemples, que le premier Hiéroglyphe eſt Curiologique ; & le ſecond, Tropique.

[3] *Plutarch. If. & Oſir. Diod. ſic. l. I.*

[4] *Horap. l. 1. cap. 40.*

Uſage des premiers Hiéroglyphes en Egypte.

§. 21. Les Egyptiens donc employoient, comme nous l'avons dit, leurs *Hiéroglyphes propres* à faire connoître nuement & ſimplement leurs Loix, leurs Réglemens, leurs Uſages publics, & leur Hiſtoire : en un mot, tout ce qui avoit rapport aux matiéres civiles. [Voyez le §. 28. note V]

Premiere preuve, tirée des Obéliſques.

I. La preuve que les Hiéroglyphes propres ne ſervoient pas à d'autres uſages, ſe tire des OBE-

LISQUES ; les ſeuls monumens qui ſubſiſtent de l'ancienne Sageſſe Egyptienne.

Celui de Rameſſès, aujourd'hui placé devant (*) l'Egliſe de Saint Jean de Latran à Rome, qui eſt très-ancien, & qui fut d'abord conſtruit pour orner la Ville d'Héliopolis, eſt plein de caractères Hiéroglyphiques. Ammien Marcellin nous a conſervé une partie de la traduction qui en avoit été faite en Grec par Hermapion ; & elle nous apprend que l'écriture de cet Obéliſque ne contenoit autre choſe qu'un panégyrique de Rameſſès, & une hiſtoire de ſes conquêtes.

Il en étoit de même de tous les autres Obéliſques en général. Nous avons déja rapporté ce que

(*) Il y a dans l'Anglois : *Now ſtanding before the Pontific palace in Rome :* mais j'ai cru que l'Obéliſque ſeroit mieux déſigné, en l'appellant, comme M. W. le nomme dans un autre endroit, *the Lateran of Rameſſes.*

Clément d'Alexandrie obſerve à leur ſujet en parlant de l'écriture ſymbolique. Voici ce que dit Diodore de Sicile. « Séſoſtris » éleva deux Obéliſques d'une » pierre très-dure, de ſix vingt » coudées de haut, ſur leſquels » il fit graver le dénombrement » de ſes Troupes, l'état de ſes » Finances, & le nombre des » Nations qu'il avoit ſoumiſes ». (*m*)

[*Suprà note D. §. 17.*]

T. I. p. 124. de la trad. fr. de M. l'Abbé Terraſſon.

» A *Thèbes*, ſuivant Strabon, » il y avoit des Obéliſques, avec » des inſcriptions qui conſtatoient » les richeſſes & le pouvoir de » leurs Rois; l'étendue de leur » Domination, qui embraſſoit la » Scythie, la Bactriane, l'Inde, » & le Pays aujourd'hui appellé „ Ionie: enfin la grande quantité

(*m*) Δύο δὲ λιθίνους Ὀβελίσκους ἐκ τοῦ σκληροῦ λίθου, πηχῶν τὸ ὕψος εἴκοσι πρὸς τοῖς ἑκατὸν, ἐφ' ὧν ἐπέγραψε τό τε μέγεθος τῆς δυνάμεως, καὶ τὸ πλῆθος τῶν προσόδων, καὶ τὸν ἀριθμὸν τῶν καταπολεμηθέντων ἐθνῶν. *l. 1. pag. 37. Steph. ed.*

» de Tributs qu'ils recevoient, &
» le nombre de leurs Troupes,
» qui montoit à un million d'hom-
» mes ». (*n*)

» Proclus nous assûre que les
» Egyptiens conservoient la mé-
» moire des événemens singu-
» liers, des actions remarqua-
» bles, & des inventions nouvel-
» les, sur des colonnes de pier-
» re ». (*o*)

Tacite entre encore dans un plus grand détail. Car, parlant du voyage de Germanicus en Egypte, & de la curiosité qu'il eût d'examiner les Antiquités du Pays, il s'exprime en ces termes:

(*n*) Ἐν δὲ ταῖς θήκαις ἐπί τινων ὀβελίσκων ἀναγραφαὶ δηλοῦσαι τὸν πλοῦτον τῶν τότε βασιλέων, καὶ τὸν ἐπικράτειαν, ὡς μέχρι Σκυθῶν, καὶ Βακτρίων, καὶ Ἰνδῶν, καὶ τῆς νῦν Ἰωνίας διατείνασαν· καὶ φόρων πλῆτος, καὶ στρατιᾶς. περὶ ἑκατὸν μυριάδας. *Strabo l.* XVII.

(*o*) Αἰγυπτίοις δὲ ἔτι καὶ τὰ γεγονότα διὰ τῆς μνήμης ἀεὶ νέα πάρεστιν· ἡ δὲ μνήμη, διὰ τῆς ἱστορίας. αὕτη δὲ ἀπὸ τῶν στυλῶν, ἐν αἷς ἀπεγράφοντο τὰ παράδοξα, καὶ τὰ ταύματος ἄξια τῶν πραγμάτων, εἴτε ἐν πράξεσιν, εἴτε ἐν εὑρέσεσιν. *Proclus in Timæum.* 1. *p.* 31. *f.*

» Germanicus

» Germanicus alla enſuite viſiter
» les ſuperbes reſtes de l'ancien-
» ne Ville de Thébes. Différens
» monumens, inſcrits en lettres
» Egyptiennes, apprenoient en-
» core quelle avoit été autrefois
» ſon opulence ; & l'un des plus
» âgés des Prêtres ayant reçu or-
» dre d'en expliquer le ſens, il
» dit : Qu'il y avoit eu ancien-
» nement ſept cens mille Habi-
» tans dans cette Ville, en état
» de porter les armes. Que le
» Roi RHAMSES s'étoit rendu
» maître, avec cette Armée, de
» la Lybie & de l'Ethiopie, avoit
» ſoumis les Médes, les Perſes,
» les Bactriens, & les Scythes ;
» & avoit commandé à cette
» étendue de Pays que les Sy-
» riens, les Arméniens, & les
» Cappadociens leurs voiſins, oc-
» cupent entre la mer de Bithy-
» nie & de Lycie. Les Tributs
» impoſés aux Nations, le poids
» de l'or & de l'argent, le nom-

» bre d'armes & de chevaux ;
» les préſens deſtinés pour les
» Temples, l'ivoire & les par-
» fums, la quantité de bled & de
» toutes ſortes de proviſions, que
» chaque Peuple devoit fournir,
» étoient auſſi marqués. Tous ces
» revenus n'étoient pas moins
» conſidérables, que ceux que
» les Parthes exigent aujourd'hui
» par la force, ou les Romains
» par leur puiſſance ». (*p*)

(*p*) *Mox viſit veterum Thebarum magna veſtigia ; & manebant ſtructis molibus litteræ Ægyptiæ, priorem opulentiam complexæ. Juſſuſque è ſenioribus ſacerdotum patrium ſermonem interpretari, referebat habitaſſe quondam ſeptingenta millia ætate militari : atque eo cum exercitu regem Rhamſen Libyâ, Æthiopiâ, Mediſque & Perſis, & Bactriano, ac Scythiâ potitum ; quaſque terras Syri, Armeniique, & contigui Cappadoces colunt, inde Bithynum, hinc Lycium ad mare, tenuiſſe. Legebantur & indicta gentibus Tributa, pondus argenti & auri, numerus armorum equorumque, & dona Templis, ebur atque odores, quaſque copias frumenti & omnium utenſilium quæque Natio penderet, haud minùs magnifica, quàm nunc vi Parthorum, aut potentiâ Romanâ, jubentur.*

Annal. l. II. *c.* 60.

dre à toutes
Kircher op-
ıages, nous
ont pleine-
l'excellent
, qui regar-
es Anciens
éroglyphes
port à la vie
ient jamais
péculations
phie, & de

reuve, que
é nuement
Hiérogly-
de cette fa-
Temple de
ıt il eſt tant
Un enfant,
n, un poiſ-
, ſervoient
ence mora-
entrez dans
ıi en ſor-
Dieux haïſ-

Seconde preuve tirée de l'inſcription du Temple de Saïs.

» ſent l'impudence ». L'excellent Stillingfléet, qui étoit dans l'opinion commune que les Egyptiens avoient inventé les Hiéroglyphes pour cacher leur profonde ſageſſe, & que cette Inſcription de Saïs en faiſoit partie, décide, d'après cet exemple, de tout leur ſçavoir myſtique en général. » En » vérité, dit-il, cette eſpéce de ſça- » voir mérite le premier rang par- » mi les *difficiles nugæ*; & tous » les Hiéroglyphes mis enſem- » ble n'en feroient qu'un bon, » qui ſeroit encore peine per- » due ». *Certainly this kind of Learning deſerves the higheſt form amongſt* difficiles nugæ *; and all theſe Hieroglyphics put together will make but one good one, and shoul be for Labour loſt.* Leur ſçavoir myſtique pouvoit cependant renfermer de grandes connoiſſances, quoiqu'il en fût de l'inſcription de Saïs, qui réellement

Orig ſacr. l. 2. cap. 2. p. 79. ou p. 129. de la 5e. ed. in 4°.

ne faiſoit pas partie de ce ſçavoir, mais étoit une inſtruction dans le langage de l'Hiéroglyphe propre. Elle étoit ſimple, & publique, afin de pouvoir être lûe & entendue du Peuple, comme le montre évidemment l'endroit où elle ſe trouvoit placée ; c'eſt-à-dire, le veſtibule d'un Temple public.

Réflexion ſur le Pere Kircher.

§. 22. Les travaux du P. Kircher devroient exciter ici notre compaſſion, ſi ſon imagination avoit reſpecté un peu plus la vérité & la reſſemblance. Ce ſçavant homme avoit trouvé un fait dans l'Antiquité, que le concours des témoignages ne permet pas de révoquer en doute ; ſçavoir : *Que les anciens Egyptiens confioient leur profonde & myſtérieuſe ſageſſe au ſecret des Hiéroglyphes.* Cette ſageſſe lui parut alors une choſe aſſez importante pour entreprendre de la découvrir.

quer, & à éclaircir des monumens qui ne ſont point philoſophiques. Nous le laiſſerons donc courir après l'ombre d'un ſonge, dans tous les eſpaces imaginaires du Platoniſme Pythagorique, & nous reprendrons la ſuite de notre diſcours.

Second état des Hiéroglyphes en Egypte.

§. 23. Tel a été le progrès des deux eſpéces d'Hiéroglyphes propres, qui, dans leur dernier état d'Hiéroglyphe tropique, approchoient des ſymboliques, dont nous allons parler. Ils avoient ceci de commun, que l'un & l'autre repréſentoient une choſe par le moyen d'une autre; & ils différoient en ce que l'Hiéroglyphe tropique ſervoit à divulguer, & le ſymbole tropique à tenir caché. Car toutes les écritures, où la forme des choſes étoit employée, ont eu leur état progreſſif, depuis le plus petit dégré de perfection, juſqu'au plus grand, & ont facilement paſſé d'un état

à l'autre ; en ſorte qu'il y a eu peu de différence entre l'Hiéroglyphe propre, dans ſon dernier état, & le ſymbolique, dans ſon premier.

En effet, la méthode d'exprimer l'Hiéroglyphe tropique par des propriétés ſimilaires, a dû néceſſairement produire du raffinement, & du recherché, au ſujet des qualités plus cachées & plus abſtruſes des choſes : & un pareil examen, fait par des perſonnes, dont le goût étoit alors de méditer (*u*) ſur des matiéres de Théologie, & de Philoſophie, a naturellement occaſionné une nouvelle eſpéce d'*Ecriture Zoographique*, appellée par les anciens Symbolique, & employée au ſecret. Les ſpéculations ſublimes auſquelles elle ſer-

(*u*) Τάαυτος, ὃν Αἰγύπτιοι Θώθ προσαγορεύουσι, σοφία διενεγκὼν παρὰ τοῖς Φοίνιξι, πρῶτος τὰ κατὰ τὴν θεοσέβειαν ἐκ τῆς τῶν χυδαίων ἀπειρίας, εἰς ἐπιστημονικὴν ἐμπειρίαν διέταξεν. *Sanchon. ap. Euſeb. præp. Ev. l.* 1. *cap.* 10.

voit l'exigeoient, & elle y étoit très-propre par l'élégance de ses figures.

Hiéroglyphes symboliques.

Comme on distinguoit les Hiéroglyphes propres, en curiologiques, & en tropiques, on a distingué de même en deux espéces les Hiéroglyphes symboliques : en tropiques, qui approchoient plus de la nature ; & en énigmatiques, où l'on appercevoit plus d'art.

Des symboles tropiques.

1. Pour former des symboles tropiques, les Egyptiens employoient les propriétés les moins connues des choses. Quelquefois ils s'arrêtoient à la qualité, à cause d'une ressemblance imaginaire. Ainsi un chat représentoit la Lune, parce qu'ils avoient observé que la prunelle de son œil s'élargissoit, & étoit dans toute sa grandeur à la pleine Lune, au lieu qu'elle se resserroit & diminuoit dans le décours. (*w*) D'au-

(*w*) Αἱ δὲ ἐν τοῖς ὄμμασιν αὐτοῦ κόραι

trefois le ſymbole étoit fondé ſur l'hiſtoire naturelle de l'animal. Par exemple ; un ſerpent repréſentoit la nature Divine, à cauſe de ſa grande vigueur, de ſon eſprit, de la durée de ſa vie, & de ſon rajeuniſſement. [1] Les exemples ſuivans nous feront connoître avec quelle facilité l'Hiéroglyphe tropique eſt paſſé à l'état de ſymbole tropique. L'éternité étoit repréſentée tantôt par le Soleil, & par la Lune, tantôt par le Baſilic : [2] l'Egypte, par le crocodile ; & d'autrefois par un encenſoir allumé, avec un cœur deſſus. [3] La ſimplicité de la premiére figure, dans ces deux exemples, & le raffinement de la derniére, montrent que l'une étoit un Hiéroglyphe tropique, deſtiné à être connu ; & l'autre, un ſymbole tropique, inventé pour le ſecret.

[1] *Euſeb. præp. Evang. l. 1. cap. 10.*

[2] *Horap. l. 1. cap. 1.*

[3] *Id. l. 1. cap. 22.*

πληρȣ̃σας μὲν καὶ πλατύνεσας δοκοῦσιν ἐν πανσελήνῳ, λεπτύνεσας δὲ καὶ μαραυγεῖν ἐν ταῖς μειώσεσι τȣ̃ ἄστρȣ. Plut. de Iſ. & Oſ.

Des ſymboles énigmatiques.

2. Les Symboles énigmatiques ont été formés du myſtérieux aſſemblage de choſes différentes, comme dans le Caducée, ou bien, de parties de divers animaux, comme dans le ſerpent, avec une tête de faucon; [1] ou enfin, de choſes & d'animaux, comme dans le ſerpent, avec une tête de faucon dans un cercle. [2] Le changement du Symbole tropique, en énigmatique, s'apperçoit dans l'exemple qui ſuit. Pour ſignifier le Soleil, quelquefois les Egyptiens peignoient un faucon; [3] c'étoit là un Symbole tropique: d'autrefois ils peignoient un ſcarabé avec une boule ronde dans ſes pattes; ce qui étoit, comme nous avons vû par Clément d'Alexandrie, un ſymbole du genre énigmatique. [4] Voilà de quelle maniére ces caractères, proprement appellés Symboles énigmatiques, devinrent à la longue, quoique par des dégrés inſenſibles, pro-

[1] *Euſeb. præp. Ev. l. I. cap. 10.*

[2] *Id. ibid.*

[3] *Horap. l. I. cap. 6.*

[4] *Suprà, note D.*

digieuſement différens de ceux appellés Hiéroglyphes curiologiques. Que le Lecteur, pour concevoir cette différence, jette les yeux ſur deux des plus fameux Hiéroglyphes Egyptiens, deſtinés à marquer la nature Univerſelle. L'un eſt la figure communément appellée *Diana multimammia*; (*d*) l'autre eſt un globe ailé, avec un ſerpent qui en ſort. Le premier, qui eſt dans le goût le plus ſimple, eſt un Hié-

Voyez la Table Iſiaque. [Voyez auſſi le ſommet de l'Obéliſque Pamphile.]

(*d*) Cet Hiéroglyphe déſignoit auſſi la terre. Car les premiers hommes s'imaginoient groſſiérement que la terre qui les portoit, étoit la Divinité qui leur avoit donné l'Etre. De là vient qu'Héſiode, qui avoit adopté l'idée que les Egyptiens ſe formoient de la terre, l'appelle, d'après leurs peintures, ΓΑΙ' ΕΥΡΥΣΤΕΡΝΟΣ, *Tellus lato pectore prædita*; ce que la figure de *Diana multimammia* explique fort bien.

Notre Homère Anglois, à qui, ſelon l'obſervation d'un grand Auteur, la nature elle-même a donné ce que ces deux Poëtes avoient puiſé chez les Egyptiens, nous a décrit ce fameux Hiéroglyphe en termes plus énergiques & plus ſpirituels.

roglyphe curiologique ; & le ſecond, par ſon aſſemblage myſtérieux, eſt un ſymbole énigmatique. Mais obſervez que, dans la premiére figure, la nature Univerſelle eſt conſidérée *phyſiquement* ; &, dans la derniére, *méta-*

» Common Mother thou !
» Whoſe womb unmeaſurable and
» Infinite Breaſt
» Teems and feeds all. »
O Mere commune !
Ta fécondité infinie, & ton ſein inépuiſable,
Produit & nourrit tout.

Il eſt clair qu'Héſiode avoit la Déeſſe Egyptienne ici en vûe, par le portrait qu'il fait de la terre.

Theog. v. 116. 117. Γαῖ' εὐρυστερνος, πάντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
Ἀθανάτων,
Tellus lato pectore prædita, omnium fundamentum ſolidum ſemper
Immortalium,

Car les Dieux, dont la Gréce étoit redevable à l'Egypte, avoient eu pour premiére habitation la terre, &, comme

phyſiquement, ſelon le génie différent des tems où ces deux énigmes ont été inventées.

§. 24. Ce n'eſt pas tout. Les Hiéroglyphes ont ſouffert un autre changement plus remarquable, lorſqu'ils ont ceſſé de ſervir à communiquer ouvertement les penſées, & qu'ils ſont devenus un moyen pour les tenir cachées. Nous avons déja obſervé que les plus anciens Hiéroglyphes Egyptiens reſſembloient à ceux des Mexicains, parce que les choſes qui ont une forme corporelle y étoient repréſentées par des *figures*, & celles qui n'en ont point,

Changement que les Hiéroglyphes ont ſouffert en devenant ſymboliques.

le Poëte l'inſinue, avoient enſuite été tranférés dans le Ciel.

V. 126. 127. 128.

Γαῖα δέ τοι πρῶτον μὲν ἐγείνατο ἶσον ἑαυτῇ
Οὐρανὸν ἀστερόεντ', ἵνα μιν πρὸς πάντα καλύπτοι.
Ὄφρ' εἴη μακάρεσσι θεοῖς ἕδος ἀσφαλὲς αἰεί.
Terra verò primùm quidem genuit parem ſibi
Cœlum ſtellis ornatum, ut ipſam totam obtegat,
Utque eſſet Beatis Diis ſedes tuta ſemper.

l'étoient par des *marques* ou caractères. Cela ſe vérifie ſur le plus ancien Obéliſque Egyptien qui ſubſiſte aujourd'hui. Le Lecteur n'a qu'à ouvrir le P. Kircher, & il verra combien ces Hiéroglyphes reſſemblent, à cet égard, exactement à ceux des Mexicains publiés par Purchas. Mais, quand on vint à faire un ſecret & un myſtère de chaque choſe, les *modes* & les *ſubſtances* furent alors repréſentées par des images. Ainſi on exprima la franchiſe par un liévre, [1] la deſtruction, par une ſouris; [2] l'impureté, par un bouc ſauvage; [3] l'impudence, par une mouche; [4] la ſcience, par une fourmis; [5] l'averſion, par un loup; [6] la colère, par un cynocéphale, &c. [7] Afin même de rendre la choſe encore plus myſtérieuſe, un animal ſervoit à repréſenter pluſieurs modes moraux très-oppoſés. Ainſi le faucon ſignifioit l'élévation, l'abaiſſement, la victoire,

[1] *Horap. l. 1. c. 26.*
[2] *Ib. cap. 50.*
[3] *Ib. Cap. 49.*
[4] *Ib. Cap. 51.*
[5] *Ib. Cap. 52.*
[6] *L. 2. c. 22.*
[7] *L. 1. c. 14.*

toire, l'excellence[1], &c. Au contraire, & par le même motif, une ſeule choſe étoit exprimée par pluſieurs Hiéroglyphes différens : quelquefois, comme une addition faite à deſſein pour donner le change au Vulgaire ; quelquefois, comme un changement qu'exigeoit la néceſſité, lorſqu'un Hiéroglyphe étoit venu par un long & fréquent uſage à être connu.

[1] *Id. l. 1. cap. 6.*

§. 25. Or, bien que les Anciens aient vû que cette eſpéce d'écriture différoit de l'Hiéroglyphe propre, & qu'en conſéquence nous les trouvions diſtinguées par Porphyre en hiéroglyphique & en ſymbolique, néanmoins confondant leur origine, & ſuppoſant que ces deux écritures avoient été inventées à deſſein, ils n'ont point diſtingué exactement leurs natures & leurs uſages différens. Ils ont préſuppoſé que l'Hiéroglyphe, auſſi-bien que le ſymbo-

L'Hiéroglyphe ſymbolique, & l'Hiéroglyphe propre, mal diſtingués par les Anciens.

le, étoit une figure myſtérieuſe; & , par une mépriſe encore plus grande, que c'étoit une repréſentation de Notions ſpéculatives de Philoſophie & de Théologie : au lieu que l'Hiéroglyphe n'étoit employé par les Egyptiens que dans des Ecrits publics, & connus de tout le monde, qui renfermoient leurs réglemens civils & leur hiſtoire. Ces erreurs ont répandu ſur toute cette matiére une confuſion infinie.

Ecriture courante Hiéroglyphique, ſemblable aux caractères Chinois.

§. 26. Mais il eſt tems de parler d'une altération, que ce changement de ſujet, & cette maniére de l'exprimer, introduiſirent dans les traits des figures Hiéroglyphiques. L'animal, ou la choſe, qui ſervoit à repréſenter, avoient été juſques là deſſinés au naturel. Mais, lorſque l'étude de la Philoſophie, qui avoit occaſionné l'écriture ſymbolique, eut porté les Sçavans d'Egypte à

écrire beaucoup, & ſur divers ſujets, ce deſſein exact multipliant trop les volumes, leur parut ennuyeux. Ils ſe ſervirent donc par dégrés d'un *autre caractère*, que nous pouvons appeller, l'*Ecriture courante* des Hiéroglyphes. Il reſſembloit aux caractères Chinois, &, après avoir d'abord été formé du ſeul contour de chaque figure, (*o*) il devint à la longue une ſorte de *marques*. Je ne dois pas omettre ici de parler d'un effet naturel que ce caractère de l'écriture courante produiſit avec le tems. Je veux dire, que ſon uſage diminua beaucoup de l'attention que l'on donnoit au ſym-

(*o*) Voyez dans le P. Kircher, p. 350. du t. 3. de l'Œdip. Ægypt. un modèle de cette ſorte de caractères, où l'on ne conſervoit que le contour des figures, & qui a donné naiſſance à l'écriture courante dont nous parlons. Ce modèle a été pris ſur l'Obéliſque de Florence; qui, quoique décoré de ce titre, n'eſt cependant qu'une foible copie en petit des ſuperbes monumens qui portent ce nom.

bole, & la fixa à la choſe ſignifiée. Par ce moyen l'étude de l'écriture ſymbolique ſe trouva fort abrégée ; n'y ayant alors preſqu'autre choſe à faire qu'à, ſe rappeller le *pouvoir* de la marque ſymbolique, au lieu qu'auparavant il falloit être inſtruit des propriétés de la choſe, ou de l'animal, qui étoit employé comme ſymbole. En un mot, cela réduiſit cette ſorte d'écriture à l'état où eſt préſentement celle des Chinois.

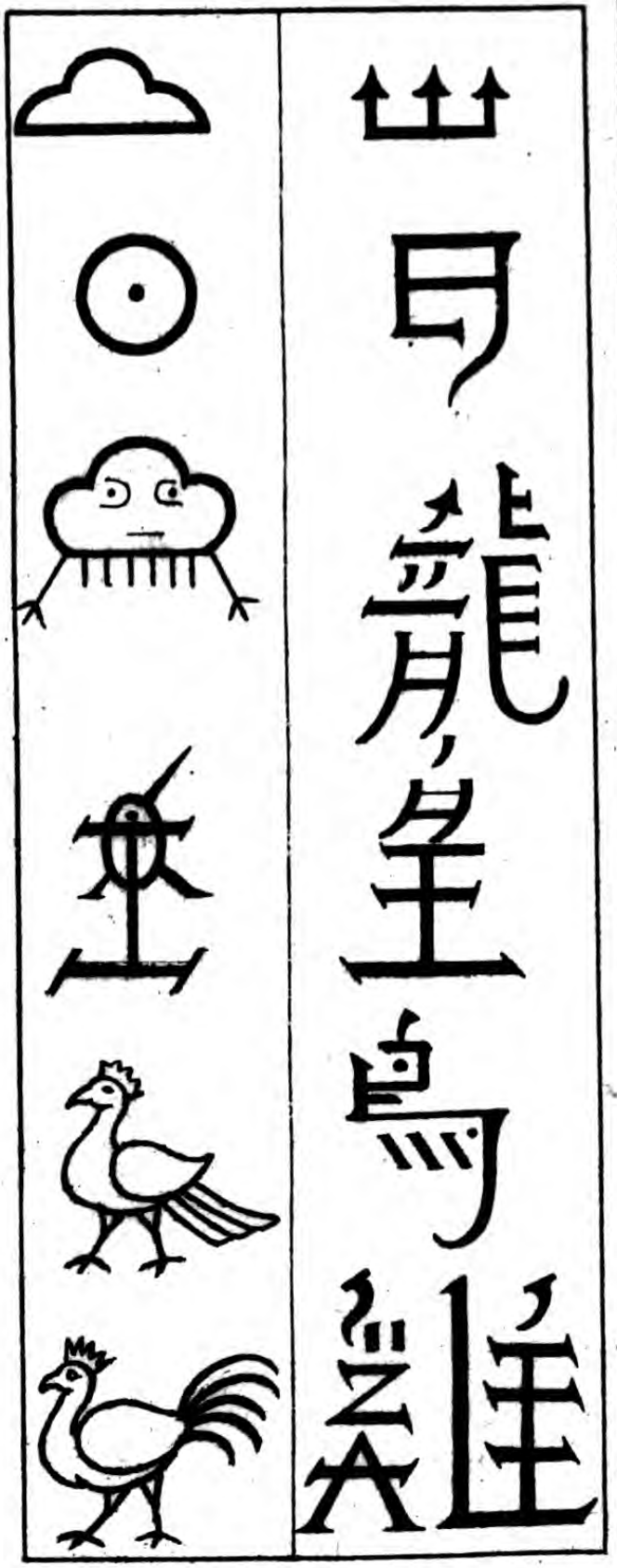
Appellée *Hiérographique* par les Anciens

Ce caractère courant eſt proprement celui que les Anciens ont appellé Hiérographique, (*p*)

(*p*) Ce que le P. le Comte rapporte des différentes écritures des Chinois, éclaircira ce que nous venons de dire. » Parmi » ces caractères, il y en a de pluſieurs » ſortes. Les *premiers* ne ſont preſque plus » d'uſage, & on ne les conſerve que pour » faire honneur à l'antiquité. Les *ſeconds*, » beaucoup moins anciens, n'ont place » que dans les Inſcriptions publiques. » Quand on en a beſoin, on conſulte les » livres; & à la faveur des Dictionnaires,

Planche V. pour le § 26. note O

B



Dheulland Sculpsit

& que l'on a employé par ſucceſſion de tems dans les Ouvrages qui traitoient des mêmes ſujets que les anciens Hiéroglyphes ; comme on le voit par ces paro-

» il eſt facile de les déchifrer. Les *troiſiémes*, beaucoup plus réguliers & plus » beaux, ſervent dans l'impreſſion, & » même dans l'écriture ordinaire. Néanmoins, comme les traits en ſont bien » formés, IL FAUT UN TEMS CONSIDERABLE pour les écrire. C'eſt pour cela qu'on » a trouvé une *quatriéme* eſpéce d'écriture, dont les traits plus liés & moins » diſtingués les uns des autres, donnent la » facilité d'écrire plus vîte. Ces trois derniers caractères ont entr'eux beaucoup » de reſſemblance, & répondent aſſez à nos » lettres capitales, aux lettres d'impreſſion, & à l'écriture ordinaire ». . . . *Nouv. Mém. ſur l'état préſ. de la Chine. p.* 258. 259. *t.* 1. *Amſt.* 1698.

Je ne puis m'empêcher de relever ici une faute ridicule, dans laquelle le ſçavant Baxter eſt tombé, par l'équivoque du mot *Notæ*, qui ſignifie également des caractères d'une écriture abrégée, & des caractères Hiéroglyphiques. Cet Auteur, dans une lettre à un ami, (*Gloſſ. Antiq. Rom. p.* 414. *ed.* 1731.) voulant donner l'origine des caractères d'une écriture abrégée, rejette le témoignage des Anciens, qui en attribuent l'invention aux Romains, & va chercher cette origine chez

les du Dr Huntington, qui nous apprennent qu'il ſubſiſte encore quelques anciens monumens de cette eſpéce d'écriture. » Les » Francs, dit-il, dans ſon Trai-

Subſiſte encore ſur des monumens.

les Barbares. Il prétend que ces caractères ſont les mêmes que les *ignorabiles literæ* des Egyptiens, dont Apulée parle, & que les caractères Chinois d'aujourd'hui ; c'eſt-à-dire, qu'ils ſont de vrais Hiéroglyphes. Mais, s'il eût fait attention que les notes d'une écriture abrégée, ſont des marques qui tiennent lieu des *mots*, au lieu que les notes des Hiéroglyphes ſont des marques qui repréſentent les *choſes*, il auroit vû qu'elles n'ont aucun rapport entr'elles; que leur origine n'eſt point du tout la même, & qu'elles ont été employées à des uſages différens. Il croit cependant que ſon ſentiment eſt appuyé par S. Jérôme, qui a obſervé quelque part, ſelon lui, qu'elles venoient des Barbares : *Reſtant adhuc* NOTÆ, *quæ, cùm ex Barbarorum, puto, ortu natæ ſint, rationem amiſere.* Mais, ſans aller chercher l'endroit, & recourir au texte, nous pouvons dire en toute sûreté que S. Jérôme entend ici par *notæ*, non pas les notes d'une écriture abrégée, mais les notes des Hiéroglyphes. Parce que ces paroles, *Quæ rationem amiſere*, n'euſſent pas été véritables à l'égard des notes d'une écriture abrégée, & conviennent exactement aux notes Hiéroglyphiques.

» té *des Colonnes Egyptiennes de*
» *Porphyre* , appellent ces co-
» lonnes *Aguglie ;* mais les An-
» glois, en particulier, les appel-
» lent, *Aiguilles de Cléopâtre ;* &
» les Naturels du Pays ſe con-
» tentent de leur donner le nom
» général de *Colonnes.* Elles n'ont
» point de bâſes ou piédeſtaux
» au-deſſus du ſol, &, ſi elles
» en ont jamais eu, ils doivent
» être bien avant dans la terre.
» Les caractères Hiéroglyphi-
» ques gravés deſſus ſont proba-
» blement les anciennes lettres
» Egyptiennes, dont on ne fait
» plus d'uſage depuis long-tems.
» *Ils reſſemblent aux caractères*
» *Chinois.* Chacun repréſente un
» mot, ou plutôt, une ſentence
» entiére; & ils paroiſſent écrits
» de la même maniére; c'eſt-à-
» dire, de haut en bas. » *The*
Franks call theſe pillars Aguglia's,
and the English, in particular,
Cleopatra's *Needles; but the In-*

habitants content themſelves with the general name of Pillars. *They have no baſes or pedeſtals above ground ; and, if they ever had any, they muſt need be very deep in the Earth. The Hieroglyphic characters wherewith they are engraven are probably the aboriginal Egyptian letters, long become obſolete, and* they reſemble the chineſe characters, *each whereof repreſents a word, or rather an entire ſentence. Beſides they ſeem to be written the ſame way, namely from top to bottom.* [1]

[1] *His account of the Porphiry Pillars in Egypt. Philoſ. Tranſ. nº. 161. p. 624.*

[Ce traité à été réimprimé dans le ſecond t. du recueil de voyages, publié en 1693. 8º. par Raïus]

Lorſqu'Apulée parle de ſon Initiation aux Myſtères d'Iſis, il donne la deſcription du Livre ſacré, ou Rituel. Nous voyons qu'il étoit écrit, en partie avec des caractères ſymboliques, & en partie avec des caractères *Hiérographiques*, exactement ſemblables à ceux des Chinois. Voici ſes termes. *De opertis Adyti profert quoſdam libros, litteris ignorabilibus*

rabilibus prænotatos ; partim figuris, cujuſcemodi animalium concepti ſermonis compendioſa verba ſuggerentes, PARTIM NODOSIS, *& in modum rotæ tortuoſis, capreolatimque condenſis, apicibus, à curioſitate profanorum lectione munita.* (r) *Metam. l.* XI.

Il prit dans le fond du Sanctuaire certains livres écrits avec des caractères inconnus, formés en

(r) *Addition.* C'eſt à l'occaſion de ce paſſage d'Apulée que M. Warburthon propoſe une nouvelle explication de la *Métamorphoſe* de cet Auteur. Il remarque que les Philoſophes de ſon tems, & plus particuliérement les Platoniciens & les Pythagoriciens, n'avoient rien tant à cœur que de venir au ſecours du Paganiſme qui écrouloit de toutes parts. Les uns en ont entrepris la défenſe, en allégoriſant leur Théologie; les autres, en ſpiritualiſant leur Philoſophie; quelques-uns en écrivant la vie des Héros de leurs ſectes; par exemple, celles de Pythagore & d'Apollonius de Tyane, pour les oppoſer à l'Hiſtoire de Jéſus-Chriſt. D'autres enfin ont fait l'éloge des Rîtes les plus importans du Paganiſme. Apulée a ſuivi ce dernier plan, ſelon M. Warburthon; & ſa Métamorphoſe eſt un éloge complet des

partie de diverſes figures d'animaux qui exprimoient en abrégé ce que l'on avoit voulu dire, & en partie de traits qui reſſembloient à des nœuds, ou aux rayons d'une Roue, ou à des branches entrelaſſées de chevrefeuille, dont la lecture étoit ainſi interdite à la curioſité des pro-

Myſtères ſi fameux du Paganiſme. Voilà le point de vûe dans lequel M. Warburthon examine cet Ouvrage. J'aurois traduit ſa Diſſertation, ſi je n'euſſe ſçu que M. de Silhouette en avoit donné le précis, & l'avoit mis à la ſuite de ce qui regarde les grands & les petits Myſtères, qui eſt ſa place naturelle. » Les Diſſertations de » M. Warburthon, ſuivant la *Bibliothéque* » *raiſonnée* XXVIII. 231. n'ont rien perdu » en paſſant par les mains de M. de Sil» houette. Il y a quelquefois ajouté du » ſien, pour ſuppléer, ou pour éclaircir » certaines choſes que M. W. n'avoit pas » traitées, ou dont il n'avoit dit qu'un » mot en paſſant. Dans ces diſſertations » on fait voir que le Gouvernement civil » ne peut ſubſiſter ſans le ſecours de la » Religion. On examine les ſentimens de » M. Bayle ſur les effets de l'Athéiſme à » l'égard de la ſociété, & on réfute ceux » de l'Auteur de la Fable des Abeilles ſur » l'utilité des vices dans la ſociété. C'eſt » là le ſujet des trois premiéres Diſſerta-

Voyez le rec. de diſſert. tirées de M. Warburthon, en 2. vol. in-12.

ſanes. Quiconque voudra voir les caractères *Hiérographiques* qui ſont ici décrits, les trouvera preſqu'à tous les compartimens de la Table Iſiaque, dans les intervalles qui ſe rencontrent entre les plus grandes figures humaines. Ils ſont diſpoſés de la même maniére ſur pluſieurs des Obéliſques. Et comme dans le Rituel dont parle Apulée, ce caractère étoit mêlé avec le ſymbolique, de même, dans la Table Iſiaque, il eſt mêlé avec le ſymbolique, & , de plus , avec l'Hiéroglyphique propre.

§. 27. Cette ſorte d'écriture Hiéroglyphique abrégée , que

Ecriture *Epiſtolique*, ou troiſiéme état de l'écriture en Egypte.

» tions. Dans les autres, on examine le » ſentiment des anciens Philoſophes ſur » un état futur; on parle de l'initiation » aux Myſtères, &c. »

C'eſt à la ſuite de la Diſſertation ſur les Myſtères que M. de Silhouette traite du Syſtême mythologique renfermé dans l'*Hiſtoire du Ciel* de M. Pluche. On y voit développé en 40. pages ce que M. Warburthon n'avoit fait qu'indiquer à la fin de l'Eſſai ſur les Hiéroglyphes.

l'on appelloit Hiérographique, nous conduira, par une gradation aiſée, à la troiſiéme eſpéce d'écriture, que Porphyre & Clément appellent Epiſtolique. Car nous avons montré comment ces caractères courans ont conduit naturellement à la méthode abrégée des lettres par le moyen d'un Alphabeth : invention ſublime, d'après laquelle l'écriture épiſtolique a été formée. Il ne faut pas oublier que tous les Anciens conviennent qu'elle a été trouvée par le SECRETAIRE (†) d'un Roi d'Egypte. Cette cir-

(†) *Addition.* Les Anciens ont cru que c'étoit *Thot*; c'eſt-à-dire, *Hermès.* Voyez dans Marsham, *p.* 35. 36. 37. *ed. Lond.* les paſſages qui lui attribuent l'invention des différentes eſpéces d'écriture. Je me contenterai de copier ce peu de paroles qui ont rapport à ſa qualité de Sécretaire de Saturne, ſuivant Sanchoniathon, & d'Oſiris, ſelon Diodore. *Sanchoniathoni, ap. Euſeb. præp. Evang. p.* 36. *D, Mercurius eſt Saturni* Γραμματεύς. *Diodorus, lib.* 1. *pag.* 10. *B. dicit illum fuiſſe* Γραμματέα *Oſiridis.* Mais M. Warburthon

conſtance ne nous aidera pas peu à découvrir les cauſes de ſon origine.

Son origine.

Toutes les eſpéces d'écritures Hiéroglyphiques, quand il falloit s'en ſervir dans les affaires publiques pour envoyer les Ordres du Roi aux Généraux d'Armée, & aux Gouverneurs des Provinces éloignées, étoient ſujettes à l'inconvénient inévitable d'être imparfaitement & obſcurément entendues. Je croi donc que notre SECRETAIRE, en y cherchant un remède, inventa un Alphabeth, dont il fit ſervir les lettres à exprimer des mots, & non des choſes. Par ce moyen on évitoit tous les inconvéniens ſi préjudiciables dans ces occaſions, &

ayant obſervé plus haut, §. 3. que l'Antiquité avoit attribué trop facilement à *Thot*, & à ſes deſcendans, l'invention des différentes ſortes d'écriture, c'eſt la raiſon apparemment pour laquelle il ne fixe pas ici le nom du Sécretaire qui a inventé l'écriture épiſtolique.

l'Ecrivain rendoit ſes inſtructions avec la plus grande clarté & la plus grande préciſion. Cette méthode eut encore cet avantage, que, comme le Gouvernement chercha ſans doute à tenir l'invention ſecrette, les *Lettres d'Etat* furent pendant du tems portées avec toute la sûreté de nos chifres modernes. C'eſt ainſi que l'écriture en lettres, appropriée d'abord à un pareil uſage, eut le nom d'*Epiſtolique.* (*s*) Du moins

(*s*) On répondra peut-être que l'écriture en lettres a eu en Egypte le nom d'*Epiſtolique*, parce qu'elle a été dans la ſuite employée à cette ſorte de compoſition; & l'on ſe fondera ſur ce que Clément d'Alexandrie & Tatien nous diſent: qu'*Atoſſa, Reine des Perſes, a été la premiére qui ait écrit des Epîtres.* Le paſſage de Tatien ſe trouve dans l'endroit où il rapporte une liſte de quelques Inventeurs. Voici comment il s'exprime, d'après l'Hiſtorien Hellanicus: Ἐπιστολὰς ΣΥΝΤΑΣΣΕΙΝ ἐξεῦρεν ἡ Περσῶν ποτε ἡ[illegible] γυνή, καθάπερ φησὶν Ἑλλάνικος, Ἄτ[illegible] ὄνομα αὐτῇ ἦν. Je réplique à cela que c'eſt une ſuppoſition gratuite de dire que l'écriture en lettres a eu le nom d'*Epiſtolique*, à cauſe qu'elle a

je n'imagine pas qu'on puiſſe donner une meilleure raiſon de cette dénomination.

Le Lecteur apperçoit enfin

été employée dans la ſuite à ce genre de compoſition. Car on peut demander pourquoi elle a reçu ce nom, plutôt des Epîtres, que de toutes autres compoſitions : auſquelles nous devons croire que les lettres ont été employées, avant de ſervir aux Epîtres, ſi les Epîtres ont été inventées ſi tard ? Mais la vérité eſt que, par συντασσειν, terme que Clément emploie auſſi, il faut entendre l'*arrangement*, & non *la fermeture & le ſceau artificiel* des Tablettes ſur leſquelles les Anciens écrivoient leurs Epîtres. Cette ſignification eſt plus naturelle, & l'invention a plus de rapport avec le génie poli d'une Dame.

Il s'enſuit alors que la découverte attribuée par Hellanicus à Atoſſa, eſt un pur conte, digne pourtant d'être recueilli par des Romanciers tels que ceux qui ont traité de l'invention des choſes, & d'après qui Tatien & Clément l'ont rapporté. De ſemblables Auteurs auroient pû auſſi-bien rechercher qui eſt-ce qui avoit inventé le boire & le manger. Car l'uſage d'écrire des Epîtres eſt auſſi ancien que les occaſions de communiquer ſes penſées à des perſonnes éloignées ; c'eſt-à-dire, auſſi ancien que le commerce des hommes entr'eux. Nous voyons dans l'Iliade *l. 6. v. 169.* Bellérophon porter une

que l'opinion commune, qui veut que ce ſoit la premiére écriture Hiéroglyphique, & non pas la premiére écriture en lettres, qui

Epître de Prætus à Jobates.

Bentley's diſſert. upon Phalariſ. p. 359.

Non, dit un grand & ſçavant Critique, ce n'étoit pas une Epître, mais c'étoit un Codicile; & Homère lui-même l'appelle πίναξ πτυκτός. J'avoue que je ne comprends pas le raiſonnement de ce Sçavant homme. La difficulté entre lui & ſon noble Adverſaire rouloit ſur la choſe, & non pas ſur le nom. Cependant ſa remarque, & celle de Pline, a rapport au nom, & non pas à la choſe. Quand ce que portoit Bellérophon auroit été πίναξ πτυκτός; c'eſt-a-dire, de ſimples feuilles de bois couvertes de cire, & écrites avec une plume de métal, cependant c'étoit eſſentiellement une *Epître*, ſi la définition que Cicéron donne d'une Epître eſt juſte. *Hoc eſt*, dit-il, *Epiſtolæ proprium, ut is, ad quem ſcribitur, de iis rebus quas ignorat certior fiat.* La raiſon pour laquelle Pline dit que ce πίναξ πτυκτός n'étoitpas une Epître, mais un *Codicile*, vient de ce que de petites feuilles de bois couvertes de cire, lorſqu'on écrivoit deſſus, étoient appellées par les Romains *Codicilli*, & qu'ils donnoient le nom d'*Epiſtola* à une *Miſſive*. On voit que c'eſt là le ſens de Pline, par ce qu'il rapporte au ſujet de la prétendue *Miſſive* de Sarpedon, citée comme une grande rareté par Licinius Micianus.

L. 33. ch. 1.

L. XIII. ch. 13.

ait été inventée pour le ſecret, eſt préciſément oppoſée à la vérité ; ce qui n'empêche pas que dans la ſuite elles n'aient changé naturellement leur uſage. Les lettres ſont devenues l'écriture commune ; & les Hiéroglyphes, une écriture ſecrette & myſtérieuſe.

§. 28. Cet Alphabeth, que nous pouvons appeller *Politique*, occaſionna bien-tôt l'invention d'un Alphabeth *ſacré*. Car les Prêtres Egyptiens ayant part au Gouvernement, connurent de bonne heure ſans doute le ſecret ; & étant *alors* plongés dans l'étude de la Philoſophie, & dans des ſpéculations profondes, ils s'en ſervirent naturellement pour leurs doctrines cachées. Mais les divers uſages auſquels cet Alphabeth ſe trouva employé dans le Civil, ne lui permirent pas longtems d'être un ſecret ; &, quand il fut connu, les Prêtres, naturellement encore, en inventé-

Ecriture *Hiérogrammatique*, ou quatriéme & derniére eſpéce d'écriture uſitée en Egypte.

Voyez le §. 42.

rent un autre pour eux. Car l'expérience de ſon utilité, jointe à la néceſſité de trouver une méthode qui exprimât avec préciſion leurs idées abſtraites, ne ſouffrit pas qu'ils demeuraſſent davantage ſans un Alphabeth qui leur fût propre. On l'a appellé *Hiérogrammatique*, à cauſe de ceux qui l'ont inventé, & de l'uſage auquel ils l'ont approprié.

Particuliére aux Prêtres Egyptiens.

Que les Prêtres Egyptiens euſſent un pareil *caractère alphabétique ſacré*, c'eſt ce dont nous aſſûre expreſſément Hérodote. » Les Grecs, dit-il, écri» vent leurs lettres, & calculent » avec des jettons, de gauche à » droite; les Egyptiens au con» traire, de droite à gauche. » Ceux-ci ont deux ſortes de let» tres; l'une, appellée *Sacrée*; & » l'autre *Vulgaire* ». (*t*) Clément

(*t*) Γράμματα γράφουσι, καὶ λογίζονται ψήφοισι, Ἕλληνες μὲν, ἀπὸ τῶν ἀριστερῶν ἐπὶ τὰ δεξιὰ φέροντες τὴν χεῖρα, Αἰγύπτιοι δὲ, ἀπὸ τῶν δεξιῶν ἐπὶ τὰ ἀριστερά.... διφασίοισι δὲ

d'Alexandrie va plus loin, & donne une deſcription des livres mêmes dans leſquels cet Alphabeth ſacré étoit principalement employé. Comme l'endroit eſt très-curieux, & qu'il répand du jour ſur le ſujet que nous traitons, nous nous y arrêterons davantage.

A l'occaſion du paſſage de Clément rapporté plus haut, nous avons déja remarqué qu'il avoit entendu par le caractère qu'il appelle IEPATIKHN, Sacerdotal, un caractère Alphabétique. Or ce même Auteur, quand il parle des quarante-deux livres d'Hermès, qui renfermoient toute la ſcience religieuſe & profane des Egyptiens, déclare que *dix* de ces livres étoient appellés Sacerdotaux, & étoient l'étude particuliére du chef des Prêtres : ϖερὶ ἀ-

Strom. l. VI. *p.* 633. 634.

γράμματοι χρέωνται· καὶ τὰ μὲν αὐτῶν ἱερά, τὰ δὲ δημοτικὰ καλέεται, Lib. II. cap. 36.

Τῆς τοῦ ἱεροῦ τὰ ΙΕΡΑΤΙΚΑ καλούμενα βίβλια ἐκμανθάνει. Ces dix volumes étoient donc écrits dans un caractère alphabétique ſacré. En effet toutes les eſpéces de caractères ſacrés, comme nous l'apprenons dans le même endroit, avoient été employés dans la compoſition de ces quarante-deux livres. Car quelques-uns étoient écrits en *Hiéroglyphes*. Ainſi l'occupation du Scribe Sacré conſiſtoit à étudier ceux appellés Hiéroglyphiques : τοῦτον τά τε ΙΕΡΟΓΛΥΦΙΚΑ καλούμενα: &, ce qui mérite d'être obſervé, le ſujet de ces livres rouloit ſur des matiéres populaires, & relatives à la ſociété, telles que la Coſmographie, la Géographie, les ſimples élémens de l'Aſtronomie, la Chorographie de l'Egypte, la deſcription du Nil, &c. περί τε τὴν κοσμογραφίας, τὴν γεω-

γραφίας, τῆς τάξεως τῦ ἡλίυ καὶ τῆς σελήνης, καὶ ὅσα περὶ τοὺς ἐπλανωμένων· χωρογραφίαν τε τῆς Αἰγύπτυ, καὶ τῆς τῦ Νείλου διαγραφῆς: ce qui s'accorde avec ce que nous avons *avancé* touchant l'uſage & l'explication des plus anciens Hiéroglyphes. [Ci-deſſus §. 21.] Enfin, parmi ces livres d'Hermès, il y en avoit qui étoient écrits en *ſymboles*; ſinguliérement les deux dont le Chantre avoit ſoin: ὁ Ὠδὸς, ἐν τῇ τὴν τῆς μυστικῆς ἐπιφερόμενος ΣΥΜΒΟΛΩΝ. τοῦτον φασὶ δύο βίβλους ἀνῃρῆσθαι ὑπὸ τοῦ ἑρμοῦ. Nous trouvons donc ici les trois eſpéces d'écritures ſacrées; l'Hiéroglyphique, la Symbolique, & l'Hiérogrammatique: & cette derniére, nous le répétons, étoit formée avec les lettres d'un Alphabeth.

§. 29. Au reſte un Alphabeth deſtiné au ſecret, & par conſé-

Exemples d'écritures propres aux Prêtres des autres Nations.

quent différent de l'Alphabeth ordinaire, a été une chose d'usage parmi les Prêtres de presque toutes les Nations. Philon de Biblos, dans Eusébe, nous dit, en parlant de l'histoire de Sanchoniathon, que l'Auteur l'avoit composée à l'aide de certains Mémoires, qu'il trouva dans les Temples, & qui étoient écrits en lettres Ammonéennes (*x*) non entendues du Vulgaire. Ces lettres Ammonéennes, suivant l'explication de Bochart, étoient celles dont les Prêtres se servoient dans les choses sacrées. (*y*) Diogènes de Laërce nous

(*x*) Ὁ δὲ συμβαλὼν τοῖς ἀπὸ τῶν ἀδύτων εὑρεθεῖσιν ἀποκρύφοις Ἀμμουνέων γράμμασι συγκειμένοις, ἃ δὲ οὐκ ἦν πᾶσι γνώριμα. Præp. Evang. lib. 1. cap. 9.

(*y*) *Ammoneorum i. e.* Ammanim. .... *Aben Ezra in Levit.* XXVI. 30. templa facta ad cultum solis. *Quod verissimum : sol enim Hebræis est* Amma, *unde* Amman *Templum solis, quem solum Cœli Dominum crediderunt prisci Phœnices. Sanchoniathon :* τοῦτον γὰρ (τὸν ἥλιον) θεὸν ἐνόμιζον μόνον οὐρανοῦ κύριον. *Itaque hic præcipuè cultus. Ta-*

apprend, d'après Thraſyllus, que Démocrite écrivit deux livres, dont un traitoit des Lettres ſacrées des Babyloniens, & l'autre des lettres ſacrées de la Ville de Méroé. (z) A l'égard de ces derniéres, Héliodore dit que les Egyptiens avoient deux ſortes de Lettres; l'une, appellée Royale; & l'autre, Vulgaire; & que la Royale reſſembloit aux caractères Sacer-

men creſcente ſuperſtitione crediderim nomen Ammanim *etiam ad alia delubra pertinuiſſe. Itaque* Litteræ Ammoneorum, *ſeu* Ammanim, *ſunt litteræ Templorum, litteræ in ſacris receptæ.* Geogr. Sacr. p. 11. lib 11. cap. 17.

(z) τὸ περὶ τῶν ἐν Βαβυλῶνι ἱερῶν γραμμάτων. περὶ τῶν ἐν Μερόῃ ἱερῶν Γραμμάτων. *In vita Democr. Segma* XLIX. *lib.* IX. Reineſius & Ménage, ne croyant point qu'il y eût d'écriture myſtérieuſe & ſacrée en uſage ailleurs que dans l'étendue de l'Egypte, ont prétendu que la Ville de Babylone dont il eſt ici parlé, étoit la Babylone d'Egypte. Mais ils auroient dû réfléchir ſur le peu de vraiſemblance qu'il y avoit que Démocrite, s'il eût choiſi d'écrire des Lettres Sacrées des Egyptiens, leur eût donné le nom d'un lieu qui n'étoit en aucune façon célébre pour leur uſage, pendant qu'il y avoit tant d'autres Villes que ces caractères avoient rendu fameuſes.

dotaux des Egyptiens. (*a*) Théodoret, parlant des Temples des Grecs en général, dit qu'on s'y ſervoit de lettres qui avoient une forme particuliére, & qu'on les appelloit Sacerdotales. (*b*) Enfin M. Fourmont, & d'autres, croient que cette coutume générale avoit lieu auſſi chez les Hébreux. » Cette coutume, *dit M. Fourmont*, » de la plupart des Nations Orientales d'avoir des caractères *ſacrés*, & des caractères *profanes*, » ou d'un uſage plus vulgaire, » étoit auſſi chez les Hébreux ».

Reſl. Crit. vol. I. p. 36.

Examen d'un paſſage de Manethon.

§. 30. Nous pouvons à préſent rendre raiſon d'un paſſage ſingulier de Manethon, dans Euſébe. [1] » Manethon déclare qu'il » a tiré ſes Mémoires des Colon-

[1] *Voyez les origines ſacrées de Stillingfleet l. I. c. 2. §. II. Et l'hiſt. du monde de Shuckford. t. I. pag. 247. ed. Angl.*

(A) Ἐπιλεξάμην τὴν ζαινίαν γραμμασιν Αἰθιοπικοῖς, ἐ δημοτικοῖς ἀλλὰ βασιλικοῖς ἐσταλμένην, ἃ δὴ ζῆς Αἰγυπτίων ΙΕΡΑΤΙΚΟΙΣ ΚΑΛΟΥΜΕΝΟΙΣ ὠνομάσθη. lib. IV.

(B) Ἐν ζοῖς Ἑλληνικοῖς Ναοῖς ἴδιοι τινὲς ἦσαν χαρακτῆρες γραμμάτων, ἃς ΙΕΡΑΤΙΚΟΥΣ ὠνόμαζον. In Geneſ. qu. 61.

» nes

» nes qui étoient dans la terre de
» *Sériad :* inſcrites par Thoyt, le
» premier Hermès, avec des let-
» tres Hiéroglyphiques, dans la
» Dialecte ſacrée; & dont le con-
» tenu avoit été traduit, après le
» Déluge, de la Dialecte ſacrée
» en Langue Grecque, avec des
» caractères HIEROGLYPHIQUES;
» puis dépoſé dans le lieu le plus
» ſecret des Temples d'Egyp-
» te par Agathodémon, le ſe-
» cond Hermès, pere de Tat ».
Voici les termes originaux :
Ἐκ τῶν Μανεθῶ τοῦ Σεβεννύτε, ὃς ἐπὶ Πτολεμαίε τοῦ φιλαδέλφε ἀρχιερεὺς τῶν ἐν Αιγύπτῳ εἰδώλων, χρηματίσας ἐκ τῶν ἐν τῇ Σπειραδικῇ γῇ κειμένων σπλῶν ἱερᾶ, φησὶ, διαλέκτῳ καὶ ἱερογλαφικοῖς γράμμασι κεχαραγμένων ὑπὸ Θωὺθ τοῦ πρώτου Ἑρμοῦ καὶ ἑρμηνευθέντων μετὰ τὸ κατακλυσμὸν ἐκ τῆς ἱερᾶς διαλέκτου εἰς τὴν ἑλλη-

νίδα φωνῶ, ΓΡΑΜΜΑΣΙΝ ΙΕΡΟΓΛΥΦΙΚΟΙΣ, καὶ ὑποτεθεισῶν ἐν βίβλοις ὑπὸ τοῦ Ἀγαθοδαίμονος τοῦ δευτέρου Ἑρμοῦ, πατρὸς τοῦ Τὰτ ἐν τοῖς ἀδύτοις τὰ ἱερὰ Αἰγυπτίων.

Euſeb. Chron. ed. Scalig. Amſterd. 1658. p. 6.

Stillingfleet trouve avec raiſon qu'il eſt abſurde de dire : *Traduit en Langue Grecque, avec des caractères Hiéroglyphiques.* Et le ſçavant M. Shuckford, qui a bien vû que par γράμμασιν ἱερογλυφικοῖς il falloit entendre un caractère alphabétique, prétend qu'on ne doit pas rendre ces mots par lettres Hiéroglyphiques, mais par *lettres ſacrées.* Il pouvoit également dire lettres Gothiques ; car ἱερογλυφικὰ eſt toujours employé par les Anciens pour ſignifier des caractères de *choſes*, par oppoſition aux lettres alphabétiques, qui ſont des caractères de *mots*:

Ib. & t. 2. p. 294. p. m. 332.

Sens de ce paſſage.

Il eſt certain que le Texte eſt

fautif ; comme on le peut voir, 1°. par le mot γεάμμασιν qui eſt joint à ἱεϱογλυφικοῖς, puiſque le premier ſignifie proprement les lettres d'un Alphabeth, au lieu que l'autre déſigne une eſpéce de *marques*, & non pas des lettres. 2°. Parce qu'il y eſt parlé d'une Dialecte ſacrée, ἱεϱὰ διάλεκτϖ, dont nous remettons à parler plus bas. Car, ſi ces Mémoires étoient écrits dans une Dialecte ſacrée, il eſt clair que le caractère devoit être alphabétique ; ce qui eſt en effet exprimé dans ces paroles qui ſuivent immédiatement, ἱεϱογεαφικοῖς γεάμμασι : & s'ils ont été traduits de cette Dialecte dans une autre, n'aura-t-on pas auſſi employé des caractères alphabétiques ? Non-ſeulement nous voyons préſentement que la Leçon eſt fautive ; mais nous ſommes encore conduits à la véritable Leçon par cette derniére obſerva-

tion, qui nous montre que le paſſage doit certainement être lû de cette façon : μετὰ τὸν καταλυσμὸν ἐκ τῆς ἱερᾶς διαλέκτου εἰς τὴν ἑλληνίδα φωνὴν ΓΡΑΜΜΑΣΙΝ ΙΕΡΟΓΡΑΦΙΚΟΙΣ ἢ ἀποτεθεισῶν ἐν βίβλοις, &c. Ces mots γράμμασιν ἱερογραφικοῖς ſe trouveront alors être les mêmes que ceux employés auparavant en parlant de l'original, & le ſeront avec juſteſſe. Car ἱερογραφικὰ eſt employé par les Anciens comme un terme *générique*, pour ſignifier également *lettres ſacrées de mots*, & *marques ſacrées de choſes*. Il n'en eſt pas de même d'ἱερογλυφικὰ, qui déſigne ſeulement des marques de choſes. En ſorte que le ſens clair & viſible de ce paſſage eſt celui-ci : » qu'un Ou» vrage, écrit par le premier Her» mès dans la Dialecte ſacrée, & » avec des lettres ſacrées, avoit

» été traduit par le ſecond Her-
» mès dans la Dialecte Grecque,
» en employant auſſi les lettres
» ſacrées ». La raiſon de cette conduite eſt évidente. Le Traducteur avoit à la vérité travaillé pour l'utilité de ſes Compatriotes Egyptiens; mais il les auroit porté trop vîte à l'étude d'une Dialecte étrangère, ſi ſa traduction eût été écrite en lettres vulgaires. Ajoutez encore un autre motif à ce premier, qui lui a fait employer le caractère original en uſant d'un Idiome étranger. Sa verſion n'étoit pas pour tous les Egyptiens, mais pour les Prêtres ſeulement. Ainſi il a conſervé le caractère qui leur étoit propre.

Conjecture ſur le temps où la traduction dont il parle à été faite.

Nous commençons à appercevoir que toute la bizarrerie de ce paſſage de Manethon, qui l'a fait rejetter avec tant de mépris par les Critiques, ne réſide que dans la grande antiquité attribuée au fait; & la circonſtance elle-

même du fait la détruit. Car il y eſt parlé non-ſeulement de lettres alphabétiques, que nous avons montré avoir été en uſage aſſez tard parmi les Egyptiens, mais auſſi d'une Dialecte ſacrée, qui certainement s'eſt introduite encore plus tard. Un paſſage d'Hérodote nous apprendra, ſi je ne me trompe, le tems où cette traduction a été faite. » Cet Hiſ-
» torien rapporte que Pſammi-
» ticus, après avoir ſubjugué
» toute l'Egypte à l'aide des Io-
» niens & des Cariens, plaça ces
» Avanturiers Grecs des deux cô-
» tés du Nil, où il leur aſſigna
» des terres & des habitations; &
» qu'il envoya parmi eux de jeu-
» nes Egyptiens, pour être inſ-
» truits dans la Langue Grecque:
» d'où ſont venus, ajoute Héro-
» dote, ceux que l'Etat emploie
» en qualité d'Interprétes de cet-
» te Langue ». (*g*) Il paroît, par

(G) Τοῖσι δ' Ἴωσι καὶ τοῖσι Καρσὶ, τοῖσι συγ-

cet établiſſement de Pſammiticus, qu'il ſe propoſoit d'entretenir un commerce ſubſiſtant avec les Nations Grecques : & les jeunes gens deſtinés à cet Office d'Interprétes, furent ſans doute pris d'entre les Prêtres ; car les lettres & le ſçavoir réſidoient parmi cet Ordre de perſonnes ; & d'ailleurs il avoit grande part au Gouvernement. Nous ne devons plus alors nous étonner que la Langue Grecque étant connue des Prêtres, & ſon uſage

καπεργασαμένοισι αὐτῷ, ὁ Ψαμμίτιχος δίδωσι χώρους οἰκοικῆσαι ἀντίους ἀλλήλων ἐπὶ Νείλου τοῦ μέσον ἔχοντες. ... καὶ δὴ παῖδας παρέβαλε αὐτῶν Αἰγυπτίοισι, τὴν Ἑλλάδα γλῶσσαν σπουδαίους. ἀπὸ δὲ τούτων τῶν μαθόντων τὴν Ἑλλάδα γλῶσσαν, οἱ νῦν Ἑρμηνέες ἐν Αἰγύπτῳ γεγόνασι. *Euterpe*, *l.* 11. *c.* 154. On voit par là que l'excellent M. Prideaux s'eſt trompé, quand il a dit : » Les anciens Egyp» tiens ne parloient point Grec. Les Pto» lomés ſont les premiers qui ont in» troduit cette Langue parmi eux ». *But the worſt of it is, the ancient Egyptians did not ſpeak Greek. The Ptolemys firſt brought that Language among them.* Connect. part. 11. lib. 1. p. 12.

dans les affaires d'Etat les obligeant de la cultiver avec ſoin, quelques-uns de ces Interprétes, Ἑρμηνέες, ſe ſoient occupés vers ce tems à traduire en Grec les monumens ſacrés des Egyptiens.

Quand les lettres Egyptiennes ont été inventées.

§. 31. Mais il n'eſt pas auſſi facile de deviner le tems précis de l'invention des lettres Egyptiennes, à cauſe que l'uſage des Hiéroglyphes continua encore long-tems après que les lettres eurent été trouvées, & qu'on s'en ſervit particuliérement ſur les monumens de pierre ; raiſon pour laquelle nous n'en trouvons aucun qui ſoit inſcrit avec d'autres caractères. Les lettres ſont cependant très-anciennes, comme nous l'avons montré plus haut par différentes circonſtances, auſquelles il faut ajouter celle-ci : que leur invention a été attribuée aux Dieux. » Car les Anciens ne leur ont at-» tribué aucune invention, dont » l'origine leur étoit connue.

» Mais

» Mais lorſque la mémoire s'en » eſt trouvée perdue, & que l'in- » vention renfermoit quelque cho- » ſe d'extraordinaire ; par exem- » ple, la découverte du bled, » du vin, de l'écriture, de la ſo- » ciété civile ; les Dieux alors ont » été ſaiſis de l'invention, par » cette ſorte de droit qui accor- » de les épâves au Seigneur ». [1]

[1] *P. 60. du ſecond. vol. de M. Warburthon.*

Si l'uſage des lettres a été connu des Patriarches.

Ceux qui prétendent que la famille d'Abraham a perfectionné les différens Arts, lui attribuent entr'autres choſes l'invention des lettres. Mais, comme cette imagination n'eſt que la ſuite d'une hypothèſe, qui n'eſt point appuyée ſur l'écriture, ces perſonnes varient beaucoup à l'égard du tems. Quelques-unes ſuppoſent que les Patriarches ont fait uſage des lettres, & les ont fait connoître aux Egyptiens. Mais les objections contre ce ſentiment, celles en particulier que l'on tire des meſſages de vive voix en-

voyés par les Patriarches, lorſqu'il étoit plus naturel & plus expédient d'écrire, ſont ſi fortes, que d'autres ont jugé convenable de reculer cette connoiſſance juſqu'au tems de Moyſe ; à qui Dieu, ſelon eux, enſeigna l'uſage des lettres alphabétiques par le moyen des deux Tables, écrites, comme le Texte nous l'aſſûre, de la main de Dieu. J'avoue que je n'ai pas aſſez de Logique pour concevoir comment ces paroles, qui au plus, nous apprennent que les dix Commandemens ont été écrits & dictés miraculeuſement, peuvent prouver que les lettres ont été alors enſeignées pour la premiére fois aux hommes. Un Lecteur ordinaire aimera mieux conclure de ce paſſage, qu'il falloit que les lettres fuſſent alors bien connues des Iſraëlites, puiſque Dieu jugea à propos de leur donner les premiers élémens de leur Reli-

gion écrits de cette maniére. Car s'il eût effectivement révélé l'art des lettres, comment ſeroit-il arrivé qu'on eût oublié de conſerver l'hiſtoire d'un fait auſſi important ? Si important, dis-je, comme nous allons le voir dans un inſtant, que ſa mémoire auroit été une des plus grandes barriéres contre l'idolâtrie.

Il eſt probable que Moïſe a augmenté le nombre des lettres Egyptiennes & en a changé la forme.

Quoique je penſe donc qu'il ſoit extrêmement probable que Moyſe eſt redevable de la connoiſſance des lettres, & du ſurplus de ſa ſcience, à l'Egypte, cependant je n'aurois pas de peine à croire qu'il a augmenté l'Alphabeth, & qu'il a changé la forme des lettres. 1°. L'Alphabeth Hébreu, qu'il a employé pour compoſer le Pentateuque, eſt beaucoup plus ample que celui que Cadmus porta en Gréce. Cadmus étoit de Thèbes en Egypte ; il ſéjourna en Syrie, & paſſa de-là en Gréce. Son Pays mon-

tre que les lettres dont il ſe ſervoit étoient Egyptiennes, & fournit une preuve qui confirme la grande différence, à l'égard du nombre, entre les lettres Egyptiennes & les lettres Hébraïques.

2°. Je crois encore qu'il eſt probable que Moyſe a changé la forme des lettres Egyptiennes: Voici ma raiſon : toute écriture Hiéroglyphique eſt abſolument défendue par le ſecond Commandement, & cela dans une vûe digne de la Sageſſe Divine ; puiſque les Hiéroglyphes étoient, ainſi que nous le verrons dans la ſuite, la principale ſource des ſuperſtitions & des idolâtries les plus abominables. Mais les lettres alphabétiques des Egyptiens, dont les Iſraëlites auroient continué de faire uſage *ſans ce changement*, ayant été tirées des marques Hiéroglyphiques, & ayant naturellement conſervé une grande partie de la figure de ces caractères, il fal-

Voyez ci-deſſus §. 5. & plus bas §. 45.

loit retrancher toute occaſion de danger de la part des images ſymboliques. Je conjecture donc que Moyſe changea la forme des lettres Egyptiennes, & les réduiſit à quelque choſe d'approchant de cette forme ſimple que les lettres Hébraïques ont aujourd'hui.

Nous voyons par là que les lettres étoient une choſe de grande importance pour les Iſraëlites, au regard de l'intégrité de leur Religion. Si Dieu avoit donc été, ainſi qu'on le prétend, l'Auteur immédiat des lettres, Moyſe certainement auroit rapporté l'hiſtoire de leur invention, comme la choſe la plus propre à confirmer leur uſage, & à mettre ſon Peuple à couvert d'un danger auquel ſon grand attachement pour les mœurs Egyptiennes l'expoſoit fortement, je veux dire, du danger de l'écriture Hiéroglyphique.

§. 32. Il me reſte encore des

De la dialecte ſacrée.

réflexions à faire ſur le paſſage de Manethon. Sa derniére partie conduit à une autre découverte de grande importance dans les Antiquités Egyptiennes, en nous apprenant qu'il y avoit non-ſeulement des lettres & des caractères ſacrés, mais auſſi une Dialecte ou langage ſacré. Car ce que Manethon appelle ici Dialecte ſacrée, ἱερὰ διάλεκτος dans un autre endroit où il interpréte un mot de cette Dialecte, il l'appelle, Langage ſacré, ἱερὰ γλῶσσα. (*k*) On s'imaginera peut-être que cette Dialecte ſacrée n'étoit autre choſe que l'an-

[*K*] Ἐκαλεῖτο ἡ τὸ σύμπαν αὐτῶν ἔθνος ΥΚΣΩΣ, τοῦτο δέ ἐστι βασιλεῖς ποιμένες. τὸ μὲν ΥΚ κατ' ΙΕΡΑΝ ΓΛΩΣΣΑΝ βασιλέα σημαίνει, τὸ δὲ ΣΩΣ ποιμένα ἐστὶ κατὰ τὴν ΚΟΙΝΗΝ ΔΙΑΛΕΚΤΟΝ, καθ' ὅτω συνηθέστερον γίνεται ΥΚΣΩΣ. *Ap. Joſeph. cont. App. lib.* 1. *cap.* 14. Yc-sos, *id eſt, Reges paſtores.* Yc *enim in* ſacra lingua *Regem ſonat*, Sos *verò Paſtorem, ſive Paſtores, ſecundùm* Dialectum Communem, *unde vox compoſita* Yc-sos.

cienne Langue qui avoit ceſſé alors d'être en uſage, & qui s'étoit conſervée ſeulement parmi les Prêtres. Mais nous nous perſuaderons difficilement que la choſe ſoit arrivée de cette maniére, quand nous ferons attention à la médiocrité & à la lenteur du changement que les Langues Orientales ont ſouffert, & en particulier le langage d'un Peuple qui a ſi peu adopté de mœurs étrangères. D'ailleurs, la Dialecte ſacrée étoit employée au ſecret, & n'étoit connue que des Prêtres; ce qui ne ſçauroit jamais être vrai d'un langage national, quelque vieux que nous puiſſions raiſonnablement concevoir qu'il fût devenu. Ces réflexions me portent à croire que la Dialecte ſacrée étoit un langage que les Prêtres Egyptiens s'étoient formé, & un des derniers expédiens qu'ils avoient trouvé pour ſe réſerver à eux-mêmes

leurs connoiſſances. Nous avons vû comment ils avoient inventé, à meſure qu'ils étoient devenus plus ſpéculatifs, un Alphabeth pour exprimer leurs idées, en ſubſtituant des mots aux choſes, & les rendant ainſi plus clairement & plus exactement. Mais le ſimple myſtère d'un Alphabeth particulier, auquel les mots d'une Langue commune auroient ſervi, eût été bien vîte découvert. Il y a donc apparence qu'ils inventérent un langage particulier pour l'uſage de leur Alphabeth, & qu'ils réuſſirent ainſi à cacher leur ſcience ſous un double voile. Je conçois que la Dialecte ſacrée s'eſt formée, en donnant aux choſes le nom de celles que repréſentoient les figures Hiéroglyphiques. Par exemple; Yk ſignifioit un ſerpent, dans la Langue Egyptienne; & la figure d'un ſerpent, dans les Hiéroglyphes, marquoit un Roi; [1] Yk,

[1] *Horap. l. 1. cap. 59. 60. 61. 62. 63. 64.*

ſignifia un Roi dans la Dialecte ſacrée, comme Manethon vient de nous le dire. C'eſt ainſi que leurs Hiéroglyphes devinrent un fond pour une nouvelle Langue toute entiére. (*l*)

(*l*) *Addition.* Pour achever d'éclaircir le paſſage de Manethon qui a donné lieu à ces obſervations ſur la *Dialecte ſacrée*, je tâcherai de fixer ce que Manethon a entendu par *la terre de Sériad*, & par *le Déluge* arrivé dans l'eſpace de tems qui s'eſt écoulé entre le premier & le ſecond Hermés.

I.

Quant à *la Terre de Sériad*, je ne ferai qu'extraire ce que M. Dodwell a dit au §. XIII. de l'Appendix de ſes Diſſert. ſur S. Cyprien. Il ſuit le ſentiment de Selden *, qui croit que l'on a donné à la Canicule le nom du Nile. Ce Fleuve eſt appellé *Scheir*, ou *Sir*, dans l'Ecriture Sainte ; & *Siris* dans les Auteurs profanes ; d'où dérive Σειρίος, que les Latins écrivent *Syrios*, & qui eſt le nom de la Canicule, dont le Lever a tant de rapport avec l'accroiſſement du Nile. Mais de même qu'Héſiode déſigne cette Etoile par l'expreſſion Σείριος ἀστὴρ, de même auſſi il eſt vraiſemblable que les Anciens ont déſigné l'Egypte par les termes de Σειριάδα ou Σειριάδικῆ γῆ, Terre de Sériad, Terre Sériadique ; en un mot, Terre où

* *De Diis Syr. ſynt.* 1. c. 4.

Pourquoi les différentes ſortes d'Ecritures Hiérographiques ont été confondues par les Anciens.

Il réſulte de ce qui a été dit que les Prêtres Egyptiens avoient trois maniéres de tenir leurs connoiſſances cachées, & cependant

Odyſſ. Δ. coule le Fleuve *Siris*. C'eſt ainſi qu'ils ont appellé le même Pays *Ægyptus*, du nom ſous lequel Homère, le plus ancien des Auteurs Grecs, a connu le Nile.

II.

Pour ce qui eſt du Déluge, après lequel Agathodémon traduiſit les inſcriptions compoſées par le premier Hermès, ſi l'on fait attention que Manethon parle d'un Déluge poſtérieur au premier Hermès, qui n'a vécu, ſelon lui, que depuis Menès, il eſt clair qu'il n'a point eu en vûe le Déluge de Noé. Dès qu'il n'a point eu en vûe le Déluge de Noé, le mot *Déluge* ne peut plus ſignifier qu'une inondation du Nile, & ſeulement une inondation plus conſidérable que de coutume, puiſqu'il la cite comme une Epoque. Alors, s'il eſt permis de conjecturer, on peut croire que cette inondation fut occaſionnée par le tremblement de terre arrivé ſous le Roi *Bochus* à Bubaſte. Il y périt beaucoup de monde; & *Manethon*, dans *le Syncelle*, a fait de cet événement une Epoque ſous le Regne de Bochus. Ce tremblement de terre fit vraiſemblablement déborder le Nile, en rompant les digues. Elles étoient fort élevées à Bubaſ-

Voyez Marshami, can. chron. p. 18. coll. cum p. 44. ed. Lond.

dant de les tranſmettre : celle des ſymboles Hiéroglyphiques, celle d'un Alphabeth ſacré, & celle d'une Dialecte ſacrée. En

te ; ce qui montre que cette Ville de la baſſe Egypte étoit plus expoſée que les autres aux inondations.

Ammien Marcellin emploie le mot *Déluge* dans la même ſignification, par rapport à l'Egypte. C'eſt dans le XXIIe. Livre, où, ſans déſigner d'endroit de l'Egypte en particulier ; *Multa*, dit-il, *in illis Tractibus pretium eſt operæ maximum legere, è quibus pauca conveniet explicari. Sunt Therma lutra, quæ* Cythrus *indigenæ vocant. Templa ubique molibus magnis extructa. Pyramides ad miracula ſeptem provectæ.... ſunt &* ſyringes, *ſubterranei quidam & fluxuoſi receſſus, quos, ut fertur, periti rituum vetuſtorum, adventare* Diluvium *præſcii, metuenteſque ne ceremoniarum obliteraretur memoria, penitùs operoſis digeſtos fodinis* per loca diverſa *ſtruxerunt : & exciſis parietibus, volucrum ferarumque genera multa ſculpſerunt, & animalium ſpecies innumeras multas, quas* Hieroglyphicas litteras *appellarunt, Latinis* [*lege* Latini] ignorabiles. Cap. 39.

Les Egyptiens, comme l'on voit, n'avoient pas ſeulement des colonnes & des Pyramides, élevées ſur le ſol de la terre, pour y graver ce qui avoit rapport à leur hiſtoire, ou à leurs uſages ; mais ils avoient encore en divers endroits de l'Egypte,

expliquant les différentes natures, & les diſtinguant des Hiéroglyphes propres, j'ai tâché de débrouiller un ſujet qui a embar-

per diverſa loca, des lieux ſouterrains où les rites de la Religion étoient inſcrits ſur les murailles, en caractères Hiéroglyphiques, pour en conſerver la mémoire, contre les accidens des inondations.

L'équivoque du mot *Déluge* une fois levée, l'hiſtoire que Joſéphe raconte des colonnes de Seth, dans la terre de Sériade, n'eſt plus une énigme. La difficulté roule ſeulement ſur l'antiquité qu'il donne à ces monumens. Mais n'auroit-il pas ſuivi une tradition que l'on retrouve encore chez les Arabes? » Les anciens Grecs, dit » Abulpharage, croient qu'Enoch, ap» pellé Edris par les Arabes, eſt le mê» me qu'Hermès ſurnommé Triſmégiſte. » Car l'on ſuppoſe qu'il y a eu trois Her» mès. Le plus ancien habitoit le Saïd » (ou le Terrain élevé) de la haute Egy» pte. Il a traité le premier des ſubſtances » ſupérieures, & a prédit le Déluge. Dans » la crainte que les ſciences ne vinſſent à » périr, & les arts à s'oublier, il fit conſ» truire les Pyramides, graver deſſus tou» te ſorte d'arts & d'inſtrumens, & re» préſenter les différentes claſſes de ſcien» ce; ſon intention étant d'en conſerver » la connoiſſance à la poſtérité ». *Autumant Græci antiquiores Enochum eſſe Hermetem qui Triſmegiſtus cognominatus eſt.* ...

Antiquités judaïques. ch. 2.

raſſé les Anciens eux-mêmes ; car lorſqu'ils parlent de la Littérature Egyptienne, ils confondent perpétuellement les diverſes eſ-

Arabes autem ipſum Edriſum appellant. Ac dicitur tres fuiſſe Hermetes, quorum primus fuit ille qui Saïdam Ægypti ſuperioris incoluit ; ac primus omnium de ſubſtantiis ſuperioribus locutus eſt, & de diluvio præmonuit. Verituſque ne perirent ſcientiæ, atque obliterarentur artes, Pyramides extruxit, quibus omnia artificia atque inſtrumenta inſculpſit, & in iiſdem ſcientiarum ordines delineavit, eas conſervatas poſteris tradere cupiens. Hiſt. Dynaſt. ex verſ. Pocockii. p. 6. Cette tradition ſuppoſe que les anciens Grecs ont cru que Triſmégiſte étoit Hénoch. Cependant, ni les Grecs, ni les Egyptiens n'ont dû avoir les premiers une ſemblable penſée. Mais elle a pû fort bien venir aux Juifs Helléniſtes d'Alexandrie ; & il ne ſeroit pas étonnant qu'ils euſſent imaginé d'attribuer à Hénoch l'hiſtoire d'Hermès Triſmégiſte, afin de relever leur Nation aux yeux des Egyptiens. Quoi qu'il en ſoit, l'idée qu'Enoch a bâti les Pyramides eſt adoptée par les Sabiens qui vivent aujourd'hui en Egypte. » Ils ne s'i-
» maginent pas ſeulement, comme le rap-
» porte M. Greave, qui avoit ſans doute
» vû de ces Sabiens, que ces monumens
» ſont les tombeaux de Seth, & de ſes
» deux enfans, Enoch & Sabi, qu'ils re-
» gardent comme les premiers Auteurs de

péces d'écritures ſacrées l'une avec l'autre. Ce qui a beaucoup contribué à cette confuſion, ce me ſemble, c'eſt l'uſage que les Egyptiens avoient d'employer dans un même livre, ou ſur un même monument, les différentes ſortes d'écritures ſacrées, c'eſt-à-dire, l'Hiéroglyphique, la Symbolique, & l'Hiérogrammatique; comme il eſt arrivé en compo-

» leur Religion, ils offrent encore de » l'encens à ces mêmes monumens, & » leur ſacrifient un coq & un veau noir ». *They have a great reſpect for the Pyramids of Egypt; fancying theſe to be the ſepulchres of Seth, and Enoch and Sabi his two ſons, whom they look on as the firſt propagators of their Religion. At theſe ſtructures they ſacrifice a cock and a black calf, and offer up incenſe.* M. d'Herbelot, *Bibl. or. au mot Sabi*, ne dit rien de cette offrande & de ce ſacrifice. Il parle uniquement du grand reſpect que ceux de la ſecte des Sabiens ont pour les Pyramides d'Egypte, à cauſe qu'ils croient que Sabi fils d'Edris, ou d'Enoch, eſt enterré dans la troiſiéme. Les Sabiens, ajoute-t-il, prétendent tenir leur Religion de Seth & d'Enoch, dont ils ſe perſuadent d'avoir encore aujourd'hui les livres.

Pyramid. p. 6. 7. dans le diſc. prél. de M. Sale ſur le Coran. p. 15.

ſant la Table Iſiaque, & le Rituel myſtique dont Apulée donne la deſcription.

§. 33. Nous voyons à préſent comment il eſt arrivé que ce qui devoit ſon origine à la néceſſité, a été dans la ſuite du tems employé au ſecret, & a été cultivé pour l'ornement. Mais par un effet de la révolution continuelle des choſes, ces mêmes figures, qui avoient d'abord été inventées pour la clarté, & puis converties en myſtères, ont repris à la longue leur premier uſage. Dans les ſiécles floriſſans de la Gréce & de Rome, elles étoient employées, ſur les monumens & ſur les médailles, comme le moyen le plus propre à faire connoître la penſée : de ſorte que le même ſymbole, qui cachoit en Egypte une ſageſſe profonde, étoit entendu par le ſimple Peuple en Gréce & à Rome.

Retour des Hiéroglyphes à leur premier uſage.

Afin d'éclaircir ces différentes

Changemens ſemblables à ceux de l'Ecriture, arrivés au langage.

mutations & révolutions, nous recourerons encore à l'exemple du langage, dont le progrès & les changemens, même les plus petits, ont ſuivi le ſort de l'écriture : & nous montrerons comment le premier expédient, qui a été imaginé pour communiquer les penſées dans la converſation, cet effort groſſier dû à la néceſſité, eſt venu, par la ſuite du tems, de même que les premiers Hiéroglyphes, à ſe changer en myſtère, & à s'élever juſqu'à l'art de l'éloquence & de la perſuaſion.

I.

Parallele de *l'Apologue* avec les deux eſpéces d'Hiéroglyphes propres.

§. 34. Nous avons déja fait voir, dans la Fable de Joatham, le rapport de l'Apologue avec l'Hiéroglyphe propre des Egyptiens, & qu'il avoit été inventé uniquement pour préſenter une image ſenſible à la conception groſſiére de l'Auditeur. Le changement de l'objet, changement qui

qui eſt la baſe de l'Apologue, l'a fait répondre exactement à l'Hiéroglyphe tropique; & cette ſorte de proſopopée ſi uſitée dans l'Apologue, qui repréſente une multitude de perſonnes ſous l'image d'une ſeule, l'a fait également répondre à l'Hiéroglyphe curiologique.

II.

Parallele de la *Parabole* avec le ſymbole tropique.

Lorſque les hommes ont enſuite commencé à affecter du myſtère, ou que le ſujet exigeoit du ſecret, ils ont par dégrés changé l'Apologue, ou la Fable, à l'aide d'alluſions délicates & tirées de loin, en une parabole, pour répandre de l'obſcurité ſur ce qu'ils vouloient faire connoître: de la même maniére que l'on s'y eſt pris à l'égard de l'Hiéroglyphe tropique, en le changeant en ſymbole tropique. Nous avons, dans l'Ecriture ſainte, des exemples ſans nombre

de cette forme de diſcours. Dieu l'emploie en parlant au Prophéte Ezéchiel en ces termes : » Fils » de l'Homme, parlez en para- » bole à la maiſon rébelle, & di- » tes-lui : Voici ce que dit le Sei- » gneur votre Dieu. Mettez une » marmite devant le feu, met- » tez-la, dis-je, & verſez de l'eau » dedans. Rempliſſez-la de vian- » de. Mettez les meilleurs en- » droits ; la cuiſſe, l'épaule, les » morceaux choiſis d'entre les » os. Prenez la chair des bêtes » les plus graſſes. Mettez les os » au deſſus, les uns ſur les autres. » Faites-la bouillir à gros bouil- » lons, juſqu'à faire cuire les os » mêmes ».

xxiv. 3. & ſuiv.

Les Orientaux & les Grecs ont fait un pareil uſage de la parabole. Les Juifs y attachoient la même idée. On le voit par cette plainte du Prophéte : [1] *Hélas, Seigneur ! ils me diſent : Celui-ci ne parle-t-il pas toujours en paraboles ?*

[1] xx. 49

On le voit encore par cet avertiſſement de Jeſus-Chriſt : » Il » vous eſt donné de connoître » les *Myſtères* du Royaume de » Dieu ; mais aux autres, je parle en *paraboles*, afin qu'en » voyant ils ne voient pas, & » qu'en entendant ils ne comprennent pas ». Démétrius Phaléréus, ce grand Maître de l'éloquence Grecque, s'explique de même. » L'Allégorie, dit-il, eſt » employée comme un voile & » un déguiſement du diſcours «. ὡσπερ συγκαλύμματι τοῦ λόγου, τῇ ἀλληγορίᾳ κέχρηται.

Luc. VIII. 10.

De Eloc. ſect. 100.

III.

Nous avons remarqué que plus l'écriture ſymbolique s'étoit écartée de l'Hiéroglyphe propre, plus elle étoit devenue obſcure, & qu'à la longue elle avoit été diviſée en tropique & en énigmatique. Il eſt arrivé préciſément la

Paralléle de l'*Enigme* avec le ſymbole énigmatique.

même choſe à la PARABOLE, qui répondoit au ſymbole tropique. Elle a été rendue myſtérieuſe au point de devenir une énigme, & de répondre exactement au ſymbole énigmatique.

C'eſt ce que l'Ecriture Sainte appelle κατ' ἐξοχὴν (par excellence) une *ſentence obſcure*. Le Prophéte Ezéchiel nous en fournira un exemple. » Le Seigneur » me parla encore, & me dit: Pro» poſez cette ENIGME, & rappor» tez cette PARABOLE à la maiſon » d'Iſraël. Vous leur parlerez de » cette ſorte : Voici ce que dit le » Seigneur votre Dieu. Un Ai» gle puiſſant, qui avoit de gran» des aîles très-déployées, plei» nes de plumes diverſifiées par » la variété des couleurs, vint ſur » le Mont Liban, & emporta la » plus haute branche d'un cédre. » Il arracha auſſi les branches » naiſſantes, & les tranſporta dans

» une terre de gens de trafic, » &c. XVII. 2. *& ſuiv.*

La ſageſſe des anciens Orientaux, ſuivant Salomon, conſiſtoit en grande partie dans l'interprétation de ces Enigmes. » Un » homme intelligent, dit-il, parviendra à entendre les conſeils » des Sages, à comprendre un » proverbe, & à en démêler le » ſens; à pénétrer les paroles des » Sages, & leurs *ſentences obſcures.* » [2] C'étoit en effet la coutume, parmi les Sages de ce tems-là, comme l'Ecriture nous l'apprend, [3] & une coutume qui ſe conſerva long-tems, ſuivant Joſephe, (*t*) de s'envoyer, ou de ſe

[2] *Prov. I. 5. 6.*

[3] *Juges, XIV. 12. 13. 14.*

(*t*) Καὶ Σοφίσμαθα ἤ κὴ λόγους ΑΙΝΙΓΜΑΤΩΔΕΙΣ διεπέμψαθο ωθὸς τ Σολομῶνα ὁ τῶν Τυρίων βασιλεὺς, παρακαλῶν ὅπως αὐτῷ ζήτησος σαφηνίσῃ, κὴ τ λύσεις τ ἐν αὐτοῖς ζητημάτων ἀπαλλάξῃ. τ ἤ, δεινὸν ὄντα, κὴ συνετὸν, οὐδὲν ἡττων παρῆλθεν, ἀλλὰ πάντα νικήσας τῷ λογισμῷ, ὃ μαθὼν αὐτῶν τὴν διάνοιαν ἐρώτησε. *Antiq. Jud. l.* VIII. *cap.* 5.

Sophiſmata & verba Ænigmatica ad Solomonem miſit Tyriorum Rex, rogans eum

présenter l'un à l'autre, pour éprouver leur sagacité, des ENIGMES ausquelles on attachoit des peines & des récompenses. (*u*) Cela fit qu'on ne chercha souvent qu'à duper, en présentant une Enigme. Aussi l'intelligence des SENTENCES OBSCURES devint un proverbe parmi les Hébreux, pour signifier l'adresse à frauder & à tromper, comme on le peut conclure du portrait que Daniel fait d'Antiochus Epiphanes. » Lors-

ut illa sibi explicaret, atque omnem de quæstionibus in illis involutis dubitationem tolleret. Hunc verò, cùm mirâ esset sagacitate & intelligentiâ, nihil horum fugiebat, sed cùm omnia rationis vi superasset, & quid sibi velint intellexisset, EA *reddidit perspicua.*

(*u*) Διὸς . . . τὴν ἡ τυραννοῦντα Ἱεροσολύμων Σολομῶνα πέμψαι, φησὶ, πρὸς τὸν Εἴραμον ΑΙΝΙΓΜΑΤΑ, καὶ παρ' αὐτοῦ λαβεῖν ἀξιοῦντα. τὸν ἡ, μὴ δυνηθέντα διακρῖναι τῷ λύσαντι χρήματα ἀποτίνειν. *Id. ibid.*

Dicit DIUS *Solomonem, qui Hierosolymis tunc regnabat, ad Hiramum Ænigmata misisse, pariter rogantem ab ipso ut alia acciperet. Quique* proposita *solvere nequiret,* is *ab interprete pecuniâ mulctaretur.*

» que les iniquités ſe ſeront ac-
» crues, dit-il [1], il s'élévera un [1] VIII. 23.
» Roi qui aura l'impudence ſur
» le front, & qui comprendra les
» SENTENCES OBSCURES ».

Le voile myſtérieux de cette ſorte de ſageſſe la rendit, comme un pareil voile fera toujours, le plus eſtimé de tous les talens. C'eſt pourquoi, dans un Pſeaume où il s'agit d'exciter & de fixer fortement l'attention, le Pſalmiſte débute en ces ter-
» mes: Vous, Peuples, écoutez
» tous ce que je vais dire. Que
» tous les Habitans de la Terre,
» grands & petits, riches & pau-
» vres, prêtent attention. Ma
» bouche publiera la ſageſſe, &
» la méditation de mon cœur
» l'intelligence. Je m'inclinerai
» pour écouter la parabole. [2] Je [2] Pſalm. XLIX. 4.
» découvrirai ſur la harpe mon
» ENIGME ». Car, ſuivant qu'un grand Critique en fait de Littérature ſacrée & profane, l'a très-

bien obſervé ſur cet endroit : *Pſalmi hujus auctor, quo auditores attentos reddat, his promittit ſe de rebus maximis, & in quibus ſumma ſapientia poſita ſit, dictu-*
[1] *Pſalm. liber metricè diviſus, &c. ed. Epiſc. Ciceſtr. p. 265.*
rum ; & in carmine hoc componendo artem quam potuit maximam adhibuit, ut materiâ dignum rederet. [2]

Paralléle des *expreſſions figurées* avec l'écriture ſymbolique.

§. 35. Après que l'Art de l'écriture eût été perfectionné au point d'être ſymbolique, les Egyptiens, pour lui donner un air d'élégance & de ſcience, & un voile myſtérieux en même tems, étudiérent toutes les propriétés ſinguliéres des êtres, & leurs différentes relations, afin de s'en ſervir à repréſenter d'autres choſes. Il en a été de même de l'art de la parole. Les hommes ont commencé de bonne heure à orner de tropes & de figures les différentes façons de s'exprimer dont nous venons de parler : ce qui a été cauſe que la poſtérité a douté

douté dans la ſuite de l'origine, des expreſſions figurées, de la même maniére préciſément qu'elle a douté de l'origine des peintures Hiéroglyphiques. Mais l'un & l'autre Art doit ſa naiſſance au pur beſoin, & à la groſſiéreté des hommes; c'eſt-à-dire, au manque de mots, & à la groſſiéreté des conceptions. Le *Pléonaſme* ſervira d'exemple pour le premier défaut, & la *Métaphore* pour le ſecond. Car le diſcours des Orientaux en eſt plein. Ces figures en conſtituent l'élégance & la beauté; & l'art de leurs Orateurs & de leurs Poëtes conſiſte particuliérement à y exceller.

1. Le Pléonaſme eſt viſiblement dû aux bornes étroites d'un langage ſimple. L'Hébreu, où cette figure revient fréquemment, eſt la moins abondante de toutes les Langues ſçavantes de l'Orient. *Amant*, dit Grotius, *Hebræi verborum copiam. Itaque*

rem eandem multis verbis exprimunt. [1] Il n'en indique pas la raiſon ; mais celle que nous venons de donner paroît très-naturelle. En effet, lorſque les expreſſions ne répondent pas entiérement aux idées de celui qui parle, ainſi qu'il arrive ſouvent en ſe ſervant d'une Langue qui eſt pauvre, il cherche néceſſairement à s'expliquer, en répétant ſa penſée en d'autres termes, à peu-près de même que celui dont le corps eſt géné dans un endroit, cherche continuellement une place qui le ſatisfaſſe. Nous pouvons remarquer cela fréquemment dans la converſation ordinaire, où la penſée de celui qui parle eſt ſouvent plus forte que ſon expreſſion. Ainſi, moins une Langue eſt abondante, plus elle ſera toujours pleine de répétitions.

[1] *In Hab.* 2. *I.*

2. La métaphore eſt dûe évidemment à la groſſiéreté de la conception, de même que le

Pléonaſme l'eſt au manque de mots. Les premiers hommes étant ſimples, groſſiers, & plongés dans les ſens, ne pouvoient exprimer leurs conceptions imparfaites des idées abſtraites, & les opérations réfléchies de l'entendement, qu'à l'aide des images ſenſibles, qui, au moyen de cette application, devenoient métaphores. Telle eſt l'origine véritable de l'expreſſion figurée, & elle ne vient point, comme on le ſuppoſe ordinairement, du feu d'une imagination poëtique. Le ſtyle des Barbares de l'Amérique, quoiqu'ils ſoient d'une complexion très-froide & très-flegmatique, le démontre encore aujourd'hui. Voici ce qu'un ſçavant Miſſionnaire dit des *Iroquois*, qui habitent la partie ſeptentrionale du Continent.» Les Iroquois, » comme les Lacédémoniens, » veulent un diſcours vif & con- » cis. Leur ſtyle eſt cependant

» figuré & *tout métaphorique* ». [1] Leur phlegme a bien pû rendre leur ſtyle concis, mais il n'a pû en retrancher les figures. Ainſi l'union de ces caractères différens montre clairement que la métaphore eſt dûe à la néceſſité, & non au choix. Mais pourquoi aller chercher ſi loin des exemples? Quiconque voudra ſeulement faire attention à ce qui échappe généralement aux réflexions des hommes, parce qu'il eſt trop ordinaire, peut obſerver que le Peuple eſt preſque toujours porté à parler en figures. Il eſt vrai que quand cette diſpoſition rencontre une imagination ardente, qui a été cultivée par l'exercice & la méditation, & qui ſe plaît à peindre des images vives & fortes, la métaphore eſt bien-tôt ornée de toutes les fleurs de l'eſprit. Car l'eſprit conſiſte à employer des images énergiques & métaphoriques, en ſe ſervant d'al-

[1] *Mœurs des Sauv. Amériq. par le P. Lafitau. t. I. p. 480.*

luſions extraordinaires, quoique juſtes, à l'imitation des anciens Sages d'Egypte, qui employoient ainſi les ſymboles Hiéroglyphiques, en les adaptant arbitrairement, quoique par analogie.

La conduite de l'homme, comme nous voyons, a toujours été, ſoit dans le diſcours & dans l'écriture, ſoit dans le vêtement & le logement, de changer ſes beſoins & ſes néceſſités en parade & en ornement.

IV.

Paralléle des *métaphores* avec les deux eſpéces d'écritures alphabétiques.

§. 36. Dans le premier paralléle que nous avons fait du langage avec l'écriture, nous avons comparé les métaphores aux lettres d'un Alphabeth. Voici quelque choſe qui montrera encore mieux l'exactitude de la comparaiſon. Les Egyptiens avoient, comme on l'a prouvé, deux ſortes de lettres alphabétiques; l'une, à l'uſage du Peuple; l'autre,

à l'uſage des Prêtres. Il en a été de même de la métaphore, dans l'uſage que l'on en a fait anciennement. Il y avoit des métaphores claires & intelligibles, & d'autres étoient obſcures & myſtérieuſes. Les écrits des Prophétes ſont pleins de cette derniére eſpéce de métaphores. Nous nous contenterons de rapporter pour exemple la fameuſe Prophétie de Balaam : « Il ſortira une étoile » de Jacob, & un ſceptre s'éle-
[1] *Nomb.* XXIV. *17.* » vera d'Iſraël » [1] Cette Prophétie ſe rapporte peut-être en quelque ſens à David, mais elle regarde ſans difficulté le Chriſt principalement. La métaphore d'un ſceptre, qui eſt employée ici, étoit commune & populaire, pour déſigner un chef, tel que David; mais la métaphore d'une étoile, quoiqu'elle ſignifie, comme l'autre, dans les écrits des Prophétes, [2] un Prince ou Chef temporel, avoit cependant auſſi un ſens
[2] *Dan.* VIII. *10.*

caché & ſecret. Dans les Hiéroglyphes Egyptiens, & nous verrons tout-à-l'heure à quel point l'écriture Hiéroglyphique a influé ſur les Langues de l'Orient; dans les Hiéroglyphes, dis-je, une Etoile déſignoit Dieu. Ἀστὴρ παρ' Αἰγυπτίοις ἱερογλυφῶν ΘΕΩΝ σημαίνει. [1] De-là vient que Dieu reprochant aux Iſraëlites leur idolâtrie au ſortir de l'Egypte, leur dit dans le Prophéte Amos : » M'avez-vous offert des ſacrifices & des offrandes dans le déſert pendant quarante ans, ô » Maiſon d'Iſraël? Non; mais » vous avez porté le Tabernacle » de vos images de Moloch & » de Chiun; l'ETOILE DE VOTRE » DIEU que vous vous êtes faite » à vous-même ». [2] *L'Etoile de votre Dieu* eſt ici une expreſſion noble & figurée, pour ſignifier l'Image de votre Dieu. Car une Etoile étant employée dans les

[1] *Horap. l. II. cap. I.*

[2] *V. 25. 26.*

Hiéroglyphes pour ſignifier Dieu, elle eſt placée ici avec élégance pour ſignifier l'Image matérielle d'un Dieu. Ces mots, l'*Etoile de votre Dieu*, ne ſont qu'une répétition, comme il eſt ſi ordinaire dans la Langue Hébraïque, des précédens, *Vos images de Moloch & de Chiun*, & ne doivent point être rendus, ainſi que le ſuppoſent quelques Critiques, par SIDUS DEUM VESTRUM, votre Dieu Etoile. Nous concluons de cet exemple, que la métaphore d'une Etoile, employée par Balaam, eſt du genre des métaphores obſcures & myſtérieuſes ; qu'elle doit être entendue dans le ſens que nous diſons ; & par conſéquent, qu'elle ſe rapporte uniquement au Chriſt, le Fils éternel de Dieu.

Retour de la *Parabole* à ſa premiére clarté.

§. 37. Nous avons fait remarquer comment les *ſymboles*, qui étoient venus des Hiéroglyphes populaires, avoient perdu leur

uſage myſtérieux, & recouvré leur premiére nature dans les ſiécles floriſſans de la Gréce & de Rome. La même choſe eſt préciſément arrivée à la Parabole, qui, venant du ſimple Apologue, eſt ſouvent retournée à ſa premiére clarté, & eſt devenue un proverbe commun & intelligible à tout le monde. » En ce tems là, » dit le Prophéte *Michée*, un » chacun ſe ſervira de PARABOLE » contre vous [1] ..... Tous, dit » *Habacuc*, ne ſe ſerviront-ils pas » contre lui de Paraboles, & de » proverbes railleurs » ? [2]

[1] *II. 4.*

[2] *II. 6.*

C'eſt ainſi que l'écriture & le langage ont exactement eu le même ſort. Les différentes formes qu'ils ont ſubi ont été inventées par néceſſité, afin d'être entendues de tout le monde. Elles ont enſuite été choiſies pour ſervir au myſtère & à l'ornement; & enfin elles ont fini, comme elles avoient commencé; c'eſt-

Sort du langage & de l'Ecriture.

à-dire, par être entendues du Peuple.

Influence du langage ſur l'écriture, & de l'écriture ſur le langage.

§. 38. Nous n'avons enviſagé juſqu'ici le rapport du langage avec l'écriture, qu'autant que l'un & l'autre peuvent être comparés pris ſéparément; mais ces deux différentes maniéres de communiquer les *mêmes* idées, doivent néceſſairement avoir influé beaucoup l'une ſur l'autre. Il faudroit un volume tout entier pour bien dévélopper cette influence réciproque; d'ailleurs, j'aurai une occaſion plus convenable d'en parler, lorſque je répondrai aux objections des Incrédules contre le ſtyle de l'Ecriture Sainte; ainſi il ſuffira pour le préſent d'en dire un mot.

Comment le langage a influé ſur l'écriture Hiéroglyphique.

1. L'influence que le langage doit avoir eu ſur la premiére eſpéce d'écriture, qui a été l'Hiéroglyphique, eſt évidente. Nous avons fait voir que la pure néceſſité avoit rendu ce langage

extrêmement figuré, & plein d'images ſenſibles. Quand les hommes donc ont ſongé pour la premiére fois à conſerver par écrit leurs idées, l'écriture dont ils ſe ſont ſervi a néceſſairement été cette même peinture, que leur avoit d'abord repréſenté leur imagination, & qu'ils avoient exprimé par des mots. De-là vient, qu'encore long-tems après; c'eſt-à-dire, depuis que le langage figuré, étant devenu un effet du choix, fut décoré, chez les Grecs & chez les Romains, par exemple, de tout ce que l'eſprit peut inventer, & que l'on eût fait revivre le génie des plus anciens Hiéroglyphes, pour ſervir d'ornement aux *emblêmes* & aux *deviſes*; les monnoies, les monumens, les Autels, &c. ſe trouvent remplis de toute ſorte d'êtres imaginaires, par la coutume qu'ont eu leurs Poëtes & leurs Orateurs de perſonnaliſer chaque

choſe. Les qualités de l'eſprit, les affections du corps, les propriétés des différentes Contrées, Villes, Riviéres, Montagnes, leur ont ſervi à animer les choſes. Car *ſuivant que l'imagination de l'Artiſte lui repréſentoit une forme pour les choſes inconnues, ſa main en faiſoit une figure, & il donnoit à un être imaginaire un nom & une demeure.*

As imagination *bodied forth*
The forms of things unknown, the Artiſt's hand
Turn'd them to shape, and gave to aiery nothing
A local habitation and a Name.

Comment l'écriture Hiéroglyphique a influé ſur le langage.

2. L'influence que l'écriture Hiéroglyphique a réciproquement eu ſur le langage, n'eſt pas moins évidente. Nous avons vû que les Chinois ont fait uſage, de même que les Egyptiens, de cette ſorte d'écriture. Leur langage y répond entiérement, à en juger par l'idée que l'on nous

en donne. » Le ſtyle des Chinois » dans leurs compoſitions, dit le » P. du Halde, eſt *myſtérieux*, » *concis*, *allégorique*, & quelque- » fois *obſcur*. Ils diſent beaucoup » de choſes en peu de paroles. » Leurs expreſſions ſont vives, » animées, & ſemées de *compa-* » *raiſons hardies*, & de *métapho-* » *res nobles* ». [1] Leur ſtyle, comme nous voyons, eſt concis & figuré, qui eſt le même caractère attribué plus haut au ſtyle des Iroquois. Car la nature eſt uniforme par tout. Le tempérament froid & phlegmatique des Chinois a rendu leur ſtyle concis & laconique, & l'uſage des Hiéroglyphes l'a rendu figuré. Mais, ſi ces deux Peuples, ſi fort éloignés de nous à l'Orient & à l'Occident, euſſent eu en partage le même feu d'imagination que les Aſiatiques proprement dits, alors leur langage abonderoit, de même que celui des autres Peuples

[1] *Deſcript. de l'Emp. de la Chine. t. 2. pag. 227. Paris. 1735.*

dont nous avons parlé, en Pléonaſmes, au lieu d'abonder en Laconiſmes.

Son influence ſur l'ancien ſtyle Aſiatique.

§. 39. L'ancien ſtyle Aſiatique, qui étoit ſi prodigieuſement figuré, autant que nous en pouvons juger par les fragmens qui nous en reſtent dans le langage prophétique des Ecrivains ſacrés, ſemble auſſi avoir été viſiblement formé ſur le modéle des anciens Hiéroglyphes. Car nous trouvons d'un côté, que dans l'écriture Hiéroglyphique, le Soleil, la Lune & les Etoiles, ſervoient à repréſenter les Etats, les Empires, les Rois, les Reines, & les Grands: que l'Eclipſe, & l'extinction de ces luminaires, marquoit des déſaſtres temporels, ou des ruines totales: que le feu, & l'inondation, ſignifioit une déſolation produite par la guerre ou par la famine; & que les plantes, ou les animaux, indiquoient les qualités des perſonnes en par-

ticulier, &c. Et d'un autre côté, nous voyons que les Prophétes donnent aux Rois, & aux Empires, les noms des Luminaires céleſtes ; que leurs malheurs, & leurs renverſemens, ſont repréſentés par l'éclipſe & l'extinction de ces mêmes Luminaires ; que les Etoiles qui tombent du firmament ſont employées à déſigner la deſtruction des Grands ; que le Tonnerre, & les vents impétueux, marquent des invaſions de la part des Ennemis ; que les Lions, les Ours, les Léopards, les Boucs, & les Arbres fort élevés, déſignent les Généraux d'Armées, les Conquérans, & les Fondateurs des Empires ; que la Dignité Royale eſt figurée par la pourpre, ou par une Couronne ; l'iniquité, par des habillemens ſouillés ; l'erreur, & la miſere, par une coupe qui enyvre ; un Guerrier, par une Epée ou un Arc ; un Homme puiſſant, par

une Statue giganteſque ; & un Juge, par une Balance, des Poids & des Meſures. Ainſi, pour tout dire, en un mot, le ſtyle prophétique ſemble être un Hiéroglyphe parlant.

Ces obſervations peuvent non-ſeulement nous ſervir pour l'intelligence de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, mais encore pour juſtifier le ſtyle des écritures contre les ignorantes chicanes des libertins de nos jours, qui ont follement pris, pour un effet particulier de l'imagination échauffée des Prophétes, ce que le langage des perſonnes ſages de leur tems autoriſoit, & que DIEU ET SON FILS ont eu la condeſcendance d'employer, pour faire connoître les voies ſublimes & cachées de la Providence, lorſqu'ils ſe ſont révélés eux-mêmes aux hommes.

Veſtiges de cette influence

Nous ne devons pas être ſurpris que les Hiéroglyphes aient eu

eu une pareille influence ſur le langage Aſiatique, puiſque nous trouvons encore, dans les Langues moins anciennes, des traces de cette influence. Par exemple : les Egyptiens repréſentoient l'année ſous la figure d'un ſerpent qui formoit un cercle, en tenant ſa queue dans ſa gueule ; & les Grecs, ſuivant l'étymologie de Platon, appelloient l'année ἐνιαυτὸς, à cauſe qu'elle retournoit ſur elle-même : οἱ μὲν ἐνιαυτόν, ὅτι ἐν ἑαυτῷ. Les Romains ſe ſervoient du mot *annus ; quaſi annulus*, dit Varron. Et Servius ; *annus, quaſi annulus, quòd in ſe redeat.* Les Egyptiens, d'un autre côté, déſignoient l'année courante, par la figure d'un aigle. Les Grecs, en conſéquence, ont appellé l'aigle ἀετὸς. Artémidore, à la vérité, donne une raiſon particuliére pour laquelle l'aigle déſignoit l'année courante,

dans les Langues Grecque & Latine.

In Cratylo.

In Æneid. lib. I.

(*i*) Mais nous ferons voir que les anciens Onirocritiques, dont Artémidore a tiré ſa Collection, fondoient les Régles qui leur ſervoient à interpréter les choſes vûes en ſonge, ſur la ſignification que ces mêmes choſes avoient dans l'écriture Hiéroglyphique.

Abus magique de l'Ecriture Hiéroglyphique.

§. 40. Pour conclure, nous remarquerons en dernier lieu, qu'outre tous ces changemens, que les anciens Hiéroglyphes des Egyptiens ont ſoufferts, ils ont enfin été employés à un uſage dépravé; comme les Myſtères, cette autre ſource importante de la ſageſſe Egyptienne, qui, à la fin, dégénérérent en magie. (*k*) Il

(*i*) Σημαίνει ἡ ὁ ἀετὸς, καὶ τὸ ἐνεστῶτα ἐνιαυτὸν. ἔστι γὰρ τὸ ὄνομα αὐτοῦ γραφὲν ἕδεν ἄλλο, ἢ πρῶτον ἔτος. *Significat etiam Aquila præſentem annum. Eſt enim nomen ejus ſcriptum nihil aliud quàm primus annus*, lib. 2. cap. 20. p. 107. ed. Pariſ. 1603.

(*k*) On en diſtinguoit de trois eſpéces: la Magie d'invocation, ou la *Nécromancie*; la Magie de transformation, ou la

eſt arrivé préciſément la même choſe aux Hiéroglyphes. Quand les caractères en furent devenus ſacrés, à prendre ce terme dans le ſens étroit, [voyez le §. 43.] les perſonnes ſuperſtitieuſes les firent alors graver ſur des pierres précieuſes, & les portérent en façon d'*amulettes* & de *charmes*. Cet

Métamorphoſe; & la Magie de commerce avec les Dieux, ou la *Théurgie*. Les repréſentations qui accompagnoient la célébration des Myſtères, ſemblent avoir donné lieu à la premiére eſpéce. La doctrine de la Métempſychoſe, enſeignée dans les Myſtères, paroît avoir donné lieu à la ſeconde; & les ἀπόῤῥητα, ou le ſecret des Myſtères qui regardoit la Nature Divine, peuvent avoir donné lieu à la troiſiéme. Tout le monde convenoit que les deux premiéres eſpéces de Magie étoient abominables; mais les derniers Platoniciens & Pythagoriciens prirent la défenſe de la troiſiéme eſpéce, & lui conſervérent quelque crédit. Héliodore, l. 3. hiſt. Æth. nous apprend que les Prêtres Egyptiens affectoient de diſtinguer entre la Magie de Nécromancie & la Magie de Théurgie; regardant la premiére comme mauvaiſe & infâme, & la derniére comme très-recommandable. *Moſes's Legation, t. 2. p. 122.*

abus magique n'eſt guéres plus ancien que le culte du Dieu Sérapis, qui fut établi ſous les Ptolomés. Certains Chrétiens hérétiques, & natifs d'Egypte, qui avoient mêlé un nombre de ſuperſtitions payennes avec le Chriſtianiſme, ſont les premiers qui aient fait univerſellement connoître ces ſortes de pierres. On les appelle *Abraxas*. Il s'en trouve communément dans les cabinets des curieux ; & on y voit toute ſorte de caractères Hiéroglyphiques. Rufin, Hiſtorien Eccléſiaſtique Contemporain de S. Jérôme, a parlé de l'origine de cet abus. » Qui eſt-ce, dit-il, » qui peut entrer dans le détail » des ſuperſtitions horribles qui ſe » pratiquent à Canope ; où, ſous » prétexte d'interpréter *les Lettres* » *Sacerdotales*, qui eſt le nom que » l'on donne aux *anciennes Let-* » *tres Egyptiennes*, on enſeigne » preſque publiquement l'art ma-

» gique ». (*l*) C'eſt ce qui a fait appeller enſuite ces Lettres, *Chaldéennes*, à cauſe de l'attachement marqué des Chaldéens pour les arts magiques. Ainſi Caſſiodore, parlant des Obéliſques du Cirque à Rome, que l'on y avoit

(*l*) *Canopi quis enumeret ſuperſtitioſa flagitia? Ubi prætextu* ſacerdotalium litterarum, *ita enim appellant* antiquas Ægyptiorum litteras, *magicæ artis erat pene publica ſchola.* Eccleſ. hiſt. lib. 11. cap. 26. Cela a fait très-mal conclure à pluſieurs Anciens, que l'abus de la Magie étoit auſſi ancien que les premiers Hiéroglyphes. Le Poëte Lucain, entr'autres, parlant des tems antérieurs à l'écriture alphabétique, s'exprime ainſi : *L. 3. v.* 222. 223. 224.

Nondum fluminеos Memphis contexere Biblos
Noverat ; & Saxis *tantùm* volucres *que* feræ *que*,
Sculptaque ſervabant Magicas *animalia* linguas.

C'eſt prétendre, comme on voit, que l'abus magique des Hiéroglyphes eſt auſſi ancien que l'écriture Hiéroglyphique. Mais la moindre réflexion ſur l'hiſtoire de l'Eſprit humain, auroit dû découvrir l'abſurdité de l'erreur.

tranſportés d'Egypte, appelle les caractères inſcrits deſſus, Chaldaica ſigna. *Ubi ſacra priſcorum, Chaldaicis ſignis, quaſi litteris, indicantur.* [1] Aux *Abraxas* ont ſuccédé, dans les derniers tems, les *Taliſmans*, eſpéce de charmes, auſquels on attribue la même efficace, & pour leſquels on a aujourd'hui la plus grande eſtime dans tous les Pays Mahométans, à cauſe qu'on y a mêlé, comme aux *Abraxas*, les rêveries de l'Aſtrologie judiciaire. Je remarquerai ici en paſſant, que la date moderne de ces ſortes de charmes montre l'abſurdité de ce que le Chevalier Marsham avance, ſur le témoignage des derniers Ecrivains Grecs & Romains, pour affoiblir la croyance de l'élévation myſtérieuſe du ſerpent d'airain dans le déſert.

[1] L. 3. ep. 51. & l. 3. ep. 2.

Cet abus mal compris par le P. Kircher.

Mais que dirons-nous du Pere Kircher, qui a pris ces ſuperſtitions pour l'ancienne ſageſſe

Egyptienne : & formant un tout, de cette magie, & de celle des myſtères, avec ce que les derniers Platoniciens & Pythagoriciens ont produit d'informe à l'aide de leur Philoſophie viſionnaire, a entaſſé, en imagination, tous les tréſors de l'Antiquité. Des ſix propoſitions ſur leſquelles il fonde ſon interprétation des Hiéroglyphes Egyptiens, en voici trois.

1. Hieroglyphica Ægyptiorum doctrina nihil aliud eſt quàm arcana de Deo, diviniſque Ideis, Angelis, Dæmonibus, cæteriſque mundanarum poteſtatum claſſibus ordinibuſque, ſcientia, ſaxis potiſſimùm inſculpta.

5. Hieroglyphica ſymbola non tantùm ſublimium erant ſignificativa ſacramentorum, ſed & naturalem quandam efficaciam habere credebantur ; tum ad Genios bonos, quibuſcum occultam, & in abdita naturæ abyſſo latentem,

ſympathiam habere putabantur, attrahendos ; tum ad contrarios & antitechnos Genios, ob eorundem cum iis antipathiam, coërcendos profligandoſque.

6. Hieroglyphica ſymbola nihil aliud quàm prophylactica quædam ſigna, omnium malorum averruncativa, ob mirificum catenarum mundialium conſenſum connexionemque, eſſe exiſtimabantur.[1]

[1] *OEdip. Ægypt. t. 3. p. 4.*

Concluſion de cette ſeconde partie.

§. 41. Je me ſuis hazardé de diſcuter l'opinion très-peu examinée, *que les Egyptiens ont inventé les Hiéroglyphes pour leur ſervir de ſecret.* Je ſouhaite que l'évidence de mes raiſons juſtifie leur nouveauté. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que cette queſtion étoit reſtée depuis long-tems dans une profonde obſcurité ; & il n'eſt pas moins certain que nous avons répandu, de maniére ou d'autre, quelque rayon de lumiére deſſus. Si cette obſcurité venoit de l'opinion commune, & ſi la clarté

de

de notre explication eſt l'effet du principe que nous avons poſé, je laiſſe au Lecteur équitable à le décider.

III. PARTIE.

§. 42. APPLIQUONS préſentement ce que nous avons dit, à la preuve de notre propoſition. Car le but de tout ce diſcours ſur l'origine, l'uſage, & la nature de l'écriture Hiéroglyphique, eſt particuliérement d'en tirer une *preuve interne* de la grande antiquité des ſciences en Egypte.

Objet de la troiſiéme partie.

La voici réſumée en peu de mots. Les ſciences que les Sages de la Gréce allérent anciennement étudier en Egypte, pour en faire part à leur propre Pays, étoient toutes contenues dans les Hiéroglyphes, ſuivant le témoignage unanime des Auteurs. C'eſt-

Comment l'écriture Hiéroglyphique prouve l'antiquité des ſciences en Egypte.

là un ſimple fait ; & ils n'ont sûrement pû être trompés à l'égard du fait, quoiqu'ils aient pû l'être à l'égard de la cauſe, & l'aient été effectivement, comme nous l'avons montré. Or l'écriture Hiéroglyphique a été inventée, & enſuite perfectionnée, par les Egyptiens, comme un moyen propre à tranſmettre la connoiſſance de leur profonde ſageſſe, long-tems avant qu'ils euſſent découvert les lettres alphabétiques : & cependant les lettres ſont ſi anciennes, que quelques perſonnes ſe ſont laiſſées aller à croire qu'elles étoient antérieures aux Hiéroglyphes : (*n*) donc, &c.

(*n*) Entr'autres M. *Shuckford*, le ſçavant Auteur de l'*Hiſtoire Sacrée & Profane*, qui s'exprime en ces termes : » Nous » n'avons aucune raiſon de penſer que ces » Hiéroglyphes (*ceux que nous avons appellés Curiologiques*) ſoient auſſi anciens » que les lettres ». *We have no reaſon to think that theſe Hieroglyphics* (namely, what we call the Curiologic) *were ſo an-*

Vol. 2. p. 295. p. m. 334. ed. Angl.

On me fera peut-être cette objection. Puiſqu'en ſoutenant que les Hiéroglyphes n'ont pas été inventés pour le ſecret, vous convenez qu'ils ont enſuite été employés à cet uſage, & qu'ils ont long-tems continué de l'être, même depuis l'invention des lettres, il ſe peut fort bien, dira-t-on, que cette ſcience profonde, que tous les Auteurs conviennent avoir été confiée aux Hiérogly- Objection.

cient as the firſt letters. C'eſt-là la premiére réponſe qu'il fait à ceux qui croient que *les Hiéroglyphes ont été les premiéres lettres.* Voici la ſeconde. » Ils auroient été un ca-» ractère bien imparfait, & n'auroient pû » repréſenter qu'à demi la plupart des cho-» ſes ». *They would have been a very imperfect character; many, nay moſt, occurrences could be repreſented by them but by halves.*

Cette derniére réflexion me paroît une fort bonne preuve que les Hiéroglyphes ont effectivement été le *premier* effort des hommes groſſiers pour tranſmettre leurs idées ; & une meilleure preuve encore qu'ils n'ont pû être le *ſecond*, ſi les hommes avoient déja trouvé la méthode plus commode des lettres alphabétiques.

phes, ſoit l'ouvrage de ſiécles poſtérieurs de beaucoup à l'Antiquité que vous lui attribuez.

Reponſe. Mais, ſans inſiſter ſur le témoignage des Auteurs Grecs, *qui font les Hiéroglyphes ſcientifiques auſſi anciens que la premiére race des Rois d'Egypte*, je ne répondrai que par ce ſeul argument, qui me paroît déciſif. Il n'eſt pas poſſible d'aſſigner de raiſon probable, pourquoi les Egyptiens n'ont pas quitté une méthode d'écrire auſſi incommode & auſſi imparfaite que celle des Hiéroglyphes, lorſque les lettres ont été inventées, ſi les Hiéroglyphes ne contenoient pas cette ſcience tant vantée, & s'ils n'étoient que de ſimples mémoires relatifs aux choſes civiles. Nous avons montré que, dans les plus anciens tems, toutes les Nations avoient été, de même que la Nation Egyptienne, dans l'uſage de tranſmettre, à l'aide des caractères Hiérogly-

phiques, la ſucceſſion des faits, & l'hiſtoire des révolutions arrivées chez elles. Cependant, de toutes ces Nations, il n'y a eu que la Nation Egyptienne qui ait continué d'écrire avec des *marques*, depuis l'invention des *lettres*. Les autres ont abandonné leurs Hiéroglyphes, auſſi-tôt que cette méthode plus commode a été découverte. La raiſon en eſt claire. Toutes ces Nations ont totalement ignoré les ſciences, dans ce période de tems qui a précédé l'invention des lettres; & ainſi n'ont point été tentées de continuer de ſe ſervir de leurs Hiéroglyphes, qui n'étoient que des annales imparfaites de leur hiſtoire. Mais, dans ce même période, les Egyptiens ont été fort ſçavans; &, comme leur ſcience s'eſt trouvée confiée aux Hiéroglyphes, cette écriture a dû être extrêmement reſpectée, & la vénération en a perpétué l'uſage.

L'exemple des Chinois confirme cette réponſe.

Il n'y a peut-être dans le monde qu'un ſeul exemple d'un Peuple, qui ait, de même que les Egyptiens, employé d'abord les caractères Hiéroglyphiques pour conſerver ſa ſcience; & cet exemple unique donne une nouvelle force à notre argument. Je veux parler des Chinois, qui ont, à ce que les Miſſionnaires nous aſſûrent, une eſtime & un reſpect étonnant pour leurs anciens caractères. » Ils préférent même, dit » le P. du Halde, un beau ca» ractère à la plus admirable pein» ture; & l'on en voit ſouvent » qui achétent bien cher une page » de vieux caractères, quand ils » ſont bien formés. Ils honorent » leurs caractères juſques dans » les livres les plus ordinaires; & » ſi par hazard quelques feuilles » étoient tombées, ils les ramaſ» ſent avec reſpect. Ce ſeroit, » ſelon eux, une groſſiéreté & » une impoliteſſe d'en faire un

» uſage profane, de les fouler
» aux pieds en marchant, de les
» jetter même avec indifférence.
» Souvent il arrive que les Me-
» nuiſiers & les Maçons n'oſent
» pas déchirer une feuille impri-
» mée, qui ſe trouve collée ſur
» le mur, ou ſur le bois. Ils crai-
» gnent de faire une faute ». [1] Qui eſt-ce qui peut douter, ſi l'on obtenoit par la ſuite de ce Peuple qu'il adoptât l'uſage des lettres alphabétiques, méthode d'écrire bien préférable ; qui peut, dis-je, douter que les Mandarins ne continuaſſent toujours d'employer ces vénérables caractères Hiéroglyphiques dans les ouvrages de ſcience & de religion ? C'eſt ſans doute ce qui eſt arrivé chez les Egyptiens. Des caractères devenus le dépôt d'un auſſi grand tréſor de ſcience, leur ont attiré un reſpect infini, comme le prouve, en effet, le nom général d'Hiéroglyphes, (ou figures ſacrées)

[1] *Deſcript. de l'Emp. de la Chine. t. 2. pag. 228.*

ſous lequel les Grecs les ont connus. (*p*) Mais quand cette ſcience, renfermée dans les ouvrages Hiéroglyphiques, n'auroit pas ſuffi ſeule pour perpétuer leur uſage, la Tradition à laquelle elle avoit donné lieu, *que les Dieux avoient inventé l'écriture Hiéroglyphique*,

(*p*) (*Voyez ci-deſſus* §. 3.) Ce que nous venons de dire répondra à une difficulté qui ſemble avoir étonné un Voyageur curieux. » Le ſçavoir ſymbolique, » dit-il, eſt la ſeule partie de la ſageſſe » Egyptienne qui n'ait point paſſé en Gré» ce ». *The ſymbolic Learning was the only part of Egyptian wiſdom not tranſlated into Grece. Dr. Shaw's Travels.* p. 391. Car nous avons donné la raiſon pour laquelle l'Egypte ſeule avoit continué de ſe ſervir des caractères Hiéroglyphiques, depuis l'invention des lettres; & celle pour laquelle toutes les autres Nations ne s'en étoient plus ſervies. Si ce n'eſt pas des caractères Hiéroglyphiques que le Docteur veut parler, & que ce ſoit ſeulement du *génie de la ſageſſe Egyptienne* confiée à ces caractères, il ſe trompe. Ce génie a paſſé en Gréce, avec le ſurplus de cette ſageſſe. Car les préceptes de Pytaghore ſont une eſpéce bizarre de peintures Hiéroglyphiques, réduites en propoſitions exprimées à l'aide des lettres, & ont ſans doute été, par cette raiſon, ap-

auroit empêché sûrement qu'ils discontinuassenr d'être usités.

§. 43. Il résulte de tout ceci, que l'argument tiré de ce que les Hiéroglyphes ont continué d'être en usage, forme une preuve si convaincante de la grande antiquité des sciences en général,

Nouvelles preuves de l'antiquité des sciences en Egypte.

pellés *symboles*, Μάλιστα, dit Plutarque, ἡ δόξα (ὁ Πυθαγόρας) ὡς ἔοικε, θαυμασθεὶς καὶ θαυμάσας τοὺς ἄνδρας, ἀπεμιμήσατο τὸ συμβολικὸν αὐτῶν καὶ μυστηριῶδες, ἀναμίξας αἰνίγμασι τὰ δόγματα· τῶν γὰρ καλουμένων γραμμάτων ἱερογλυφικῶν οὐδὲν ἀπολείπει τὰ πολλὰ τῶν Πυθαγορικῶν παραγγελμάτων, οἷόν ἐστι τὸ Μὴ ἐφίζειν ἐπὶ δίφρου, μηδ' ἐπὶ χοίνικος καθῆσθαι, μηδὲ φοίνικα φυτεύειν, μηδὲ πῦρ μαχαίρᾳ σκαλεύειν ἐν οἰκίᾳ. *de Is. & Os. p.* 632. » Py» thagoras fut fort estimé d'eux, (des » Prêtres Egyptiens) & lui aussi, ce sem» ble, les estima beaucoup; tellement » qu'il voulut imiter leurs façons mysti» ques de parler en paroles couvertes, & » cacher sa doctrine & ses sentences sous » des paroles figurées & énigmatiques; » car les lettres, qu'on appelle Hiérogly» phiques en Egypte, sont presque tou» tes semblables aux préceptes de Pytha» goras: comme, ne manger point sur » une selle; ne te seoir point sur un bois» seau; ne planter point de palmier; n'at» tiser point le feu, avec une épée, dans » la maison. *trad. d'Amyot.*

chez les Egyptiens, que je pourrois n'en point propoſer d'autres. Mais, afin d'ôter toute occaſion de chicaner, j'en produirai quelques-uns qui me paroiſſent inconteſtables, & qui établiſſent cette Antiquité, en fait de ſcience Théologique particuliérement.

Premiére Preuve, tirée de l'*Onéirocritie.*

Mon premier argument ſera pris de l'origine de l'Onéirocritie, ou l'art d'interpréter les ſonges, qui faiſoit une partie importante de l'ancien Paganiſme. *Artémidore*, qui vivoit vers le commencement du ſecond ſiécle, a écrit un traité des ſonges, & s'eſt ſervi d'Auteurs beaucoup plus anciens pour compoſer ſon Ouvrage. Il diviſe les ſonges, en *ſpéculatifs*, & en *allégoriques.* (*q*)

(*q*) Ἔστι τῶν ὀνείρων, οἱ μὲν, εἰσὶ θεωρηματικοί· οἱ δὲ ἀλληγορικοί· καὶ θεωρηματικοὶ μὲν, οἱ τῇ ἑαυτῶν φύσει ὁμοιούμενοι .... Ἀλληγορικοὶ δὲ, οἱ δι' ἄλλων ἄλλα σημαίνοντες. Artemid. Oneir. lib. 1. cap. 2. p. 6. *Somniorum alia ſunt Speculativa ; alia Allegorica. Speculativa ſunt quæ ſuæ ipſorum viſioni correſpondent.*

La premiére eſpéce eſt celle qui repréſente une image ſimple & directe de l'événement prédit. La ſeconde eſpéce n'en repréſente qu'une image tropique & ſymbolique ; c'eſt-à-dire, indirecte. Cette derniére eſpéce eſt celle qui compoſe l'ample claſſe des ſonges confus, & qui a ſeule beſoin d'interpréte. Auſſi Macrobe a-t-il défini un ſonge ; » la vûe » d'une choſe repréſentée allégo- » riquement, qui a beſoin d'inter- » prétation ». *Somnium propriè vocatur, quod tegit figuris & velut ambagibus, nonniſi interpretatione intelligendam, ſignificationem rei quæ demonſtratur.* [1]

[1] *In ſomn. Scip. l. 1. c. 3.*

Cela ſuppoſé, il eſt queſtion d'examiner quel fondement peut avoir eu, originairement, l'interprétation que l'Onéirocritique donnoit, quand il diſoit à une perſonne qui le conſultoit ſur quel-

Fondement de cet art.

. . . . *allegorica autem ſomnia ſunt, quæ alia, per alia, ſignificant.*

qu'un des ſonges ſuivans, qu'*un dragon* ſignifioit la Royauté; qu'*un ſerpent* indiquoit maladie; qu'*une vipere* ſignifioit de l'argent; que des *grenouilles* marquoient des impoſteurs; que *des pigeons* & *des biſets* ſignifioient des femmes; que *des perdrix* marquoient des perſonnes impies; qu'*une hirondelle* indiquoit affliction, mort ou déſaſtre; que *le chat* marquoit l'adultére; & que l'*ichneumon* ſignifioit ceux qui ſe plaiſent à tromper & à mal faire, &c. Car l'ancienne Onéirocritie conſiſtoit dans ces ſortes d'interprétations recherchées & myſtérieuſes. Or les premiers Interprétes des ſonges n'étoient point des fourbes & des impoſteurs. Il leur eſt ſeulement arrivé, de même qu'aux premiers Aſtrologues judiciaires, d'être plus ſuperſtitieux que les autres hommes de leur tems, & de donner les premiers dans l'iluſion. Mais, quand nous ſuppo-

ſerions qu'ils ont été auſſi fourbes que leurs ſucceſſeurs, au moins leur a-t-il fallu d'abord des matériaux propres à mettre en œuvre; & ces matériaux n'ont jamais pû être de nature à remuer d'une maniére auſſi bizarre l'imagination de chaque particulier. Ceux qui les conſultoient auront voulu trouver une analogie connue, qui ſervît de fondement à leur déchifrement; & eux-memes auront eu également recours à une autorité avouée, afin de ſoutenir leur ſcience. Mais quelle autre analogie, & quelle autre autorité pouvoit-il y avoir, que *les Hiéroglyphes ſymboliques*, qui étoient alors devenus une choſe ſacrée & myſtérieuſe?

Premiers Onéirocritiques en Egypte.

Voilà la ſolution naturelle de la difficulté. La ſcience ſymbolique, dans laquelle les Prêtres Egyptiens, qui ont été les premiers Interprétes des ſonges, étoient devenus très-habiles, ſer-

voit de fondement à leurs interprétations. Ce fondement devoit donner beaucoup de crédit à l'art, & ſatisfaire également celui qui conſultoit, & celui qui étoit conſulté : car, dans ce tems-là, tous les Egyptiens regardoient leurs Dieux comme Auteurs de la ſcience Hiéroglyphique. Rien alors de plus naturel que de ſuppoſer que ces mêmes Dieux, qu'ils croyoient auſſi Auteurs des ſonges, employoient, pour les ſonges, le même langage que pour les Hiéroglyphes. Je ſuis perſuadé que c'eſt-là la véritable origine de l'Onéirocritie, (s) ou inter-

(s) On peut juger préſentement ſi le ſçavant M. *Baxter* ne s'eſt pas preſſé de décider ſur cette matiére, lorſqu'il a dit : » que les ἱερὰ γράμματα des Egyptiens » étoient des *notes ſacrées*, qui avoient été » empruntées de l'Onéirocritie, & étoient » Divines par conſéquent ». *The* ἱερὰ γράμματα *of the Egyptians were* notæ ſacræ *borrowed from the Oniroctities, and therefore Divine.* app. to his Gloſſ. antiq. Rom. p. 414.

M. *Daubuz*, plus judicieux que lui,

prétation des ſonges appellés *Allégoriques* ; c'eſt-à-dire, des ſon-

s'eſt auſſi trompé, en ſuppoſant que l'*Onéirocritie* & les *Hiéroglyphes* ont eu le même fondement. Il l'a ainſi imaginé, parce qu'il a cru, d'après le P. Kircher, & ſur l'autorité de quelques-uns des derniers Auteurs Grecs, que les anciens Egyptiens avoient je ne ſçai quelle idée d'une union intime entre les corps viſibles céleſtes, les Divinités inviſibles, & ce monde inférieur : formée par une eſpéce de chaîne, qui lioit tellement les parties les plus élevées avec les plus baſſes, que ce qui affectoit le premier chaînon étoit reſſenti par le dernier, en ſe communiquant aux chaînons intermédiaires ; attendu que le monde intellectuel eſt l'idée du monde viſible, & le repréſente ſi exactement, qu'il ne s'y paſſe rien, qui n'ait été décrété, & dont il n'exiſte un modéle, dans le monde intellectuel. *Prelim. diſc. to his Comm. on the Revelations.*

C'eſt-là le Jargon ridicule d'*Iamblique*, de *Porphyre*, de *Proclus*, & des autres Pythagoriciens-Platoniſtes de la même claſſe ; qu'ils ont voulu faire paſſer dans le monde pour l'ancienne Philoſophie des Egyptiens. Mais j'ai réfuté cette prétention dans le premier volume. Il ſeroit difficile de dire ſi ces Enthouſiaſtes en étoient eux-mêmes perſuadés, tant il y a de folies & d'impertinences dans leurs ouvrages. Cependant il eſt certain que le P. Kircher les a cru.

ges en général ; car l'extravagance d'une imagination qui n'eſt point retenue, rend tous les ſonges naturels de cette eſpéce. Il eſt vrai que, l'Onéirocritie une fois en honneur, chaque ſiécle introduiſit, pour la décorer, de nouvelles ſuperſtitions, qui la ſurchargérent à la fin ſi fort, que l'ancien fondement ſur lequel elle étoit appuyée ne fut plus du tout connu.

Conformité des interprétations d'Artémidore, avec les interprétations des ſymboles, par Horapollo.

§. 44. S'il étoit néceſſaire de s'étendre davantage, pour prouver l'origine de l'Onéirocritie, j'inſiſterois ſur les exemples d'interprétations, que j'ai cités un peu plus haut d'après Artémidore. J'en pourrois rapporter encore un grand nombre d'autres : & l'on verroit que ces interprétations ne différent pas des interprétations ſymboliques que l'on trouve dans Horapollo.

Pourquoi les Onéiro-

Mais il y a une choſe remarquable qui leve toute difficulté.

Je

Je ne ferai que l'indiquer, quoique le ſujet méritât que je m'y entendiſſe davantage. Le mot Technique, dont les Onéirocritiques ſe ſervoient pour exprimer les phantômes apperçus dans les ſonges, étoit celui de ΣTOIXEIA, (*t*) qui ſignifie *Elémens*. Il ne ſe-

critiques ſe ſervoient du mot Στοιχεῖα.

(*t*) Suidas, au mot ΣTOIXEIA s'exprime ainſi : αἱ εἰκόνες καὶ ἀφαιρέσεις τῶν ὀνείρων, αἱ δι' ὀλίγου ἢ πολλοῦ χρόνου τὴν ἔκβασιν ἐχουσαι.

Artémidore nous dit que c'étoit le mot Technique, pour ſignifier les Phantômes apperçus dans les ſonges. ὄνειρός ἐστι, κίνησις ἢ πλάσις ψυχῆς πολυσχήμων. σημαντικὴ τῶν ἐσομένων ἀγαθῶν ἢ κακῶν. τοῦτο δὲ ὅπως ἔχοντος, ὅσα μὲν ἀπροσδοκήτως μεταξὺ χρόνου διελθόντος, ἢ πολλοῦ, ἢ ὀλίγου, ταῦτα πάντα δι' εἰκόνων ἰδίων φυσικῶν τε καὶ ΣTOIXEIΩN καλουμένων, προαγορεύει ἡ ψυχὴ τὸν μεταξὺ χρόνον νομίζουσα ἡμᾶς δι' ἀκριβοῦς λογισμοῦ διδασκομένους τὰ ἐσόμενα μαθεῖν. Oneir. lib. 1. cap. 2. *Somnium eſt motus aut figmentum animæ multiforme, ſignificativum futurorum bonorum aut malorum. Hoc autem ſic ſe habente, quæcumque quidem evenient, medio tempore multo aut modico interveniente, ea omnia per imagines proprias naturales, quæ etiam* ELEMENTA *appellantur, anima ipſa medio tempore prænuntiat, ut quæ exiſtimet nos ratione edoctos poſſe futura diſcere.*

roit pas aiſé de donner une bonne raiſon de l'uſage d'un terme ſi ſingulier, dans toute autre ſuppoſition que celle qui dérive l'Onéirocritie de l'écriture ſymbolique. Mais, dans cette hypothèſe, la choſe eſt facile, & devient évidente, puiſque les marques ſymboliques étoient appellées ΣΤΟΙΧΕΙΑ. Lorſqu'ils ſe ſervoient donc des ſymboles pour déchifrer les ſonges, il n'y avoit rien de ſi naturel que d'employer le même terme pour exprimer les mêmes images gravées ſur la pierre & dans l'imagination.

Voyez ci-deſſus §. 3. note Q.

La raiſon pour laquelle les Prê-

Au quatriéme livre, il commence le chapitre, qu'il intitule περὶ ΣΤΟΙΧΕΙΩΝ, de cette maniére. περὶ δὲ τῶν ΣΤΟΙΧΕΙΩΝ πρὸς τοὺς ἐπιφθόνως εἰρῆσθαι δοκοῦντας, οὗτος ὁ λόγος ἁρμόσει, ὅπως ἔχῃς ἀποκρίνασθαι καὶ αὐτός, καὶ μὴ ἐξαπατηθῇς ὑπὸ τῶν πλείονα λεγόντων εἶναι. cap. 3. p. 202. *Cæterum adversùs eos qui invidioſè & non abundè de* ELEMENTIS *dictum eſſe putant, hic ſermo conveniet, quo habeas quod ipſe reſpondere poſſis, & non ab his qui plura eſſe dicunt decipiaris.*

tres Egyptiens appelloient leurs marques Hiéroglyphiques & ſymboliques ΣTOIXEIA, venoit de ce que, dans cette ſorte d'écriture, ils employoient toutes les eſpéces d'êtres qui exiſtent dans la nature, à exprimer leurs penſées. Car ΣTOIXEIA ſignifie proprement les premiers élémens & principes des choſes, dont tous les êtres ſont tirés & compoſés. (*x*) De-là les lettres alphabéti-

Ci-deſſus, §. 30. note G. l'on a vû qu'ils ſe ſont ſervi de bonne heure de la Langue Grecque.

(*x*) Le ſçavant M. *Daubuz*, par une ſuite de l'opinion bizarre des derniers Philoſophes Grecs qu'il a adoptée, prétend au contraire que les marques Hiéroglyphiques étoient appellées Στοιχεῖα, à cauſe que ceux qui les avoient inventées ſe ſervoient des corps céleſtes pour repréſenter leurs idées, s'imaginant qu'il y avoit une union & une analogie myſtique & ſympathique entre les choſes céleſtes & terreſtres »; & conclud que Στοιχεῖα, dans ce ſens, ſignifie l'*Armée des Cieux*. Afin que cette ſignification puiſſe s'accorder avec le génie de la Langue Grecque, il tâche de prouver que στοιχεῖα vient de στίχω, qui eſt un terme Militaire & qui ſignifie, *marcher en ordre. p.* 10. *de diſc. prélim. ſur l'Apocalypſe.*

ques, qui ſont une écriture Hiéroglyphique perfectionnée, & qui ont emprunté leurs premiéres formes des images Hiéroglyphiques, ont été appellées ΣΤΟΙΧΕΙΑ.

Ancienneté de l'Onéirocritie.

Je n'en dirai pas davantage ſur l'origine de l'Onéirocritie. Mais, afin d'en pouvoir faire l'application à notre queſtion, je vais parler de ſon ancienneté. L'Ecriture Sainte nous apprend que cet art étoit connu dès le tems de Joſeph.

Gen. XLI.

Pharaon eut deux ſonges. Dans l'un il vit ſept vaches; dans l'autre il vit ſept épics de bled. Ces phantômes, Στοιχεῖα, étoient

Mais ce ſçavant homme auroit dû, dans cette occaſion, ſe rappeller le paſſage de Quintilien, qu'il cite pag. 54. » Que l'A» nalogie n'eſt pas fondée ſur la raiſon, » mais ſur l'exemple ». *Non ratione nititur Analogia, ſed exemplo, nec eſt lex loquendi, ſed obſervatio: ut ipſam Analogiam nulla res alia fecerit quàm conſuetudo.* Inſt. l. 1. c. 10.

des *Symboles* de l'Egypte. Les *épics* marquoient ſa grande fertilité; les *vaches* déſignoient Iſis, ſa Patrone tutélaire. Pharaon n'eut pas beſoin d'Interpréte pour entendre ſon ſonge juſques-là. Mais il fut inquiet & impatient d'entendre le reſte, parce qu'il comprit que cela regardoit ſon Royaume. Auſſi Joſeph, quand il parut devant lui pour déchifrer ces ſonges, ne lui dit pas que les ſept vaches & les ſept épics dénotoient, *à l'égard de l'Egypte*, ſept années, mais ſimplement dénotoient ſept années; parce que le Pays, qui étoit menacé de famine, n'avoit pas beſoin d'être déchifré. (z) Il n'en fut pas de mê-

(z) Quoique M. Warburthon ſe ſerve ici de l'hiſtoire du ſonge de Pharaon, pour éclaircir ce qui regarde l'Onéirocritie des Payens, on ne ſçauroit lui objecter, comme il le remarque, que cela affoibliſſe l'explication *prophétique* que Joſeph en donna. Parce que perſonne n'ignore que Dieu, lorſqu'il lui a plû d'employer des Miniſtres pour faire connoître

Le mot *prophétique* eſt ici ſynonime à *vraiment divine.*

me, lorſque Daniel interpréta le ſonge de Nabuchodonoſor, qui avoit vû un *grand & bel arbre.* Car ce ſymbole étant un ſymbole en *général* de la Royauté, il étoit néceſſaire d'en fixer le ſens *particulier.* » L'arbre que tu as vû, » c'eſt toi-même, ô Roi ».

Dan. IV. 20. 21.

Réſultat de la premiére preuve.

Je réſume donc ainſi mon premier argument. Les Onéirocritiques ont emprunté des ſymboles Hiéroglyphiques leur art de déchifrer..... Cela n'a pû arriver qu'après que les Hiérogly-

ſes volontés, a eu la condeſcendance de traiter les hommes ſelon leur foibleſſe: méthode qui a toutes les marques de la plus grande ſageſſe & de la plus grande bonté. Or les Egyptiens avoient la ſuperſtition de croire que les *Phantômes* apperçus en ſonge étoient *ſymboliques.* Dieu donc ayant bien voulu envoyer deux ſonges à Pharaon, ſe ſervit de deux ſymboles fort connus, afin, ſans doute, de fixer davantage ſon attention. Mais, pour confondre en même tems les Onéirocritiques Egyptiens, ces ſonges furent mêlés de circonſtances ſi étrangéres aux principes de leur art, qu'il fallut *un Interprête vraiment divin* pour les déchifrer.

phes furent devenus ſacrés ; c'eſt-à-dire, le véhicule myſtérieux de la Théologie des Egyptiens ; car les Hieroglyphes n'auroient pas eu *auparavant* une autorité aſſez grande pour engager à admettre de pareilles interprétations..... Lorſque les Hiéroglyphes devinrent ſacrés, les Egyptiens étoient très-ſçavans..... Or les Hiéroglyphes étoient déja devenus ſacrés du tems de Joſeph, comme on le voit par l'uſage qui ſubſiſtoit alors d'interpréter les ſonges rélativement à ces ſymboles..... Donc la ſcience des Egyptiens eſt de la plus haute antiquité.

Seconde preuve, tirée des Hiéroglyphes ſymboliques.

§. 45. Voici mon ſecond argument. Tout le monde convient que les Hiéroglyphes, appellés ſymboliques, renfermoient l'ancienne ſcience des Egyptiens. Les propriétés les moins connues des êtres, employées dans ces Hiéroglyphes, furent cauſe, comme nous l'avons obſervé, qu'ils

vinrent à être la *marque* d'autres idées, ſoit idées de ſubſtances, ſoit idées de modes. Et il eſt clair que ces *adaptations analogiques* ſont une preuve que les Egyptiens cultivoient les connoiſſances phyſiques : ces mêmes Hiéroglyphes, diſons-nous, ont été la vraie ſource du culte des animaux en Egypte. Or le culte des animaux ſubſiſtoit du tems de Moyſe, comme il eſt évident par le livre de l'Exode. Donc les ſciences en Egypte ſont auſſi anciennes que nous l'avançons. (*b*) Il n'y a que la premiére partie de ma propo-

(*b*) Je me trouve arrêté ici par un ſçavant Auteur, qui prétend que le culte des animaux a donné naiſſance aux Hiéroglyphes, loin de leur devoir ſon origine. On ne s'attendoit pas à ce changement de ſcéne ; mais, conſolons-nous, cette opinion n'eſt que la conſéquence forcée d'une hypothèſe que nous examinerons dans la ſuite. » Les Inſcriptions Hiéroglyphiques » des Egyptiens, dit M. *Shuckford*, ſont » pleines de figures d'oiſeaux, de poiſ- » ſons, d'hommes, & de bêtes, entre- » mêlées d'un petit nombre de lettres.

ſition

ſition qui ait beſoin de preuve. Ainſi je vais expoſer les raiſons qui me portent à croire que l'écriture ſymbolique a été la ſeule

» *Cela ſeul ſuffit pour nous laiſſer entrevoir* » que ces figures n'ont pû y être placées » avant le tems où les animaux repréſen- » tés dans ces ſortes d'Inſcriptions ſont » devenus, par le moyen de l'Allégorie » & de la Mythologie, propres à expri- » mer des choſes différentes, après avoir » été employées à divers uſages dans les » cérémonies de la Religion Egyptien- » ne ». *The Hieroglyphical Inſcriptions of the Egyptians are pretty full of the figures of birds, fiſhes, Beaſts, and men, with a few letters ſometimes between them;* and this alone is ſufficient to hint to us, *that they could not come into uſe before the animals, repreſented in Inſcriptions of this ſort, were become by Allegory and Mythology capable of expreſſing various things, by their having been variouly uſed in the ceremonies of their Religion.* Connect of the ſacr. and prof. hiſt. vol. 11. p. 294. m. p. 333. Mais ſi la choſe eſt arrivée ainſi, comment ces animaux ſont-ils devenus ſi propres à exprimer un ſens, par le moyen de l'Allégorie & de la Mythologie? Ou, dans d'autres termes, comment ſont-ils parvenus à être les objets du culte? Je vois que les perſonnes, qui ſaiſiſſent promptement une *ouverture*, ne ſont pas toujours prêtes à donner une raiſon.

origine du culte des animaux.

Premiére raiſon de croire que ces Hiéroglyphes ont été la ſource du culte des animaux.

1. *Ce genre d'idolâtrie a été particulier aux Egyptiens*, & inconnu à tous les autres Peuples du Paganiſme, excepté ceux qui ont viſiblement copié les Egyptiens, par exemple, les différentes Nations payennes de la Paleſtine, & des Indes. Moïſe parle de cette idolâtrie, comme d'une ſuperſtition à l'Egypte. Quoique l'origine de cette idolâtrie ne fût pas connue des Grecs & des Romains; cependant ils l'ont conſidérée comme une ſingularité particuliére aux Egyptiens, & s'en ſont moqué avec le plus grand mépris.

Deuter. IV. *14.... 21.*

Juv. Sat. XV. *Felices populi, quorum naſcuntur in hortis Numina, &c.*

Et le plus habile des Modernes la traite de la même façon. » Pour » parler ſimplement, & ſans fard, » dit M. *Fourmont*, il faudra, bon» gré màlgré, en revenir à ceci,

» que les Egyptiens étoient, &,
» s'ils penſoient un peu, devoient
» ſe croire eux-mêmes un Peuple
» fort extravagant. On n'apothéo-
» ſe point ſans folie les oignons
» & les aſperges. Que penſer en-
» core des dieux oiſeaux, poiſ-
» ſons, ſerpens, crocodiles?
» Mais non-ſeulement ils avoient
» déifié les animaux; ce qui eſt
» plus étrange encore, infatués
» de la métempſycoſe, ils s'é-
» toient enthouſiaſmés là-deſſus
» de myſtagogies incompréhen-
» ſibles. Leurs Prêtres, par un
» zéle qu'on ne connoît pas trop,
» s'étoient rendus les Prédica-
» teurs de ces mêmes folies; &
» ils en avoient, par leurs con-
» quêtes, ou par des Miſſions, *in-*
» *fecté toute l'Inde, toute la Chine,*
» *tout le Japon* ».

Réflex. crit. ſur l'hiſt. des A. Peuples. t. I. p. 227.

2. *Les Egyptiens ont adoré* non-ſeulement les animaux, mais encore les plantes; &, pour s'exprimer, en un mot, tous les êtres

Seconde raiſon.

dans leſquels ils avoient remarqué des qualités ſinguliéres ou ſouveraines ; c'eſt-à-dire, *ces mêmes êtres qui avoient trouvé place dans l'écriture ſymbolique.* Car, lorſque les Hiéroglyphes vinrent à ſervir d'écriture myſtérieuſe, nous avons fait voir que les Egyptiens, auſſi-tôt qu'un ſymbole étoit connu, en inventoient un autre plus caché ; & s'il étoit encore néceſſaire de le changer, en ſubſtituoient un troiſiéme. Alors il fallut avoir une connoiſſance preſqu'entiére du monde animal, végétal, & minéral, pour expliquer l'hiſtoire de leurs dieux.

Troiſiéme raiſon.

3. *A cette adoration de toute la nature*, pour ainſi dire, *les Egyptiens ajoutérent celle de mille êtres chimériques de leur propre invention.* Les uns avoient des corps d'hommes, avec des têtes ou des pieds d'animaux ; d'autres avoient des corps d'animaux, & des viſages d'hommes ; enfin il y en avoit,

dont les différentes parties étoient un composé bizarre de bêtes, d'oiseaux, & de reptiles terrestres ou aquatiques. Car ils ne s'en tenoient pas à la méthode la plus simple de l'écriture Hiéroglyphique, d'employer une seule plante, ou un seul animal, pour représenter leurs Dieux Héros. Les circonstances de l'histoire de ces Divinités avoient encore introduit deux autres méthodes. Quand il s'agissoit d'exprimer seulement une qualité du Dieu ou du Héros, on ne défiguroit qu'en partie la forme humaine, (*f*) en lui donnant, soit une tête de chien, de faucon, ou de bélier, pour marquer la fidélité, la vigilance, ou la force; soit des pieds & des cuisses de bouc, pour signifier la

(*f*) Εἴκασται παρ' αὐτοῖς τις μέχρι τραχήλου ἀνθρωποειδὴς, τὸ δὲ πρόσωπον ὀρνέου, ἢ λέοντος, ἢ ἄλλου τινὸς ζώου κεκτημένος. καὶ πάλιν αὖ κεφαλὴ ἀνθρωπείους, καὶ ἄλλων τινων ζώων μέρη πῆ μὲν ὑποκείμενα, πῆ δὲ ἐπικείμενα. *Porph. de abst. lib.* IV.

groſſiéreté, l'agilité, ou l'incontinence. C'eſt à cette méthode que nous devons la figure d'*Anubis*, de *Pan*, & de *Jupiter Ammon*. Mais ſi l'on ſe propoſoit d'exprimer toutes les qualités & les vertus du Héros, alors on formoit un aſſemblage de différentes parties d'animaux. Chacune de ces parties ſignifioit, dans l'écriture Hiéroglyphique, une qualité différente; & on avoit ſeulement ſoin que l'animal, qui étoit le ſymbole le plus ordinaire du Dieu, fût la piéce la plus frappante de cet aſſemblage. Cela ſervira d'explication à ce vers d'*Anticlides* dans ſon Hymne au Soleil:

[*Dans Kircher, t. 3. de l'OEdip. Ægypt. p. 128.*]

Ἥλιε ὃ Νότιο Ἀνάξ ΙΕΡΑΞ ΠΟΛΥΜΟΡΦΕ.
Sol Auſtri dominator, Accipiter multiformis.

En général on repréſentoit le Soleil ſous la figure d'un faucon; mais, ſuivant que l'on ſe propoſoit de le conſidérer, on ajoutoit

à cette figure différentes parties d'autres animaux.

4. *On adoroit, dans une Ville, l'animal que l'on offroit en ſacrifice dans une autre.* Ainſi à *Memphis* ils adoroient le Bœuf; à *Mendés* le Bouc; & à *Thèbes* le Bélier; Quoique chacun de ces animaux fût offert en ſacrifice dans l'une ou l'autre de ces trois Villes, & que l'on ſacrifiât par toute l'Egypte des Taureaux & des Veaux. la ſeule raiſon que l'on en puiſſe donner eſt que, dans les Hiéroglyphes ſcientifiques, le Bœuf étoit à Memphis le ſymbole de quelque Divinité, de même que le Bouc l'étoit à Mendés, & le Bélier à Thèbes; & que le Taureau & le Veau ne l'étoient en aucun endroit de l'Egypte. Car, dans un Royaume où il n'y avoit qu'une Religion Nationale, quelle autre cauſe aſſignera-t-on pour origine d'une différence auſſi bizarre dans les ſymboles des Di- Quatriéme raiſon.

vinités ? Ce n'eſt pas tout. Le même animal, à qui l'on accordoit les honneurs divins dans un endroit, étoit chargé d'exécrations dans un autre. A *Arſinoé*, par exemple, ils adoroient le Crocodile, parce qu'ils le regardoient comme le ſymbole de la Divinité, (*g*) à cauſe qu'il n'a point de langue : & dans d'autres Villes on l'avoit en horreur, parce qu'elles en avoient fait un ſymbole de Typhon ; (*h*) d'où il réſulte que les

(*g*) Plutarque obſerve en général que les Egyptiens conſidéroient ainſi le crocodile. Mais, comme il donne dans cet endroit une fauſſe origine au culte des animaux, il ne convenoit point à ſon ſujet de dire que le crocodile eût dans l'Ecriture ſymbolique la ſignification que nous lui attribuons. οὐ μὴν οὐδὲ ὁ Κροκόδειλος αἰτίας πιθανῆς ἀμοιροῦσαν ἔσχηκε τιμὴν, ἀλλὰ οὐ μίμημα θεοῦ λέγεται γεγονέναι, μόνος μὲν ἄγλωσσος ὤν. φωνῆς γὰρ ὁ θεῖος λόγος ἀπροσδεής ἐστι. *de Iſ. & Oſ.*

(*h*) La doctrine de la Métempſycoſe fit enſuite de ce ſymbole le fondement de la Fable, que l'ame de *Typhon* étoit paſſée dans un crocodile ; que Typhon avoit pris la figure de cet animal, &c. Voyez *Æliani hiſt. anim. l.* x. *cap.* 21.

Egyptiens employoient le crocodile comme un caractère Hiéroglyphique dans l'hiſtoire civile & naturelle de leurs Divinités.

5. *Le culte des animaux eut d'abord pour unique objet les Dieux-Héros*, dont ces animaux n'étoient que le ſymbole. Cela paroît par le rang qu'ils occupent dans les anciens monumens, & par le culte invariable d'un petit nombre d'entr'eux; d'*Apis*, par exemple, qui a toujours été adoré comme le ſymbole d'Oſiris. Cinquiéme raiſon.

6. Mais, afin qu'il ne reſte aucun doute ſur ce ſujet, il faut obſerver que *le plus ancien culte rendu aux animaux en Egypte n'a pas conſiſté à les adorer vivans, & s'eſt réduit à en adorer la peinture ou l'image.* Si cependant l'origine du culte des animaux étoit autre que celle que nous diſons, l'animal vivant auroit été adoré d'abord; & le culte rendu à ſon image auroit ſeulement été une Sixiéme raiſon.

ſuite de cette adoration. Mais la choſe eſt arrivée tout autrement, comme nous l'allons voir. Le ſecond Commandement, & le diſcours de Moïſe aux Iſraëlites, pour les exhorter à l'obéiſſance, montrent qu'au tems de l'Exode les Egyptiens n'adoroient pas les animaux vivans, & en adoroient ſeulement la peinture ou l'image.

» Tu n'auras pas d'autres Dieux » que moi. Tu ne feras aucune » image taillée, ni aucune reſ- » ſemblance des choſes qui ſont » dans les Cieux, ſur la terre, ou » dans l'eau. Tu ne t'inclineras » point devant elles, & tu ne les *Eod.* xx. » ſerviras pas ». C'eſt ainſi qu'eſt *3. 4. 5.* conçue la Loi de la premiére Table. Elle nous apprend non-ſeulement que le culte rendu aux animaux étoit déféré à l'image, mais encore que cette image repréſentoit autre choſe que l'animal, & qu'elle étoit le ſymbole de Divinités auſquelles ces paro-

les font alluſion : *Vous n'aurez pas d'autres Dieux que moi.* Remarquez de plus, que cette Loi ne ſe contente pas de défendre l'adoration des peintures & des images ; elle interdit auſſi de faire aucune peinture ou image : & c'eſt ainſi que les Juifs l'ont entendu. La défenſe des Hiéroglyphes eſt la conſéquence de cette Loi. Ce qui prouve clairement qu'ils avoient donné naiſſance à l'idolâtrie dont nous parlons.

Moïſe a paraphraſé & expliqué cette Loi, dans ſon exhortation. » Au jour où le Seigneur vous a » parlé du milieu du feu ſur le » Mont Horeb, vous n'avez vû » aucune reſſemblance de lui. Pre- » nez donc garde de vous laiſſer » ſéduire, & de vous faire quel- » qu'image taillée, quelque cho- » ſe qui imite la figure, ſoit de » l'homme ou de la femme, ſoit » de quelque bête ſur la terre, » de quelqu'oiſeau qui vole dans

» l'air, de quelque choſe qui ram-
» pe ſur la terre, ou de quelque
» poiſſon qui habite dans l'eau au-
Deuter. » deſſous de la terre ». Il y a deux
IV. 15. 16. 17. conſequences importantes à tirer du motif ſur lequel Moïſe fonde ſon exhortation : *Car vous n'avez vû aucune reſſemblance.* La premiére, que le culte des animaux, chez les Egyptiens, étoit ſymbolique ; la ſeconde, que l'intention principale de Moïſe étoit d'empêcher ſon Peuple de repréſenter le Dieu d'Iſraël ſous la forme humaine, ou ſous celle de quelqu'animal, & d'imiter les Egyptiens qui adoroient ainſi leurs grands Dieux.

Cette obſervation me conduit à parler de l'élevation du veau d'or, qui fournit une nouvelle preuve que le culte des animaux vivans n'étoit pas encore en uſage chez les Egyptiens. Les Iſraëlites s'imaginans avoir perdu Moïſe, qu'ils regardoient com-

me celui qui tenoit la place de Dieu auprès d'eux, devinrent impatiens de lui ſubſtituer un autre repréſentant. Le goût qu'ils avoient contracté pour les ſuperſtitions Egyptiennes, leur fit donc choiſir le même objet que les Egyptiens employoient comme le ſymbole de leur grand Dieu Oſiris. Les Interprétes ſemblent être tombés dans deux extrémités, en expliquant cette hiſtoire. Les uns croient que les Iſraëlites adorérent un Dieu Egyptien ſous la forme du veau d'or, ce qui eſt contraire à la propre déclaration des Iſraëlites : *Voilà tes Dieux, ô Iſraël, qui t'ont tiré de la terre d'Egypte.* Car les Iſraëlites n'ignoroient certainement pas qu'ils avoient été tirés de ce Pays, *malgré* les Dieux de l'Egypte. Les autres Commentateurs ſoutiennent que le veau d'or n'a point été fait en imitation de quelque ſymbole Egyptien ; parce que,

Exod. XXXII. 4.

ſelon eux, c'étoit l'*Apis* vivant qui repréſentoit Oſiris. Mais ils ſe trompent, puiſque nous voyons que le culte de l'animal vivant n'étoit pas encore introduit. Il le fut dans la ſuite, & il ne tarda pas long-tems ; car l'adoration de l'animal même, chez les Egyptiens, remonte auſſi haut que les Prophétes ; & ce culte ne manqua pas de prévaloir enfin ſur celui de l'image. *Colunt effigies multorum animalium, atque ipſa magis animalia*, dit Pomponius Mela, en parlant des Egyptiens. Ce nouveau culte introduiſit de nouvelles ſuperſtitions, dont le même Auteur parle : *Apis populorum omnium Numen eſt. Bos niger, certis maculis inſignis*... Raro naſcitur nec coitu pecoris, *ut aiunt*, ſed divinitùs & cæleſti igne conceptus.

[1] *De ſit. orb. lib. 1. cap. 9.*

Comment l'écriture Hiéroglyphique a porté les Egyptiens

§. 46. Ces réflexions ſuffiſent pour montrer que les Hiéroglyphes ſont en effet l'origine du culte des animaux. Examinons

préſentement avec quelle facilité l'uſage de cette ſorte d'écriture a fait tomber les Egyptiens dans cette eſpéce d'idolâtrie. L'hiſtoire de leurs grandes Divinités tutélaires, celle de leurs Rois & de leurs Légiſlateurs, étoit répréſentée dans les Hiéroglyphes par des figures d'animaux & d'autres créatures. Le ſymbole de chaque Dieu étoit bien connu. Car les peintures populaires, & les ſculptures que l'on trouvoit dans les Temples, & ſur les autres monumens conſacrés à la Religion, le rendoient familier. Un pareil ſymbole préſentant donc à l'eſprit l'idée du Dieu, & cette idée excitant des ſentimens de religion, il étoit naturel que les Egyptiens, dans leurs priéres à tel ou tel Dieu en particulier, ſe tournaſſent du côté de la marque qui ſervoit à le repréſenter ; ſurtout depuis que les Prêtres Egyptiens, lorſqu'ils commencérent

à adorer les animaux.

à devenir ſpéculatifs & myſtérieux, eurent attribué aux caractères Hiéroglyphiques une origine Divine, afin de les rendre encore plus auguſtes & plus reſpectables. Cela introduiſit néceſſairement une dévotion relative pour ces figures ſymboliques, qui ſe changea en adoration directe, auſſi-tôt que le culte de l'animal vivant eût été reçu.

Artifice des Prêtres Egyptiens pour entretenir ce culte.

Le penchant pour cette idolâtrie s'étoit formé par occaſion; mais il ne faut pas douter que les Prêtres Egyptiens ne l'aient favoriſé & entretenu. C'étoit effectivement un moyen très-propre à maintenir le culte des Dieux héroiques, que de rendre leur Théologie plus difficile à comprendre, & d'écarter avec ſoin la connoiſſance du fait qu'ils n'étoient que des hommes mortels déifiés; connoiſſance qui auroit beaucoup affoibli la vénération de ces Divinités dans l'eſprit de

la poſtérité. Ils uſérent encore par la ſuite d'une autre adreſſe pour conſerver ces avantages. Ils employérent les ſymboles de ces Dieux, non-ſeulement à exprimer les qualités & influences imaginaires qu'il leur avoit nouvellement plû d'attribuer à leurs premiers Dieux naturels, l'*Armée des Cieux*, mais encore à repréſenter ce qu'ils ſignifioient proprement dans l'écriture Hiéroglyphique ; c'eſt-à-dire, leurs Héros, dont ils s'étoient fait poſtérieurement des Divinités Tutélaires. Cet artifice, imaginé pour tenir les Egyptiens attachés à leurs ſuperſtitions, a répandu ſur le Paganiſme une obſcurité ſi profonde, qu'elle a empêché les Philoſophes qui ont montré le plus de ſagacité, & ceux qui ont le mieux connu les Antiquités de la Gréce, de jamais parvenir à bien comprendre l'origine & le progrès de leur propre idolâtrie.

Pourquoi ils ont inventé la fable de Typhon.

§. 47. Je ſuis bien trompé ſi le but des Prêtres d'Egypte n'a pas été d'indiquer les avantages de leur artifice, ſous le voile de cette fable célébre de la guerre de Typhon avec les Dieux. (*n*) Il les embarraſſa, & épouvanta ſi fort, qu'ils ſe réfugiérent en Egypte, & s'y cachérent ſous la forme de divers animaux, afin d'éviter la pourſuite des Géants nés de la terre. Ovide, à l'occaſion de la diſpute des *Piérides* avec les *Muſes*, rapporte cette avanture d'une maniére auſſi ingénieuſe qu'agréable, en la faiſant raconter par l'une de ces filles impies de *Piérus*. *

Métam. l. v. 319. & ſuiv.

(*n*) Diodore de Sicile, *l.* 1. *p.* 54. *Steph. ed.* nous dit que c'étoit une fable Egyptienne. *Lucien* en dit autant dans ſon Traité *de Sacrificiis*. Voyez la note P. qui ſuit.

* *Bella canit ſuperum* : falſoque in honore Gigantes.

Ponit, & extenuat magnorum facta Deorum.

Emiſſumque imâ de ſede Typhoea terræ

» Elle chanta la guerre des
» Géants, au déſavantage des
» Dieux, dont elle s'efforça de
» diminuer les belles actions. Elle
» dit que Typhée, ſorti du ſein
» de la terre, avoit tellement
» épouvanté les Dieux, qu'ils
» avoient été contraints de pren-
» dre la fuite, & de ſe retirer en
» Egypte : que ce redoutable
» Géant les y ayant pourſuivis,
» les avoit obligés à ſe cacher
» ſous la figure de différens ani-
» maux : que Jupiter Ammon,

Trad. de M. l'A. Banier.

Cælitibus feciſſe metum; cunctoſque dediſſe
Terga fugæ: donec feſſos Ægyptia tellus
Ceperit, & ſeptem diſcretus in oſtia Nilus.
Huc quoque terrigenam veniſſe Typhoea narrat,
Et ſe mentitis ſuperos celaſſe figuris.
Duxque gregis, dixit, ſit Jupiter; unde recurvis
Nunc quoque formatus Lybis eſt cum cornibus Ammon.
Delius in corvo, proles Semeleia capro,
Fele ſoror Phœbi, niveâ Saturnia vaccâ,
Piſce Venus latuit, Cyllenius Ibidis alis.

» que l'on révére dans la Lybie,
» porta des cornes de bélier,
» qu'Apollon prit la figure d'un
» corbeau ; Bacchus celle d'un
» bouc ; Diane celle d'une cha-
» te ; Junon celle d'une vache ;
» Vénus celle d'un poiſſon ; Mer-
» cure celle d'un Ibis ».

Explication de cette fable.

Or les Egyptiens regardoient Typhon comme le modéle de l'impiété. Nous devons donc entendre ſous ce nom les Eſprits curieux, tels que le fameux Evhémerus de Gréce, qui ont toujours été ſurnommés impies par les Prêtres Payens. Ces perſonnes, en diſcutant malicieuſement les généalogies des Dieux Egyptiens, étoient remontés ſi près de leur origine, qu'afin d'obvier au danger que leur culte couroit, les Prêtres n'eurent d'autre reſſource que de multiplier les difficultés d'une pareille diſcuſſion, en entretenant le culte ſymbolique de la maniére que nous l'a-

vons expliqué. Et, pour marquer la ſubtilité de l'expédient qu'ils avoient imaginé, ils inventérent la fable, que l'Egypte avoit fourni un azyle aux Dieux, qui s'y étoient cachés ſous la forme d'animaux. Ne manquons pas de remarquer que la forme priſe par chaque Dieu, eſt la même que la marque ſymbolique qui le déſignoit dans l'écriture Hiéroglyphique. (*p*) Antonius Liberalis *cap.* XXVIII. différe d'Ovide pour le détail des

(*p*) *Sis*, dans les Langues Orientales, ſignifie une *hirondelle*, forme ſous laquelle cette Fable nous dit qu'*Iſis* ſe cacha : & *Bubaſte*, qui ſignifie un *chat*, étoit le nom Egyptien de Diane, qui prit cette forme. En conſéquence, l'excellent *Bochart* croit, ſelon ſa méthode, que l'origine de cette Fable eſt dûe à une équivoque, imaginée par quelque Grec, pour ſe conformer au goût de ſes Compatriotes qui aimoient le merveilleux.

Mais, 1°. cette Fable n'a pas été inventée par les Grecs, ſi nous nous en rapportons à Diodore & à Lucien. Ce dernier, parlant de la maniére dont les Egyptiens la racontoient, dit : ταῦτα γὰρ ἀμέλει ἐν τοῖς ᾀδύτοις ἀπόκειται γραφέντα, πρὶν ἢ

De ſacrif. transformations ; & Lucien différe encore de l'un & de l'autre ; mais cela confirme notre explication, loin de l'affoiblir, puiſque nous avons vû qu'il y avoit pluſieurs Hiéroglyphes pour déſigner chaque Divinité.

Preuve de cette explication. Si une explication auſſi ſimple & auſſi naturelle avoit beſoin d'autorités, nous en trouverions

ταῦτ' ἐπῶν μυρίων. *Hæc enim in adytis conſcripta ſunt ante decem millia annorum. De ſacrif.*

2°. L'obſervation de Bochart augmente la difficulté, plutôt que de la réſoudre. Car on peut demander, comment le nom Egyptien de Diane eſt venu à ſignifier un *chat*, & le mot *Sis* ou *Iſis* à ſignifier une *hirondelle.*

Il n'y a donc pas de meilleure raiſon à donner que celle de dire, que ces ſymboles ſervoient dans l'écriture Hiéroglyphique à repréſenter ces Déeſſes. De la même maniére que l'ame y étoit déſignée, ſuivant Horapollo, par la figure d'un faucon, qui s'appelloit *Baieth* en Egyptien, mot compoſé de *Bai*, qui ſignifioit l'*ame*, & de *eth*, qui ſignifioit le *cœur*, parce que le cœur étoit le ſiége de l'ame, ſelon les Egyptiens. Cela ſuppoſé, notre explication ſemble mieux s'accorder avec l'origine de cette hiſtoire.

l. 1. *c.* 7.

une dans ce que les Théologues Egyptiens diſoient eux-mêmes à ce ſujet. Diodore de Sicile, parlant de la difficulté de découvrir l'origine véritable du culte des animaux en Egypte, nous apprend que les Prêtres gardoient un profond ſecret à cet égard : οἱ μὲν Ἱερεῖς αὐτῶν ἀπόῤῥητόν τι λόγμα περὶ τούτων ἔχουσιν. C'eſt une forte préſomption que l'origine que nous lui aſſignons étoit ce ſecret même ; n'y en ayant point d'autre que les Prêtres euſſent plus d'intérêt de ſe réſerver, comme nous le ferons voir quand nous parlerons des cauſes que les Anciens ont imaginé de ce culte. Diodore traite expreſſément de fabuleuſe celle qui s'étoit répandue parmi le Peuple : » Que » les Dieux étant autrefois en pe- » tit nombre, & forcés par con- » ſéquent de céder à la multitude » & à l'injuſtice des Géants nés de

L. I. p. 54.

Infra, note X.

» la terre, prirent la forme de dif-
» férens animaux, & par ce moyen
» échappérent à la cruauté & à
» la violence de leurs ennemis;
» mais que ces mêmes Dieux s'é-
» tant enfin rendus les maîtres du
» monde, pour marquer leur re-
» connoiſſance du ſecours qu'ils
» avoient tiré de ces animaux dans
» leurs malheurs, avoient conſa-
» cré les eſpéces de ceux dont ils
» avoient pris la forme ». (*t*) La Morale cachée ſous cette fable n'a pas beſoin de commentaire, & ne peut être que celle que nous avons marquée. Ceci mérite ſeulement notre attention, que les Prêtres avoient jugé à propos de répandre parmi le Peuple cette

(*t*) Φασὶ γὰρ τοὺς ἐξ ἀρχῆς γενομένους θεοὺς, ὀλίγους ὄντας καὶ καταφρονουμένους ὑπὸ τῶν πλήθους τῶν ἀνομίας τῶν γηγενῶν ἀνθρώπων, ὁμοιωθῆναι ποικίλοις τῶν ζώων, καὶ διὰ τοιούτου τρόπου διαφυγεῖν τὴν ὠμότητα καὶ βίαν αὐτῶν. ὕστερον δὲ τῶν καὶ τὸν κόσμον πάντων κρατήσαντας τοῖς αὐτοῖς τὴν ἐξ ἀρχῆς σωτηρίας χάριν ἀποδιδόναι, ἀφιερώσαι τὰς φύσεις αὐτῶν οἷς ἀφωμοιώθησαν. lib. 1. pag. 54.

origine

origine du culte des animaux. Ils avoient favoriſé & entretenu ce culte, comme nous l'avons obſervé, afin que le peu de fondement du culte des Héros ne fût pas apperçu. Mais il falloit cependant rendre raiſon d'un culte qui étoit encore plus extravagant. Ils eurent l'eſprit d'inventer une fable qui montroit l'adreſſe qu'ils avoient eu d'introduire une nouvelle ſuperſtition pour en conſerver une plus ancienne, & aſſignérent pour raiſon de la nouvelle ſuperſtition les circonſtances même de cette fable. Ce ſtratagême politique étoit digne des Prêtres Egyptiens.

Opinions des Anciens ſur l'origine du culte des animaux.

§. 48. Ecoutons maintenant ce que les Anciens ont dit de l'origine du culte des animaux. La diverſité & l'incertitude de leurs opinions montre combien ils ont été embarraſſés ſur cet article. Mais n'en ſoyons pas ſurpris, puiſqu'ils ſe ſont généralement

trompés ſur l'origine des Hiéroglyphes. Entre tant de cauſes par eux imaginées, celle que nous avons aſſignée, & qui auroit vraiſemblablement mis fin à leurs conjectures, s'ils y euſſent fait attention, leur a échappé. Il y a diverſes autres idées dans leſquelles ils ont donné, que je ſerai obligé en même tems d'examiner & de réfuter. Voici celles qui m'ont paru juſqu'à préſent les plus dignes de remarque.

I. Celle qui prétend que le culte des animaux doit ſa naiſſance aux ſervices qu'ils ont rendus aux hommes.

II. Celle qui lui donne pour origine la doctrine de la métempſycoſe.

III. Celle qui l'attribue à l'uſage des Egyptiens, de partager le Ciel en Aſteriſmes, ou conſtellations.

IV. Celle qui le regarde comme une ſuite de l'idée des Egy-

ptiens, que Dieu rempliſſoit toutes choſes.

V. Celle qui en trouve l'origine dans l'uſage d'employer les animaux comme ſymboles de la Divinité.

VI Celle qui ſuppoſe qu'un Roi d'Egypte l'a établi, par des vûes particuliéres de politique.

Voilà, je crois, les principales opinions ſur cette matiére. La quatriéme, & la cinquiéme, s'écartent entiérement de la vérité, en rendant le culte des animaux purement ſymbolique; & toutes ont le défaut commun de laiſſer conclure que cette ſorte de culte a été général chez les Payens, au lieu qu'il a été particulier aux Egyptiens, de l'aveu même de ceux qui ont embraſſé ces différentes opinions. Défauts de ces opinions.

§. 49. La premiére opinion eſt celle de Cicéron, (*u*) qui veut Examen de la premiére opinion.

(*u*) *Ipſi qui irridentur, Ægyptii, nullam belluam, niſi ob aliquam utilitatem, quam*

que le culte des animaux doive ſon origine à la reconnoiſſance des ſervices qu'ils ont rendus aux hommes. Ce ſentiment a tous les défauts d'une cauſe imparfaite, parce qu'il prouve trop & trop peu. *Trop*, attendu qu'il s'enſuivroit que le culte des animaux auroit été commun à toutes les Nations, quoiqu'il ait été particulier aux

ex ea caperent, conſecraverunt.... Ita concludam tamen belluas à Barbaris propter beneficium conſecratas, de nat. Deor. l. 1. c. 36. Ainſi s'exprime Cicéron, ſous le perſonnage de Cotta l'Académicien. Mais j'ai fait voir plus haut que cela s'accorde mal avec ce que le même Cotta dit dans un autre endroit: OMNE FERE GENUS *beſtiarum Ægyptii conſecraverunt.* l. III. c. 15. Ces paroles atteſtent un fait véritable, qui détruit entiérement le principe, & il eſt étonnant que Cicéron ne s'en ſoit pas apperçu. Mais, comme ce principe étoit plauſible, les Anciens l'ont beaucoup goûté. Ainſi, quand Plutarque rapporte que les Juifs adoroient un pourceau, il ne ſe contente pas d'adopter cette calomnie, il imagine une raiſon de la choſe, & aſſigne celle qui étoit ſi commode dans de pareilles rencontres, la reconnoiſſance envers cet animal, pour avoir appris aux hommes à labourer la terre.

Iſ. & Oſ.

Egyptiens & à leurs colonies: *Trop peu*, 1°. parce qu'il s'ensuivroit que les seuls animaux utiles auroient été adorés. Cependant plusieurs animaux inutiles, & des plus nuisibles, étoient regardés comme sacrés. (*w*) 2°. Le culte des plantes alors se trouveroit naturelle-

(*w*) Un passage d'Eusébe confirme bien notre opinion touchant l'origine du culte des animaux, & rend par conséquent raison pourquoi on adoroit des animaux nuisibles. *Faites encore attention*, remarque-t-il, *à ce que Philon, dans la traduction qu'il a donnée des* Elémens Phéniciens *de Sanchoniathon, nous dit de* CERTAINS REPTILES ET AUTRES ANIMAUX VENIMEUX, *qui non-seulement ne font pas de bien à l'homme, mais procurent un mal & une mort certaine à ceux sur qui ils répandent leur venin mortel. Voici ses paroles:* » Taautus consacra donc les différentes » espéces de dragons & de serpens, & » les Phéniciens & les Egyptiens ont suivi son exemple. ὁ δὲ αὐτὸς πάλιν περὶ τῶν Φοινίκων στοιχείον ἐκ τῶν Σαγχουνιαθῶνος μεταβαλὼν, θέα ὁποῖά φησι περὶ τῶν ἑρπυστικῶν καὶ ἰοβόλων θηρίων, ἃ δὴ χρῆσιν μὲν ἀγαθὴν ἀνθρώποις οὐδεμίαν συντελεῖ, φθορὰν δὲ καὶ λύμην οἷς ἂν τὸν δυσαλθῆ καὶ χαλεπὸν ἰὸν ἐγχρίμψειεν ἀπεργάζεται. γράφει δὲ καὶ ταῦτα πρὸς λέξιν ὧδέπως λέγων. τὴν μὲν οὖν τοῦ Δράκοντος φύσιν καὶ τῶν Ὀρφέων αὐτὸς ἐξεθείασεν ὁ Τάαυτος, καὶ

ment antérieur, ou du moins auſſi ancien que le culte des animaux. Mais nous ſçavons qu'il eſt poſtérieur de beaucoup, & notre hypothèſe en donne la vraie raiſon. Car les Egyptiens n'ont cherché des analogies Hiéroglyphiques dans le monde végétal, qu'après avoir épuiſé le monde animal.

Examen de la ſeconde opinion.

§. 50. Diodore de Sicile a

μετ' αὐτὸν αὖθις Φοίνικές τε καὶ Αἰγύπτιοι. *Prep. Evang. l.* 11. *cap.* 10. Cette citation de Philon conduit Euſébe à faire voir, par la nature du ſerpent, comment cet animal étoit devenu un ſymbole de la Divinité.

Le diſcours de Sanchoniathon, que Philon avoit traduit, faiſoit partie d'un plus grand Ouvrage, dans lequel il traitoit de la ſageſſe & du ſçavoir des Phéniciens & des Egyptiens, & où il étoit parlé des *caractères Hiéroglyphiques*, comme il paroît par le titre de Φοινίκων ΣΤΟΙΧΕΙΩΝ. Car nous avons montré que cette derniére expreſſion étoit le mot Technique, pour ſignifier *les Hiéroglyphes*. Mais il n'eſt pas aiſé de comprendre comment une digreſſion au ſujet de la *conſécration* des animaux nuiſibles pouvoit ſe trouver dans ce diſcours, à moins que Sanchoniathon ne regardât les Hiéroglyphes comme l'origine du culte des animaux.

donné pour cauſe du culte des animaux chez les Egyptiens *la doctrine de la métempſycoſe*. Voici comment il s'explique en parlant du Dieu Apis. » Le principe de ce » culte, ſelon quelques-uns, eſt » qu'à la mort d'Oſiris ſon ame » paſſa dans le corps d'un Tau- » reau nommé Apis ; & que, de- » puis ce tems, elle eſt entrée » ſucceſſivement, & s'eſt mani- » feſtée dans tous ceux qu'on a » ſubſtitué à la place de celui-là. » (*x*) Mais cette doctrine ne peut pas être l'origine d'un pareil culte.

Trad. de M. l'Abbé Terraſſon.

1°. Cette opinion a été commune chez tous tous les Peuples, & le culte des animaux a été particulier à l'Egypte. La doctrine de la métempſycoſe eſt aujourd'hui en plus grand honneur, peut-

(*x*) Τῆς δὲ βοὸς τούτου τιμῆς, αἰτίαν ἔνιοι φέρουσι, λέγοντες ὅτι τελευτήσαντος Ὀσίριδος, εἰς τοῦτον ἡ ψυχὴ αὐτοῦ μετέστη, καὶ διὰ ταῦτα διατελεῖ μέχρι τοῦ νῦν ἀεὶ κατὰ τὰς ἀναδείξεις αὐτοῦ μεθισταμένη πρὸς τοὺς μεταγενεστέρους. *lib.* 1. *pag.* 54.

être, dans les Indes, qu'elle ne l'a jamais été en aucun lieu du monde. Cependant elle n'y a occaſionné aucun culte, ou reſpect religieux, pour ces animaux que l'on regarde comme la demeure des ames de ceux qui ont quitté cette vie. Il eſt vrai que cette doctrine eſt cauſe que les Indiens ont une attention exceſſive pour ces animaux ; mais cette circonſtance eſt préciſément ce qui doit nous frapper. Car étans attachés aux ſuperſtitions les plus groſſiéres, & adorans effectivement quelques animaux, (culte qui leur eſt venu d'Egypte,) (*y*) ſi la doctrine de la métempſyco-

(*y*) Cela paroît, non-ſeulement à cauſe que les animaux qui en ſont l'objet, & qui ſe réduiſent à un petit nombre, ſont les mêmes que ceux pour leſquels les Egyptiens avoient le plus de reſpect, mais encore parce que ces animaux ne ſervent de demeure à aucune ame, & ſont ainſi exempts de la loi de la Tranſmigration. Nous en verrons la raiſon dans un moment.

ſe portoit naturellement les hommes à un pareil culte, les Indiens y ſeroient aujourd'hui totalement dévoués.

2°. Les anciens Egyptiens n'ont jamais cru que les ames *héroïques* & *démoniques* fuſſent aſſujetties à la loi commune de la métempſycoſe. (z) Pour lors, l'opinion qui donne la Tranſmigration pour cauſe du culte des animaux en Egypte, doit ſuppoſer que les animaux étoient adorés, parce qu'ils ſervoient de demeures aux ames *humaines* déifiées. Mais les anciens Egyptiens n'ont déifié que les ames *héroiques* & *démoniques.*

3°. Suivant la doctrine de la métempſycoſe, on regardoit comme une punition des crimes commis la demeure des ames dans le corps des animaux. Leur priſon

(z) La différence que les premiers Payens mettoient entre ames *héroiques*, *démoniques* & *humaines*, ſera expliquée dans la ſuite.

ne pouvoit donc jamais devenir objet d'adoration, mais devoit plutôt être un objet d'averſion & d'horreur, comme tout *feu ſouterrain* l'étoit chez les anciens Romains.

4°. Enfin, la doctrine de la métempſycoſe eſt bien poſtérieure au premier culte des animaux. Elle a été imaginée pour réſoudre toute objection contre la Providence, (*a*) & n'a été inventée que dans le tems où les Egyptiens étoient devenus Philoſophes ſpéculatifs. (*b*)

(*a*) *T.* 1. *de M. Warburthon. ſec. éd. p.* 137. L'imagination des Egyptiens poſtérieurs, de croire que l'ame d'Oſiris réſidoit dans Apis, ſemble avoir donné naiſſance à cette opinion de l'origine du culte des animaux. Diodore ne confirme pas peu cette penſée, dans l'endroit où il rapporte les différens ſentimens au ſujet de l'origine du culte des animaux. Car, lorſqu'il vient à celui de la métempſycoſe, il le rapporte de la maniére dont le Peuple le concevoit à l'égard d'Oſiris & d'Apis. [Voyez ci-devant la note X.]

(*b*) L'examen d'un paſſage d'Hérodo-

§. 51. Lucien a adopté la troisiéme opinion sur l'origine du culte des animaux. Elle consiste à dire, que *les Egyptiens, qui ont*

Examen de la troisiéme opinion.

te, fait par un des plus grands hommes de ce siécle, confirmera mon raisonnement. J'avois déja cité ce passage, afin de prouver que les Egyptiens avoient enseigné les premiers l'immortalité de l'ame; & je crois que c'est là le sens qu'on lui donne naturellement; mais on n'y a pas assez réfléchi, ce me semble. Ma citation a occasionné l'élégante critique que je présente ici au Lecteur, & dont il doit me sçavoir gré.

Vol. 1. *p.* 90.

Je transcrirai d'abord le passage. » Les » Egyptiens sont les premiers qui aient » soutenu, que l'ame de l'homme est im- » mortelle; qu'elle entre, quand elle se » sépare d'avec le corps, dans celui de » quelqu'animal; &, lorsqu'elle a passé » dans les diverses espéces d'animaux, » terrestres, aquatiques, ou de l'air, » qu'elle revient dans un corps humain: » enfin, que ce circuit de l'ame dure trois » mille ans. Cependant quelques Grecs » que je pourrois nommer, mais cela n'est » pas nécessaire, se sont donnés comme » les Auteurs de cette opinion ». πρῶτοι δὲ καὶ τόνδε τὸν λόγον Αἰγύπτιοι εἰσὶ οἱ εἰπόντες, ὡς ἀνθρώπου ψυχὴ ἀθανατός ἐστι. τοῦ σώματος δὲ καταφθίνοντος, ἐς ἄλλο ζῶων αἰεὶ γινόμενον ἐσδύεται. ἐπεὰν δὲ περιέλθῃ πάντα τὰ χερσαῖα καὶ τὰ θαλάσσια καὶ τὰ πετεινὰ, αὖθις ἐς

imaginé les premiers de diviser le

ἀνθρώπου σῶμα γινόμενον ἐσδύνειν. τὴν περιήλυσιν ἢ αὐτῇ γίνεσθαι ἐν τρισχιλίοισι ἔτεσι. ΤΟΥΤΩΝ, ΤΩ, ΛΟΓΩ, εἰσὶ οἱ Ἑλλήνων ἐχρήσαντο, οἱ μὲν πρότερον, οἱ δὲ, ὕστερον, ὡς ἰδίῳ ἑωυτῶν ἐόντι· τῶν ἐγὼ εἰδὼς τὰ οὐνόματα, οὐ γράφω. *Herod. Euterpe. c.* 123.

La premiére fois, dit l'excellent homme dont je parle, que je lûs ce passage, il y a plusieurs années, dans Marsham, je consultai Hérodote, & je vis que Marsham l'avoit mal entendu. Je viens encore de l'examiner dans Hérodote, & je vous rend juge des raisons qui me portent à douter que vous, & le Chevalier Marsham, ayez bien pris le sens de ce passage.

Sæc. XI. *p.* 258. *ed. Lond.*

Hérodote dit que les Egyptiens sont les Auteurs de cette opinion, λόγος; *que l'ame est immortelle; qu'elle passe, après sa séparation d'avec le corps, dans celui de quelqu'animal;* ἐς ἄλλο ζῶον, &c. La question se réduit donc à sçavoir, si l'opinion attribuée aux Egyptiens ne regarde que la premiére partie du passage; c'est-à-dire, l'immortalité de l'ame; ou la seconde partie, c'est-à-dire, la doctrine de la transmigration; ou, si elle se rapporte aux deux parties du passage.

Pour connoître ce qu'Hérodote a précisément voulu dire, il faut lire ces derniers mots : » cependant quelques Grecs » que je pourrois nommer, mais cela » n'est pas nécessaire, se sont donnés com» me les Auteurs de cette Opinion ». τούτῳ τῷ λόγῳ εἰσὶ οἱ Ἑλλήνων ἐχρήσαντο, &c.

Ciel en Aſtériſmes, ayant déſigné

Or τότῳ τῷ λόγῳ, ſignifie ici la même choſe que τόνδε τὸν λόγον, dont au commencement du paſſage les Egyptiens ſont dits être les premiers Auteurs. Croyez-vous qu'Hérodote, en parlant de l'immortalité de l'ame, pût dire que quelques Grecs, qu'il étoit en état de nommer, l'avoient enſeignée comme s'ils en étoient les Inventeurs ? Sûrement la notion de l'immortalité étoit trop commune en Gréce, pour qu'Hérodote la regardât comme une Opinion, prétendue découverte par quelques Grecs qu'il pouvoit nommer. * Mais s'il parle de la doctrine de la tranſmigration, il a eu raiſon de dire que quelques Grecs l'avoient enſeignée, comme s'ils en euſſent été les Auteurs : ὡς ἰδίῳ ἑωυτῶν. Suppoſé donc que la derniére partie du paſſage ſe rapporte uniquement à la doctrine de la tranſmigration, il ne ſe peut pas que la premiére partie ne s'y rapporte auſſi. Car Hérodote parle du même λόγῳ dans l'une & dans l'autre.

* warburthon, p 423.. 426. du prem. volume la réponſe à la ſeule objection que l'on puiſſe propoſer contre ceci.

Il n'eſt pas naturel de ſuppoſer que l'idée de l'immortalité, & la doctrine de la Tranſmigration, ſoient de même date. On ſeroit également fondé à imaginer que les *Cycles* & les *Epicycles*, dans l'ancienne Aſtronomie, ſont auſſi anciens que la connoiſſance du mouvement des Planetes. De joindre donc ces deux choſes enſemble, comme l'invention qu'Hérodote attribue aux Egyptiens, c'eſt unir ce qui eſt naturellement ſéparé. Car la doctrine de la Tranſmigration n'eſt que la conſé-

chaque Conſtellation par le nom d'un

quence de la notion de l'immortalité de l'ame, & une conſéquence reçue aſſez tard. Perſonne ne doute que la doctrine de la Tranſmigration ne vienne de l'Egypte. Il n'eſt donc pas étonnant qu'Hérodote, en rapportant cette opinion, ait parlé de l'immortalité de l'ame qui en étoit le fondement, ſans néanmoins prétendre attribuer à l'invention des Egyptiens la doctrine de l'immortalité.

Je crois même que les expreſſions d'Hérodote favoriſent cette interprétation, & que πόνδε τὸν λόγον, ... peuvent être traduits de cette maniére : » les Egyptiens » ſont les premiers qui aient avancé, que » l'ame de l'homme, qui eſt immortelle, » entre, quand elle ſe ſépare du corps, » dans celui de quelqu'animal ». Voilà une opinion au ſujet de l'immortalité ; & c'eſt de cette opinion, & non pas de l'immortalité en ſoi, dont Hérodote parle comme d'une *choſe inventée*. Valla, dans la derniére partie du paſſage, a traduit τούτῳ τῷ λόγῳ *hanc rationem*.

La notion de l'immortalité étoit plus ancienne chez les Egyptiens, que cette opinion de la Tranſmigration ; puiſque nous ſçavons que leur uſage d'embaumer les corps étoit fondé ſur l'idée que l'ame, tant que le corps ſe conſervoit, ne le quittoit point, mais erroit autour de lui. Pour concilier cette idée avec celle de la Tranſmigration, il faut ſuppoſer que la Tranſmigration étoit ſuſpendue tout le tems que le corps ſe conſervoit ; & cela

animal, cela a donné lieu d'adorer les animaux. (*c*)

1°. La même objection, pro-

se trouve peut-être indiqué dans ces paroles d'Hérodote : τοῦ σώματος δὲ ΚΑΤΑΦΘΙΝΟΝΤΟΣ. Voici ce que dit Servius : *Ægyptii periti sapientiæ condita diutius reservant cadavera, scilicet ut anima multo tempore perduret, & corpori sit obnoxia, nec* CITO AD ALIUD TRANSEAT. D'où il est clair que l'ancienne opinion étoit celle qui se trouvoit liée avec les rites de la sépulture. Mais, afin de ne point ébranler une pareille opinion consacrée par tant de cérémonies, *tot cæremoniis consecrata*, on fit, en faveur de l'assiduité de l'ame auprès du corps, une exception absurde à la doctrine de la Transmigration, quand cette doctrine eût prévalu. *Je suis*, &c. Tel est le sentiment de cet illustre Auteur.

In. Virg. Æn. 3. v. 67.

(*c*) Οἱ δὲ [Αἰγύπτιοι] καὶ ἄλλα ἐμήσαντο πολλῷ μείζω τουτέων. ἐκ γὰρ δὴ τοῦ παντὸς ἠέρος, καὶ ἀστέρων τῶν ἄλλων, ἀπλανέων τε καὶ εὐσταθέων, καὶ οὐδ' ἅμα κινεομένων, δυώδεκα μοίρας ἐτάμοντο ἐν τοῖσι κινεομένοισι, καὶ οἰκεῖα ζῶα ἐόντα, ἕκαστον αὐτῶν ἐς ἄλλην μορφὴν μεμιμέαται.... ἀπὸ τέων δὴ καὶ ἱερὰ τὰ Αἰγύπτια πολυειδέα ποιέεται. οὐ γὰρ πάντες Αἰγύπτιοι ἐκ τῶν δυώδεκα μοιρέων πασέων ἐμαντεύοντο, ἄλλοι δὲ, ἀλλοίῃσι μοίρῃσιν ἐχρέοντο. καὶ κριὸν μὲν σέβουσιν, ὁκόσοι ἐς κριὸν ἀπέβλεπον. ἰχθύας δὲ οὐ σιτέονται, ὁκόσοι ἰκθύας ἐπεσημήναντο. οὐδὲ τράγον κτείνουσιν, ὅσοι αἰγόκερων ἥδεσαν.... ναὶ μὴν καὶ Ταῦρον ἐς τιμὴν τοῦ ἠερίου Ταύρου σεβίζονται. de *Astrologia*.

poſée contre les deux premiéres opinions, ſubſiſte contre cette troiſiéme. Car toutes les Nations ont été dans l'uſage de diſtinguer ainſi le Ciel en Aſtériſmes, ou conſtellations, & il n'y a que l'Egypte & ſes Colonies qui aient adoré les animaux.

2°. Cette maniére de réſoudre une difficulté en fait naître une plus grande. En effet, que nous reſtera-t-il dans l'Antiquité, pour rendre raiſon d'un uſage auſſi extraordinaire, que celui de donner à une conſtellation la figure d'un bélier, à un autre, la figure d'un ſcorpion, &c. tandis que l'arrangement de ces étoiles ne préſente pas aſſez de reſſemblance avec les différentes parties de chaque animal, pour pouvoir aider l'imagination à ſuppléer le reſte: que nous reſtera-t-il, dis-je, dans l'Hiſtoire, & dans l'Antiquité? Car, ſi l'on veut donner carriére à ſon imagination, rien n'eſt plus

aiſé

aiſé que de trouver une ſolution. L'Auteur de l'*Hiſtoire du Ciel*, par la ſimple force de l'imagination, a écarté toutes ces difficultés, non-ſeulement ſans y être autoriſé par l'Antiquité, mais même en la contrediſant poſitivement. (*d*) Si l'on ne s'eſt propoſé que de

(*d*) Son ſyſtême eſt que tous les uſages civils & religieux de l'Antiquité ſont nés de l'Agriculture, & que les Dieux & les Déeſſes font auſſi partie de cette abondante moiſſon. *Voyez p. 99. 315. & paſſim vol. 1.*

Nec ulla interea eſt inaratæ gratia terræ.
Georg. 1. 83.

Or s'il y a deux faits, dont les Sceptiques eux-mêmes, dans leurs momens raiſonnables, ne douteroient pas, ce ſont ceux-ci: que le culte idolâtre des Corps céleſtes doit ſa naiſſance à l'influence viſible qu'ils ont ſur les choſes de ce bas monde; & que les Dieux Locaux de toutes les Nations Payennes ſont des hommes qui ont été déifiés après leur mort; honneur dont ils ont été redevables aux bienfaits par eux procurés à leurs Citoyens, ou au genre humain en général. Qui croiroit donc que l'un & l'autre de ces faits pûſſent jamais être niés par une perſonne qui auroit examiné l'Antiquité, &

diſtinguer les conſtellations, il ſuffiſoit de leur donner un nom ſans y ajouter de figure. Mais en conſidérant ainſi la choſe, pourquoi les Egyptiens ne les ont-ils pas plutôt honorées du nom de leurs Héros, que du nom des animaux? La politeſſe des Prêtres Egyptiens, qui ont les premiers animaliſé les Aſtériſmes, leur permettoit-elle, comme à *Thomas Otter*, dans la Comédie, d'amener des taureaux & des boucs à la Cour? Où auront-ils

encore moins par une perſonne qui prétendroit l'interpréter? Mais ni les Dieux, ni les hommes ne ſçauroient tenir contre un ſyſtême. Ce profond Auteur nous aſſûre que tout cela n'eſt qu'illuſion; que les Anciens n'y ont rien entendu; que les Corps céleſtes n'ont point été adorés à cauſe de leurs influences; qu'Oſiris, Iſis, Jupiter, Pluton, Neptune, Mercure, & les Dieux héroiques mêmes, tels qu'Hercule & Minos, ne ſont point des hommes ni des femmes, & ne ſont réellement que les lettres d'un ancien Alphabeth, de pures figures qui ſervoient d'inſtructions ſymboliques aux Laboureurs d'Egypte. Cependant ce ſyſtême d'imagina-

voulu placer les animaux dans le Ciel, avant qu'ils euſſent fait une figure aſſez conſidérable ſur la terre? La vérité eſt que la choſe eſt arrivée tout autrement. Le culte des animaux a produit les Aſtériſmes en Egypte, & ce ne ſont point les Aſtériſmes qui ont donné naiſſance au culte des animaux. Tout le monde convient que les Egyptiens ſont les premiers qui ont diſtingué les conſtellations, & qui leur ont donné

tion eſt appellé interpréter l'Antiquité. » S'il y a quelque choſe de ſolide & de » ſuivi, dit M. Pluche, dans l'hiſtoire que » je vais donner de l'origine du Ciel Poë- » tique, j'avoue que j'en ſuis redevable » à l'explication ingénieuſe, mais ſimple, » par laquelle l'Auteur des Saturnales » nous a éclairci l'origine du nom de ces » deux ſignes, (l'Ecreviſſe & le Capri- » corne ».) *Macrobe, Saturn. lib.* 1. *cap.* 17. *Vol.* 1. *ch.* 1.

Addition. Je me ſuis diſpenſé de traduire les pages 201. 202. 203. & 204. & je n'en ai tiré que ce précis du ſyſtême de M. Pluche, parce que M. Warburthon a refondu ce qu'il avoit dit, & M. Silhouette l'a rendu public dans l'Ouvrage que j'ai indiqué ci-deſſus, §. 26. note R.

des noms. Il n'eſt pas moins certain auſſi que cette diſtinction, & ces noms, ſont poſtérieurs de beaucoup au tems où les animaux ont commencé à être adorés. Car cette multitude d'étoiles n'a pû être ainſi partagée en Aſtériſmes, avant que les Prêtres Egyptiens euſſent fait un progrès raiſonnable dans l'Aſtronomie; & nous avons vû que le culte des animaux étoit antérieur au tems de Moyſe. Mais, quand les Egyptiens rangérent enſuite les étoiles en conſtellations, & qu'il fallut leur donner des noms pour les diſtinguer, les animaux, qui étoient alors des ſymboles religieux de leurs Dieux, ſervirent fort à propos pour cette diſtinction. 1°. Cela faiſoit honneur à leurs Héros. 2°. Cela portoit à croire que les Dieux de leur Pays étoient allés réſider dans des conſtellations d'une douce influence; ce qui donnoit du crédit à leur Aſtrolo-

gie, qu'ils ont cultivée en même tems que l'Aſtronomie, & que l'on a ſouvent confondu avec elle.

Finiſſons cet article par obſerver que l'on découvre encore aujourd'hui des traces d'origine Egyptienne dans les caractères dont on ſe ſert ordinairement pour marquer les ſignes du Zodiaque. Ce ſont, en effet, des veſtiges d'*Hiéroglyphes curiologiques*, réduits à un caractère d'écriture courante, ſemblable à celle des Chinois. Cela ſe diſtingue plus particuliérement dans les marques aſtronomiques du *Bélier*, du *Taureau*, des *Gémeaux*, de la *Balance*, & du *Verſeau*.

Examen de la quatriéme opinion.

§. 52. La quatriéme opinion n'eſt pas mieux fondée. C'eſt celle de Porphyre, qui prétend que l'*origine du culte des animaux eſt dûe à l'idée des Egyptiens, que Dieu rempliſſoit toutes choſes*. (e)

(e) Ἀπὸ ἧς ταύτης ὁρμώμενοι τῆς ἀσκήσεως, τῇ

1°. Cette opinion prouve trop. Car, ſi on l'admet, chaque choſe aura dûe être l'objet de l'adoration des anciens Egyptiens. Cependant nous en connoiſſons beaucoup qu'ils n'adoroient pas.

2°. Suivant cette opinion, rien n'auroit dû être l'objet de l'exécration des Egyptiens. Il y avoit cependant pluſieurs choſes qui l'étoient.

3°. Cette opinion n'a jamais été celle du Peuple, mais ſeulement celle d'un petit nombre de Sçavans:

4°. Non pas même parmi les Egyptiens, mais parmi les Grecs.

Voyez le I. vol. p. 419. & ſuiv.

En un mot, cette prétendue origine du culte des animaux n'a été inventée que par les derniers Philoſophes, pour cacher les dif-

τὸ ϖᾶϑος τὸ θεῖον οἰκειώσεως, ἔγνωσαν, ὡς ἐ δι' ἀνθρώπου μόνου τὸ θεῖον διῆλθεν, ἐ τε ψυχὴ ἐν μόνῳ ἀνθρώπῳ ἐπὶ γῆς κατεσκήνωσεν, ἀλλὰ χεδὸν ἡ ϖᾶσα διὰ ϖάντων διῆλθεν τ ζώων. διὸ εἰς τ θεοπρέπειαν παρέλαβον ϖᾶν ζῶων. *de Abſtin. lib.* IV.

formités du Paganiſme, & le ſoutenir dans ſon déclin.

§. 53. Nous trouvons dans Jamblique, une autre opinion fort approchante de celle-ci, & inventée pour la même fin. *Les animaux*, ſelon lui, *n'ont été déifiés que comme autant de ſymboles de la premiére cauſe, enviſagée dans tous ſes attributs & ſes rapports.* (g) Quoique cette imagination n'ait pas le moindre fondement, comme elle a été adoptée par nos meilleurs Philologues *Cudworth*, *Voſſius*, *Kircher*, ſur

Examen de la cinquiéme opinion.

(g) Πρότερον δή σοι βούλομαι τῶν Αἰγύπτιων τὸν τρόπον τῆς θεολογίας διερμηνεῦσαι, οὗτοι γὰρ τὴν φύσιν τοῦ παντὸς, καὶ τὴν δημιουργίαν τῶν θεῶν μιμούμενοι, καὶ αὐτοὶ τῶν μυστικῶν καὶ ἀποκεκρυμμένων καὶ ἀφανῶν νοήσεων εἰκόνας τινὰς διὰ συμβόλων ἐκφαίνουσιν, ὥσπερ καὶ ἡ φύσις τοῖς ἐμφανέσιν εἴδεσι τοὺς ἀφανεῖς λόγους διὰ συμβόλων, τρόπον τινὰ, ἀπετυπώσατο. ἡ δὲ τῶν θεῶν δημιουργία, τὴν ἀλήθειαν τῶν εἰδῶν διὰ τῶν φανερῶν εἰκόνων ὑπεγράψατο. εἰδότες οὖν χαίροντα πάντα τὰ κρείττονα ὁμοιώσει τῶν ὑποδεεστέρων, καὶ βουλόμενοι αὐτὰ ἀγαθῶν οὕτω πληροῦν διὰ τῆς κατὰ τὸ δυνατὸν μιμήσεως, εἰκότως καὶ αὐτοὶ τὸν πρόσφορον αὐτοῖς τρόπον τῆς κεκρυμμένης ἐν τοῖς συμβόλοις μυσταγωγίας προφέρουσιν. de myſt. Ægypt. Sect. 7. c. 1.

l'autorité de ces Fanatiques, & invétérés ennemis du Chriſtianiſme, Porphyre & Jamblique, je tâcherai de la réfuter, en examinant l'origine & l'ordre des trois grandes eſpéces d'idolâtrie.

Ordre des trois eſpéces principales d'idolâtrie.

J'ai fait voir que *la premiére*, dans l'ordre du tems, avoit été le culte rendu aux Corps céleſtes. Cette idolâtrie ſubſiſta ſans mélange juſqu'au tems que les ſociétés civiles ſe formérent. *Alors* ſuccéda une autre eſpéce d'idolâtrie, qui conſiſta à déifier les Rois & les Légiſlateurs, après leur mort. Tel a été le progrès de l'idolâtrie chez tous les Peuples, auſſi-bien qu'en Egypte. Mais la maniére de conſerver en Egypte l'hiſtoire des Dieux Héroiques, à l'aide des Hiéroglyphes, donna naiſſance à la *troiſiéme* eſpéce d'idolâtrie, l'adoration des animaux. Ce culte a été particulier à l'Egypte & à ſes Colonies.

J'ai montré dans le premier volume,

volume, (p. 467. 468.) que l'uſage général d'enter, pour ainſi dire, le culte des Héros ſur celui des Aſtres, a été cauſe que les Philologues ſe ſont mépris en regardant le premier comme le ſymbole du dernier. La même choſe leur eſt arrivée à l'égard du culte des animaux. La méthode employée par les Egyptiens pour entretenir ce culte, & dont nous avons parlé un peu plus haut, a fait croire à ces Auteurs, que les animaux, qui n'étoient réellement que les ſymboles des Dieux héroiques des Egyptiens, avoient été originairement des ſymboles des étoiles déifiées, & même des ſymboles de la premiére Cauſe. Par-là le ſçavant Voſſius eſt tombé dans la double erreur de croire, 1°. que le culte rendu aux Héros étoit un ſymbole du culte rendu aux Aſtres, 2°. Que le culte des animaux étoit pareillement un ſymbole de celui des Aſtres.

Mépriſe des Philologues à ce ſujet.

D'où ſuit la conſéquence, que le ſyſtême de Théologie-Phyſique des Egyptiens eſt une des premiéres ſciences de l'Ecole Egyptienne, quoiqu'il ne ſoit que l'une des derniéres; & que le culte des Héros, qui a certainement été la premiére Religion des Egyptiens, devient la derniére.

Avantage que l'Auteur en pourroit tirer.

Cette opinion, qui étoit celle que les Grecs avoient de l'ancienne Théologie-Phyſique des Egyptiens, m'eſt très-avantageuſe, puiſqu'elle favoriſe la grande antiquité des ſciences en Egypte, qui eſt la queſtion que je traite. Mais je n'ai jamais eu en vûe que la vérité dans tout ce que j'examine. Ainſi je vais réfuter une erreur qui appuie mon ſentiment, avec la même ſatisfaction que j'ai, lorſque j'en réfute une qui y eſt contraire.

Sentiment de M. Shuckford ſur la date

§. 54. La conſéquence qui réſulte de l'opinion de nos Philologues, fixe, comme l'on voit,

une date aſſez moderne au culte héroique ; &, puiſque quelques-uns de leurs diſciples l'ont fait valoir, j'examinerai leurs raiſons. du culte héroique.

Le ſçavant Auteur de l'*Hiſtoire du Monde* l'a miſe dans tout ſon jour.

» Il ne paroît pas par la Table » Iſiaque, dit-il, que les Egyp- » tiens, dans le tems qu'elle a été » faite, adoraſſent aucune idole » qui eût la figure humaine. Au » contraire, toutes les figures » qu'elle repréſente, & devant » leſquelles on voit des perſon- » nes dans une poſture d'adora- » tion, ſont des figures d'oiſeaux, » de bêtes, ou de poiſſons. Il » ſemble que cette Table ait été » gravée AVANT que les Egyp- » tiens adoraſſent des figures » d'hommes ou de femmes ; *la* » *derniére eſpéce d'idolâtrie, & la* » *plus moderne qui ait eu lieu parmi* » *eux* «. (*i*)

(*i*) It does not appear from this Table (the Bembine) that the Egyptians worſ-

La Table Iſiaque différente de ce qu'il la repréſente.

§. 55. Je crains que toute cette réflexion ne roule ſur une conſéquence tirée d'un fait deſtitué de vérité. Le Lecteur en jugera. » Toutes les figures, dit-on, que » cette Table repréſente, & de» vant leſquelles on voit des per» ſonnes dans une poſture d'ado» ration, ſont des figures d'oi» ſeaux, de bêtes, & de poiſ» ſons ». J'ai héſité quelque tems à croire que M. Shuckford & moi euſſions vû la même Table. Car dans celle publiée par le P. Kircher, tout le corps de la Table eſt rempli par les plus grands Dieux Egyptiens, qui ont la fi-

hipped any idols of human ſhape, at the time when this table was compoſed, but rather on contrary, all the images herein repreſented, before which any perſons are deſcribed in poſtures of adoration, being the figures of birds, beaſts, or fiſhes. This Table ſeems to have been delineated BEFORE the Egyptians worshipped the images of men and women; *which was the laſt and loweſt ſtep of their idolatry.* Sacr. and prof. hiſt. of the world. vol. II. p. 320. m. p. 362.

gure humaine ; & il y a, devant pluſieurs d'entr'eux, d'autres figures humaines dans une poſture d'adoration ; à moins que le ſçavant Auteur ne conſidére dans cette poſture que les figures qui ſont à genoux ; genre d'adoration qu'il ne croit pas plus ancien que le tems de Salomon. [1] Une partie de ceux qui adorent eſt repréſentée ſacrifiant ; [2] d'autres font des offrandes, [3] & cela devant des Dieux aſſis ſur des Trônes. [4] A l'égard des figures qui ſont repréſentées à genoux, adorant des oiſeaux, des bêtes, & des poiſſons, elles ſe trouvent dans la petite bordure qui environne les principaux compartimens. Monſieur Shuckford paroît inſiſter ſur cette derniére circonſtance. » Toutes les figures qui ſont à » genoux, dit-il, ſont repréſen- » tées comme ſi elles adoroient » quelque figure d'animal. On ne » trouve, ni dans la bordure, ni

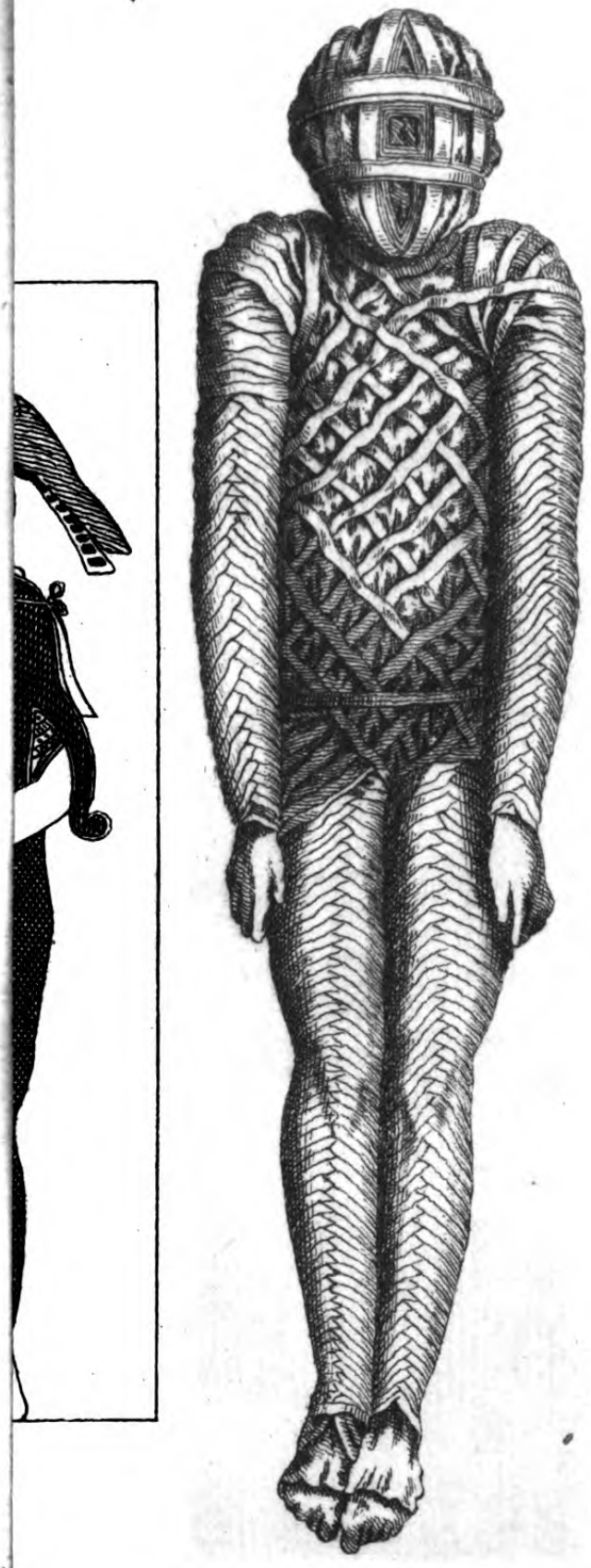
[1] *Id. vol. II. p. 317. m. p. 359.*
[2] *Voyez S. V. dans la Table du P. Kircher t. 3. de l'OEdipus.*
[3] *Ib.* M.N.
[4] *Ib.* T-Φ. O-Σ. S-X.

» dans la Table, aucun exemple » de cette ſorte d'adoration ren- » due à une figure de forme hu- » maine ». *All the images that kneel, are repreſented as paying their worship to ſome animal figure. There is not one inſtance or repreſentation of this worship paid to an image of human form, either on the*
P. 318. *border or in the Table.* Mais il n'y
m p. 360. a sûrement point de myſtère à cela. La Table a vraiſemblablement été faite pour les perſonnes attachées à Rome au culte d'Iſis. Alors l'Ouvrier aura cru pouvoir déſigner ce culte rendu aux animaux, qui étoit ſi peu connu des Romains, par la poſture la plus remarquable d'adoration, tandis que le culte rendu par les Egyptiens à leurs grands Dieux héroïques, & qui n'étoit pas différent de celui des Romains, étoit ſuffiſamment marqué par les ſeuls actes d'offrande & de ſacrifice.

Suppoſons néanmoins le fait

Planche VI. pour le § 55

Fig. 2.



Dheulland Sculpsit

tel que M. Shuckford le rapporte, je demande comment il en réſulte, *que la Table a été gravée* AVANT *que les Egyptiens adoraſſent des figures d'hommes ou de femmes.* Cette conſéquence eſt uniquement fondée ſur la fauſſe ſuppoſition que le culte des animaux n'a pas été un ſymbole du culte rendu aux Héros ; & nous avons montré qu'il l'a été. M. Shuckford lui-même eſt obligé d'avouer qu'Apis eſt devenu enfin le ſymbole du Dieu héroique Oſiris. Mais qui pourra ſe perſuader qu'il n'ait pas été adoré ſous une forme humaine, avant de l'être ſous celle d'un bœuf? M. Shuckford auroit donc tiré une meilleure concluſion, quand le fait par lui avancé ſeroit exact, s'il eût dit, *Que la Table a été gravée* APRE'S *que les Egyptiens ont ceſſé univerſellement d'adorer des figures d'hommes & de femmes ;* car il eſt certain que le culte ſym-

Quand cette Table a été gravée.

bolique des animaux a fait discontinuer l'usage des figures humaines. On ne me contestera pas que les figures de formes humaines, destinées à représenter les Dieux héroiques, ont été en usage chez les Egyptiens bien antérieurement au tems de Strabon. (*m*) Cependant il rapporte que dans leurs Temples, dont il donne une description générale, il y en avoit où l'on ne voyoit aucune image; & que, dans d'autres, l'image n'avoit pas la forme humaine, mais avoit la figure de quelque bête. En s'exprimant ainsi, sa pensée ne se bornoit pas aux Temples dédiés aux animaux; car où eût été l'étonnement? Ceux qui réfléchiront sur ce qui a été dit de ces symboles, que l'on

(*m*) Τῆς δὲ κατασκευῆς τῶν ἱερῶν ἡ διάθεσις τοιαύτη. κατὰ τὴν εἰσβολὴν τὴν εἰς τὸ τέμενος, &c. μετὰ δὲ τὰ προπύλαια, ὁ νεὼς πρόναον ἔχων μέγαν, καὶ ἀξιόλογον. τὸν δὲ σηκὸν σύμμετρον ζόανον δὲ οὐδὲν, ἢ οὐκ ἀνθρωμόρφον, ἀλλὰ τῶν ἄλογων ζώων τινός. *Géogr. lib.* XVII. *pag.* 1158. 1159. *Amst. ed.*

croyoit être un don des Dieux, ne ſeront pas ſurpris que les Egyptiens aient ceſſé de ſe ſervir de figures humaines. L'uſage de ces ſymboles dans le culte religieux les aura fait regarder comme très-agréables aux Dieux qui les avoient donné.

Les deux obſervations ſuivantes confirmeront plus pleinement notre concluſion. *La premiére* regarde le tems où la Table Iſiaque a paru. Elle eſt ſi éloignée de l'antiquité que M. Shuckford lui attribue, qu'elle eſt la plus moderne de tous les anciens monumens Egyptiens. Cela paroît non-ſeulement par le mélange que que l'on y trouve de toutes les eſpéces de caractères Hiéroglyphiques, mais encore parce qu'elle repréſente Iſis dans une Galère; c'eſt-à-dire, comme la premiére cauſe de toutes choſes, ce qui eſt une idée des derniers tems. *En ſecond lieu*, on voit ſur preſque

Voyez ci-deſſus la note D. §. 3.

tous les Obéliſques du Théâtre Hyéroglyphique du P. Kircher, qui ſont certainement très-anciens; par exemple, ſur celui de Rameſſès, qui eſt devant l'Egliſe de Saint Jean de Latran; ſur celui de Pſammiticus, auprès de la porte Flaminienne; ſur celui qui étoit dans les jardins de Salluſtius; & ſur celui de Conſtantinople: on y voit, dis-je, des idoles de forme humaine, adorées de la maniére ſur laquelle M Shuckford inſiſte tant; c'eſt-à-dire, adorées à genoux.

Cette Table ne conclut ni pour ni contre l'ancienneté du culte heroique.

Si l'on ne peut rien conclure de la Table Iſiaque en faveur de l'antiquité du culte des images des Héros, on n'en ſçauroit rien conclure non plus qui établiſſe une date moderne de ce culte. Cependant M. Shuckford, qui la ſuppoſe toujours, tâche de s'appuyer de l'hiſtoire, & du raiſonnement.

§. 56. L'argument qu'il tire de

l'hiſtoire eſt conçu en ces termes. » Les Egyptiens racontent une » fable remarquable de la naiſſance des Dieux qui ſuivent. Ils diſent que Rhea eut un commerce ſecret avec Saturne, & qu'elle devint groſſe : que le Soleil s'en étant apperçu, proféra contre elle cette malédiction ; qu'elle ne pourroit accoucher dans aucun mois : que Mercure, qui étoit amoureux de la Déeſſe, eut auſſi commerce avec elle ; & qu'un jour qu'il jouoit enſuite aux dés avec la Lune, il lui gagna la ſoixante & douziéme partie de chaque jour de l'année, dont il compoſa cinq jours qu'il ajouta à l'année, & qu'il fit par-là de trois cens ſoixante & cinq jours, au lieu de trois cens ſoixante dont elle étoit compoſée auparavant ; que durant ces cinq jours, Rhea accoucha de cinq enfans ; Oſiris, Orus, Typho, Iſis, & Nephthe.... Je ne

Premier argument de M. Shuckford pour prouver que ce culte eſt poſtérieur à l'addition de cinq jours faite à l'année.

» m'arrêterai pas à examiner le
» ſens de cette fable; je remarque-
» rai ſeulement qu'elle eſt poſté-
» rieure au tems où les Egyp-
» tiens ont reconnu que l'année
» étoit formée de trois cens ſoi-
» xante & cinq jours. Et par con-
» ſéquent, ſuivant les Egyptiens
» eux-mêmes, ces cinq enfans
» de Rhea, qu'ils font naître
» pendant les cinq jours ajoutés
» à l'année, n'ont pas été déifiés,
» avant que ces cinq jours fiſſent
» partie de l'année. Ils n'ont com-
» mencé à en faire partie que vers
» l'an du monde 2665. c'eſt-à-
» dire, un peu après la mort de
» Joſué ». (*p*)

(*p*) The Egyptians relate a very remarkable fable of the birth of theſe five Gods. They ſay that Rhea lay privately with Saturn, and was with Child by him; that the ſun, upon finding out her baſeneſs, laid a curſe upon her that she should not be delivered in any month or year: that Mercury being in love with the Goddeſs lay with her alſo; and then played at dice with the moon, and won from her the

Plutarch. de Iſ. p. 355.

Je conviens avec M. Shuckford, que cette fable n'a pû être inventée qu'après que les Egyptiens ont reconnu que l'année étoit compoſée de 365. jours. *Je conviens auſſi*, que l'addition des cinq jours a pû être faite vers l'an du monde 2665. *mais je nie la conſéquence :* que les cinq enfans de Rhea n'ont point été déifiés,

Cet argument diſcuté.

ſeventy ſecond part of each day, and made up of theſe Winnings five Days; which he added to the year, making the year to conſiſt of three hundred ſixty five days, which before conſiſted of three hundred and ſixty days only: and that in theſe days Rhea brought forth five Children, Oſiris, Orus, Typho, Iſis, and Nephthe. We need not enquire into the mythology of this fable; what I remark from it is this, that the fable could not be invented before the Egyptians had found out that the year conſiſted of three hundred and ſixty five days, and conſequently that by their own accounts the five deities ſaid to be born on the five ἐπαγόμεναι, or additional days, were not deified before they knew that the year had theſe five days added to it. And this addition to the year was made about A M. 2665. a little after the death of Joshua. *Vol.* 2. *p.* 283. 284. *m. p.* 320. 321.

avant cette addition faite à l'année. *Je nie même* qu'il s'enſuive de cette fable, que ceux qui l'ont inventée aient eu cette penſée. La mépriſe de notre ſçavant Auteur paroît venir de ce qu'il a ſuppoſé que les Egyptiens ont imaginé cette fable pour conſerver la mémoire de la déification des enfans de Rhea, au lieu qu'ils ſe ſont uniquement propoſés de conſerver la mémoire de l'addition des cinq jours faite à l'année. On le voit par le ſtyle allégorique & figuré dans lequel cette fable eſt conçue. C'étoit le ſtyle dont les anciens Egyptiens ſe ſervoient pour écrire l'hiſtoire des ſciences, & l'antiquité a toujours intéreſſé les Dieux aux découvertes que les hommes ont faites, afin de les rendre plus reſpectables. C'étoit une choſe ſi fort oppoſée à la politique d'un Prêtre Payen de conſtater l'époque d'une déification, que nous ne ſçaurions le croire

coupable d'une pareille faute. Il étoit attentif au contraire à la reculer au delà des tems connus, ou au moins à faire croire qu'il s'étoit écoulé un tems immémorial.

Pourquoi les anciens Mythologues ont confondu les tems.

Mais admettons que l'Inventeur de cette fable ait eu l'intention en général de raconter l'hiſtoire de ces Dieux, pouvons-nous penſer qu'en courant après le merveilleux, il ait donné des bornes à ſon récit, en lui fixant une époque ? Ce point étoit trop délicat pour s'y arrêter. Cela nous découvre préſentement en partie la raiſon pour laquelle les anciens Mythologues ont affecté de confondre toute chronologie : mal qui a produit un ſi grand déſordre dans l'hiſtoire des anciens tems, que tout le travail des meilleurs Chronologues s'eſt réduit plutôt à s'enſevelir ſous les ruines de l'édifice, qu'à aider les autres à en ſortir.

N'eſt-il pas évident d'ailleurs

Fables nouvelles ajoutées aux anciennes.

que l'on imaginoit tous les jours de nouveaux contes des anciens Dieux ? Si quelqu'un en doute, qu'il voie combien aux fables d'Homére & d'Héſiode, les Poëtes & les Théologues ſuivans en ont ajouté d'autres, dont les circonſtances montrent qu'elles n'étoient pas encore inventées, lorſque ces anciens *Bardes* chantoient les intrigues des Dieux. Nous trouvons fréquemment, dans ces fables poſtérieures, les Dieux de Gréce & d'Egypte mêlés dans des avantures, dont les dates, quand on en compare les ſynchroniſmes, reculeroient la naiſſance de ces Dieux, plus bas même que le tems où leur culte ſubſiſtoit certainement. C'eſt faute d'avoir fait attention à cela que le Chevalier Newton s'eſt ſi fort mépris dans ſa chronologie Grecque, comme nous le verrons dans la ſuite. (*)

(*) C'eſt-à-dire, dans la ſection qui §. 57.

§. 57. Mais indépendamment de ces réflexions, nous avons un exemple qui vient à notre ſujet; & c'eſt le même Plutarque qui nous le fournit. Il parle d'une autre fable Egyptienne, ſuivant laquelle *Typhon étoit pere d'Hiéroſolymus, & de Judæus.* Tacite paroît faire alluſion à cette fable ridicule, quand il dit, en rapportant diverſes origines du Peuple Juif: » D'autres prétendent que, » ſous le Regne d'Iſis, l'Egypte » étant ſurchargée d'Habitans, » une multitude de perſonnes ſe » retirérent dans le Pays voiſin » ſous la conduite d'Hiéroſoly- » mus & de Juda «: *Quidam, Re-*

Paſſage de Plutarque qui explique celui rapporté par M. Shuckford.

Iſ. & Oſ.

ſuit cette Diſſertation. M. Warburthon y diſcute ce que le Chevalier Newton a avancé au ſujet de la Chronologie des Egyptiens, & rend raiſon en même-tems de la confuſion infinie où ſe trouve l'ancienne Hiſtoire & la Mythologie des Grecs. Cette nouvelle Diſſertation a préciſément la moitié moins d'étendue que celle ſur les Hiéroglyphes.

gnante Iſide, exundantem per Ægyptum multitudinem, ducibus Hieroſolymo & Juda, proximas in terras exoneratam. Or je demande ſi nous ſerions bien fondés à conclure que *Typhon* n'eſt pas plus ancien que le nom de *Judæus*. Ne concluerons-nous pas plutôt que cette fable a été inventée dans la ſuite par haine & par mépris pour les Juifs?

Hiſt. l. 5. cap. 2.

Aveu de M. Shuckford qui détruit ſon argument.

En un mot, l'uſage d'ajouter de nouvelles fables à l'ancienne Théologie des Dieux eſt ſi notoire, que notre ſçavant Auteur n'a pû s'empêcher lui-même de faire cette remarque : » les Egyp» tiens, après avoir donné à leurs » Héros les noms des Aſtres & » des Elémens, qu'ils avoient » déifiés, *ont enſuite ajouté, à* » *l'Hiſtoire de la vie & des actions* » *de ces Héros, un compte mytholo*» *gique de leurs opinions philoſophi*» *ques au ſujet de ces mêmes* Dieux

» dont ils avoient donné les noms » à leurs Héros ». (ſ)

Mais, dit M. Shuckford, » ſi » Oſiris, Orus, Typhon, Iſis, » & Nephthe, avoient été hono- » rés comme Divinités, avant » que les Egyptiens ſe fuſſent ap- » perçus qu'il manquoit cinq jours » à l'année, on ne nous auroit » pas tranſmis cette Hiſtoire fabu- » leuſe de leur naiſſance, & on » y en auroit ſubſtitué quelqu'au- » tre ». *Had Oſiris, Orus, Typho, Iſis, and Nephthe, been eſteemed Deities, before this additional length of the year was apprehended, we ſhould not have had this, but ſome other fabulous account of their Birth tranſmitted to us.* Ici les prémiſ-

Fauſſes ſuppoſitions de M. Shuckford.

Vol. 2. p. 284. *m. p.* 321.

(ſ) The Egyptians having firſt called their Heroes by the names of their Sidereal and Elementary Deities, added in time, to the Hiſtory of the life and actions of ſuch Heroes, a mythological account of their philoſopichal opinions concerning the Gods whoſe names had been given to ſuch Heroes. *vol.* 2. *p.* 300. 301. *m. p.* 340.

ſes, & la concluſion, roulent ſur deux fauſſes ſuppoſitions. *Les prémiſſes*, ſur la ſuppoſition que cette fable a été inventée pour conſerver la mémoire de l'origine de ces Dieux: & *la concluſion*, ſur la ſuppoſition que nous n'avons point d'*autre* hiſtoire fabuleuſe de leur naiſſance.

Second argument de M. Shuckford, pour prouver que le culte héroique eſt poſtérieur à la réformation de l'année.

§. 58. De l'hiſtoire, M. Shuckford paſſe au raiſonnement; &, après avoir parlé des Dieux héroiques des Egyptiens, qu'il croit être des hommes antérieurs au Déluge: » Je ne penſe pas, » dit-il, qu'ils aient été déifiés » avant le tems où l'année a été » réformée. Car il n'eſt pas vrai- » ſemblable, lorſque le goût de » l'Apothéoſe s'introduiſit chez » les Egyptiens, qu'ils aient déi- » fié des hommes morts depuis » peu, & dont les foibleſſes & » les imperfections pouvoient être » connues de pluſieurs témoins » encore vivans; mais ils firent

» cet honneur à leurs premiers
» Ancêtres, qu'ils avoient été inſ-
» truits à honorer depuis pluſieurs
» ſiécles ; dont la réputation n'a-
» voit fait qu'augmenter en paſ-
» ſant d'âge en âge, & dont tou-
» tes les imperfections étoient ſi
» bien oubliées, qu'on ne pou-
» voit pas s'imaginer qu'ils en euſ-
» ſent jamais eu..... Il n'eſt pas
» aiſé de concevoir que pluſieurs
» hommes aient jamais été choiſi
» par leurs contemporains pour
» être honorés en qualité de
» Dieux, tandis que vivoit enco-
» re une multitude de perſonnes
» qui avoient été témoins de leurs
» imperfections, & qui pou-
» voient, ſoit pour elles-mêmes,
» ſoit pour leurs propres peres,
» prétendre auſſi-bien qu'eux à un
» pareil honneur, & par conſé-
» quent entrer en concurrence.
» *Alexandre* réuſſit mal à faire
» croire qu'il étoit fils de Jupiter
» Ammon ; & *Numa*, ſecond

» Roi des Romains, ne put pas
» établir la croyance que Romu-
» lus avoit été enlevé au Ciel, au
» point d'empêcher les Hiſtoriens
» poſtérieurs de rapporter le fait,
» qu'il avoit été tué par ſes Sujets.
» Je ne puis pas concevoir non
» plus que l'Apothéoſe de *Jules-*
» *Céſar*, à laquelle on avoit employé
» plus d'artifice, eût été long-
» tems ſans être conteſtée, ſi le
» Chriſtianiſme n'avoit pas paru
» preſqu'auſſi-tôt ; &, par ſa lu-
» miére, n'avoit pas diſſipé les ſu-
» perſtitions payennes. Il faut qu'il
» s'écoule pluſieurs ſiécles, avant
» que la réputation des perſonnes
» décédées les éleve au Ciel ; &
» les honneurs divins ne ſçau-
» roient être accordés, avec une
» ſorte de décence, que par la
» poſtérité éloignée ». (*u*)

(*u*) I do not imagine they were deified until about this time of correcting the year. For, when this humour firſt began, it is not likely that they made Gods of men but juſt dead, of whoſe infirmities

M. Shuckford dit qu'*il n'eſt pas vraiſemblable que les Egyptiens aient déifiés des hommes morts depuis peu, & dont les foibleſſes & les imperfections devoient être connues de pluſieurs témoins encore vi-*

Diſcuſſion du ſecond argument. L'Apothéoſe déférée du vivant des perſonnes, ou immédiatement après leur mort.

and imperfections many perſons might be lively witneſſes; but they took the names of their firſt Anceſtors, whom they had been taught to honour for ages, and whoſe fame had been growing by the increaſe of Tradition, and all whoſe imperfections had been long buried, that it might be thought they never had any.... It is hard to be conceived that a ſet of men could ever be choſen by their cotemporaries to have divine honours paid them, whilſt numerous perſons were alive, who knew their imperfections, and who themſelves or their immediate Anceſtors might have as fair a pretence, and come in competition with them. *Alexander the great* had but ill ſucceſs in his attempt to make the world believe him the ſon of Jupiter Ammon; nor could *Numa Pompilius*, the ſecond king of Rome, make Romulus's tranſlation to heaven ſo firmly believed, as not to leave room for ſubſequent hiſtorians to report him killed by his ſubjects. Nor can I conceive that *Julius Cæſar's* Canonization, tho' it was contrived more politicly, would ever have ſtood long indiſputable, if the light

vans. Nous examinerons dans un moment à quel point cela eſt vraiſemblable ; mais, pour ce qui eſt du fait, les Anciens n'en ont jamais douté. Le ſçavant Euſébe, Juge compétent des ſentimens de l'Antiquité, s'il en fût jamais, rapporte comme le fait le plus notoire, que, dans les premiers tems, ceux qui s'étoient diſtingués par leur ſageſſe, leur force, ou leur valeur ; & ceux qui avoient contribué d'une maniére éminente au bien de la Société, ou à qui les Arts étoient redevables de leurs progrès ; avoient été déifiés de leur vivant, ou immédiatement après leur mort. (*w*) Il a eu rai-

of Chriſtianity had not appeared ſo ſoon after this time as it did, and impaired the credit of the heathen ſuperſtitions. The fame of deceaſed perſons muſt have Ages to grow up to heaven, and divine honours cannot be given, with any shew of decency, but by a late poſterity. *vol.* 2. *p.* 286. 287. *m. p.* 324.

(*W*) Τρίτοι δὲ ἄλλοι σφᾶς αὐτοὺς ἐπὶ γῆς ῥίψαντες, τοὺς ἐπὶ συνέσει τῶν κατ' αὐτοὺς προ-

ſon

ſon de regarder ce fait comme certain, étant appuyé ſur le témoignage reſpectable d'un Auteur auſſi ancien que Sanchoniathon. Cet Hiſtorien entre dans un détail particulier de l'origine du culte héroïque, & nous dit poſitivement que la déification ſuivoit immédiatement la mort. En effet, le tems où il a été le plus pardonnable aux hommes d'avoir cette folie, de conſidérer leurs ſemblables comme des Dieux; & le tems même le plus convenable pour leur déférer un pareil honneur; c'eſt celui où le ſentiment des différens biens qu'ils venoient de procurer au genre humain, en formant, par exem-

φέρειν νενομισμένους, ἢ καὶ ῥώμῃ σώματος, καὶ δυνασείας ἰσχύϊ τῶν πλησίον ἐπικρατήσαντας, γίγαντάς τινας, ἢ τυράννους, ἢ καὶ γόητας, καὶ φαρμακείας ἄνδρας, ἐκ τινος τῶν θειοτέρων ἀποπλώσεως, τὰς κακοτέχνους γοητείας συνεσκευασμένους. ἢ καὶ ζῶν ἄλλους κοινῆς τε τινος καὶ βιωφελοῦς ἐργασίας ἀποδεξαμένους, ζῶντάς τε ἔτι καὶ μετὰ τελευτὴν θεοὺς ἐπιφήμισαν. *Præp. Evang. lib.* V. *cap.* 5.

ple, les Sociétés, & en inventant les Arts, étoit encore fortement gravé dans la mémoire, & étoit capable, en excitant vivement la reconnoiſſance, d'aveugler l'eſprit: en un mot, dans le tems où cet amour & cette admiration, que notre grand *Poëte* décrit avec tant de ſublime; enflammoit les hommes. *

Pope's Eſſay on man. Ep. 3. v. 211. & ſuiv.

» La vertu ſeule; cette vertu

* 'T was virtue only (or in Arts or arms,
Diffuſing bleſſings, or averting harms)
The ſame, which in a ſire the ſons obey'd,
A prince, the father of a people made.
On him their ſecond providence they hung,
Their law his Eye, their Oracle his Tongue.
He from the wond'ring furrow call'd the food;
Taught to command the fire, controul the flood,
Draw forth the monſter of th' Abyſs profound,
And fetch th' aerial Eagle to the Ground.

» qui, à l'aide des Arts ou des Ar-
» mes, ſçavoit procurer le bien
» & éloigner le mal; cette même
» vertu qui attiroit à un pere l'o-
» béiſſance de ſes enfans, ren-
» dit un Prince pere d'un Peu-
» ple. Ils l'enviſageoient comme
» une ſeconde Providence. Son
» regard leur tenoit lieu de Loi,
» & ſa bouche d'Oracle. Il leur ap-
» prit avec étonnement à cher-
» cher leur nourriture dans le la-
» bourage, leur enſeigna à com-
» mander au feu, & à prévenir
» les inondations, à tirer les monſ-
» tres du plus profond de la mer,
» & à faire tomber à terre les oi-
» ſeaux de l'air ». Quel étonne-
ment alors, que, dans le ſaiſiſſe-
ment de l'admiration, une mul-
titude groſſiére ait regardé, com-
me une eſpece de Divinité, ce-
lui qui apprenoit aux hommes à
ſoumettre à leur ſervice tous les
Elémens?

M. Shuckford continue. » Ils

L'Apothéoſe a conſervé la mémoire des Héros.

» firent cet honneur à leurs pre-
» miers Ancêtres, dont la répu-
» tation s'étoit augmentée, en
» paſſant d'âge en âge ». Je conviens que les hommes, auſquels on a rendu des honneurs divins, peuvent, à cauſe de leur grande antiquité, être appellés *premiers Ancêtres;* & il eſt sûr que leur réputation a été très-grande, & s'eſt fort étendue. Mais à quelle autre cauſe l'attribuer, ſi ce n'eſt à leur ancienne déification, qui les a rendus le ſujet continuel des Hymnes & des Panégyriques, & les a ainſi préſervés de l'oubli dans ces ſiécles d'ignorance? Car il eſt certain que, chez toutes les Nations, il n'y a que ceux qu'elles ont déifié, dont la mémoire ne ſoit pas périe promptement.

Mais n'a pas fait oublier leurs défauts.

Et dont toutes les imperfections étoient ſi bien oubliées, qu'on ne pouvoit pas s'imaginer qu'ils en euſſent jamais eu. Cette réflexion préſente à l'eſprit l'idée que l'hiſtoire

des Dieux héroïques de l'Egypte & de la Gréce, dont M. Shuckford place ſi tard la déification, ne renferme rien d'oppoſé à la vraiſemblance ; & il faut avouer, ſi cela étoit vrai, que le raiſonnement de ce ſçavant homme auroit quelque force. Mais ma ſurpriſe n'eſt pas petite, quand je vois que le contraire lui eſt bien connu. Tout le monde avouera que la franchiſe avec laquelle on nous a raconté les défauts énormes de ces Dieux, eſt une preuve certaine qu'ils doivent leur Apothéoſe à ceux qui ont été témoin de leurs vertus & de leurs vices. Une reconnoiſſance aveugle a canoniſé les uns & les autres indiſcretement ; mais la Religion a été une voie ſûre d'en tranſmettre la connoiſſance à la poſtérité. Cela n'empêche pas que je ne ſois perſuadé, comme je l'ai prouvé un peu plus haut, que les Poëtes & les Mythologues, qui

ſont venus enſuite, n'aient enflé les récits de leurs prédéceſſeurs. Ainſi je ne ſçaurois croire que Jupiter ait réellement commis tous les adulteres dont parle Ovide ; mais je puis avancer sûrement que ſes Adorateurs n'auroient jamais oſé inventer des fables ſi odieuſes, contre *le Pere des Dieux & des hommes*, s'il n'eût pas été fameux dans l'ancienne hiſtoire pour ſes adulteres.

A quelles perſonnes l'Apothéoſe a été accordée.

Il n'eſt pas aiſé de concevoir qu'ils aient été honorés en qualité de Dieux, tandis que pluſieurs de leurs Contemporains pouvoient prétendre, auſſi-bien qu'eux, à un pareil honneur, & par conſéquent entrer en concurrence. Cette réflexion ne dérange en rien mon ſentiment, qui ſe réduit à dire, qu'il n'y a eu de Déifiés que ceux qui ont procuré à leurs Concitoyens, ou au genre humain en général, des avantages ſignalés. Tous ceux qui ont eu de pareils titres en leur fa-

veur, ſont ceux qui ont été déifiés.

§. 59. *On a mépriſé les Apothéoſes d'Alexandre & de Jules-Céſar, & on s'en eſt moqué.* (y) On a eu raiſon; car une entrepriſe auſſi ridicule de leur part, ou de la part de leurs flatteurs, que celle de prétendre aux honneurs divins, parmi des Peuples ſçavans & éclairés, ne pouvoit pas avoir d'autre ſuccès. Mais pour montrer qu'un ſemblable projet a réuſſi dans de meilleures mains, & que d'avoir vécu dans le tems de ſon exécution ne l'a pas fait manquer, voyons ce qui eſt arrivé à Odin. (z) Il forma le deſſein,

Pourquoi on s'eſt mocqué des Apothéoſes d'Alexandre & de Céſar.

(y) Plutarque emploie ce même argument contre Evhemerus, pour prouver que les Dieux n'avoient point été des hommes. *de Iſ. & Oſ. p.* 641.

(z) *Odinus ſupremus eſt & antiquiſſimus Aſarum, qui omnes res gubernat; atque, etiamſi cæteri Dii potentes ſint, omnes tamen ipſi inſerviunt, ut patri liberi. . . . Cùm Pompeius Dux quidam Romanorum Orientem bellis infeſtaret, Odinus, ex Aſiâ, huc*

environ le même tems que Jules-Céſar, de ſe faire rendre un culte immédiat par un Peuple groſſier & barbare ; le ſeul Théâtre du monde où une ſemblable piéce puiſſe être applaudie ; ſon entrepriſe eut le même ſuccès qu'avoit eu celle d'Oſiris, de Jupiter, & de Belus.

in ſeptentrionem fugiebat. Edda Snorronis apud Th. Bartholin. de Antiq. Danic. pag. 648. & 652.

M. le Clerc donne un extrait de cet Ouvrage de Bartholin, t. 15. de la Bibliot. Univerſelle, & dit que les *Eddes* ſont d'anciennes Odes qui contiennent la Théologie des Danois. Dans l'extrait de l'hiſtoire de Norwege de M. Torf, tom. 2d. de la Bibl. anc. & mod. il obſerve que les Sçavans du Septentrion ſoupçonnent qu'il y a eu une autre *Edde* beaucoup plus étendue, & que celles que nous avons n'en ſont que l'abrégé. Sur quoi il renvoie ceux qui voudront s'inſtruire plus à fond de ces monumens *eddiques* au l. 1. ch. 2. de l'Ouvrage de M. Torf intitulé : *Suite des Seigneurs & des Rois de Dannemarck*, qui a paru pour la ſeconde fois en 1702. *Snorron Sturl*, qui a recueilli l'*Edde* que M. Warburthon cite, vivoit dans le treiziéme ſiécle, & fit tout ce qu'il put pour empêcher que les Antiquités du Nord ne tombaſſent dans l'oubli.

Numa Pompilius, ſecond Roi des Romains, n'a pas pû établir la croyance, que Romulus avoit été enlevé au Ciel, au point d'empêcher les Hiſtoriens poſtérieurs de rapporter le fait qu'il avoit été tué par ſes Sujets. M. Shuckford, qui n'ignore pas que l'Antiquité fournit pluſieurs exemples inconteſtables contre ſon hypothèſe de la Déification moderne des anciens Héros, a jugé à propos d'en oppoſer un, (*a*) dont il a cru qu'il ti-

D'où vient l'enlevement de Romulus a été contredit dans la ſuite.

(*a*) J'ajouterai un ou deux autres exemples à celui-ci. Car quoique le fait ſoit bien établi dans l'Antiquité, on pourroit peut-être répondre que les Auteurs Grecs parlent de choſes arrivées long-tems avant eux; & que c'eſt pour accréditer le culte d'un Héros, que la Tradition a ſuppoſé ſon Apothéoſe fort ancienne, quoiqu'elle fût de beaucoup poſtérieure à ſon exiſtence réelle. Afin donc de prévenir une pareille réponſe, je rapporterai un ou deux exemples de Déifications faites du vivant des perſonnes.

Dieu, par la bouche du Prophéte Ezéchiel, s'adreſſe au Roi de Tyr en ces termes: » Ton cœur s'eſt élevé, & tu as » dit: Je ſuis un Dieu, je ſuis aſſis ſur la xxviii. 2. 9.

reroit partie. Mais voyons comment il le fait valoir. *On n'a jamais*, dit-il, *ajouté foi à l'enlevement de Romulus, au point de ne*

» Chaire de Dieu au milieu des mers. Ce-
» pendant tu es un homme, & non pas
» un Dieu.... Diras-tu devant celui qui
» te peut ôter la vie, je ſuis un Dieu ?
» Non, tu n'es qu'un homme, & non
» un Dieu, devant celui qui peut t'ôter la
» vie ». Je crois que ces paroles indiquent un culte réel rendu au Roi de Tyr par ſes Sujets, de ſon vivant ; & il y a de la vraiſemblance qu'il eſt enſuite devenu l'un des Neptunes Grecs. Les Rabbins paroiſſent avoir attaché le même ſens au Texte, en donnant à ce Roi mille années de vie, comme l'obſerve S. Jérôme.

Nous avons déja parlé d'Odin, & de ſa prompte Apothéoſe ; joignons-y cette obſervation de Tacite : que c'étoit une coutume générale, parmi les Barbares du Nord, de ne pas différer la Déification. Ils y procédoient du plus grand ſérieux du monde, & non pas en ſe moquant, comme les Romains leurs Contemporains. Il s'exprime ainſi en parlant des Nations Germaniques. *Ea Virgo* (VELLEDA) *Nationis Bructeræ late imperitabat* : VETERE *apud Germanos* MORE, *quo pleraſque feminarum fatidicas, &* AUGESCENTE SUPERSTITIONE, *arbitrentur* DEAS. *Hiſt* IV. *cap.* 61.

En parlant encore de la même Héroïne, il dit : *Vidimus ſub* Divo *Veſpaſiano* *Germ. cap.* 8.

ſe pas trouver d'Hiſtoriens poſtérieurs qui rapportaſſent le fait, qu'il avoit été tué par ſes Sujets. Quoi donc? n'y a-t-il pas eu dans tous les tems des perſonnes qui ſe ſont apperçues, en réfléchiſſant, de l'origine du culte des Dieux héroïques le mieux établi, & pouvons-nous oublier ce que notre ſçavant Auteur rapporte lui-même ici d'Evhemérus Meſſenius : *who wrote a book to prove the ancient Gods of the heathen world to have been only their ancient Kings and commanders.* » Qu'il avoit écrit » un livre, pour prouver que les » anciens Dieux du monde Payen » n'étoient pas différens des pre-

Vol. 2. p. 288. m. p. 326. Voyez auſſi le 1r. t. de la Miſſion Divine, p. 94.

VELLEDAM, *diù apud pleroſque* NUMINIS LOCO *habitam. Sed & olim Auriniam, & complures alias, venerati ſunt;* NON ADULATIONE, NEC TANQUAM FACERENT DEAS. Ces derniers mots font alluſion aux Déifications peu ſérieuſes des Romains; & l'Hiſtorien inſinue que celles des Germains étoient d'une autre nature, & qu'ils y ajoutoient réellement foi.

» miers Rois & Chefs des So-
» ciétés ».

Quel tems doit précéder l'Apothéoſe.

Il faut qu'il s'écoule pluſieurs ſiécles avant que la réputation des perſonnes décédées les éleve dans le Ciel. Cela n'eſt point néceſſaire, ſi l'on conſulte le génie d'une multitude barbare, qui aime à ſe former des Dieux à elle-même. Cela n'eſt point néceſſaire encore, ſi l'on s'en rapporte aux anciens Hiſtoriens, qui nous diſent nettement que la choſe eſt arrivée.

Si elle exige de la décence.

Et les honneurs Divins ne ſçauroient être accordés avec une ſorte de décence que par la poſtérité éloignée. En vérité il faut avouer que les Anciens ont obſervé une grande décence, en adoptant, au nombre de leurs grands Dieux, des raviſſeurs, des adulteres, des ſodomites, des vagabonds, des voleurs, & des meurtriers.

§. 60. M. Shuckford, en donnant une Epoque auſſi moderne

au culte des Héros, s'eſt mis dans la néceſſité d'imaginer une cauſe probable de l'Apothéoſe. Car, pour celle que l'ancienne Hiſtoire aſſigne, & qui eſt ſi ſatisfaiſante, cette vive reconnoiſſance de la part de bons Citoyens, pour des bienfaits preſque Divins par eux reçus, n'eſt plus de miſe aujourd'hui. Il eſt cependant difficile d'en aſſigner d'autre. Car, ſi on laiſſe refroidir la reconnoiſſance pendant pluſieurs ſiécles, il faut alors une machine bien forte pour enlever ces Héros au Ciel. C'eſt la raiſon apparemment qui a porté M. Shuckford à leur donner les étoiles pour voiture.

Cauſe de de l'Apothéoſe aſſignée par M. Shuckford.

» Quelques ſiécles après, dit-il, » ils vinrent à adorer les Héros; » c'eſt-à-dire, des hommes mor» tels..... Les Dieux les plus cé» lebres de cette Claſſe ont été, » Chronus, Rhea, Oſiris, Orus, » Typhon, Iſis, & Nephthe. On » nous apprend que ces perſon-

» nes ont été déifiées, par une
» ſuite de l'opinion, qu'au tems
» de leur mort, leurs ames s'é-
» toient retirées dans quelqu'é-
» toile, & étoient allées animer
» quelque corps lumineux & cé-
» leſte. Les Prêtres Egyptiens
» ont expreſſément avancé cette
» opinion.... Si l'on me deman-
» de le tems où les Egyptiens ont
» commencé à conſacrer ces
» Dieux héroïques; c'eſt-à-dire,
» à déifier des hommes mortels,
» je répondrai que ce ne peut
» être que depuis qu'ils ont obſer-
» vé les étoiles particuliéres qu'ils
» leur ont approprié. Jules-Céſar
» n'a point été déifié avant l'ap-
» parition du *julium ſidus*; & les
» Phéniciens n'ont pû ſonger à
» déifier Chronus (ou Saturne)
» qu'après avoir fait des obſerva-
» tions ſur la planete dans laquel-
» le ils ont imaginé qu'il s'étoit
» retiré ». (*c*)

(*c*) Some ages after they deſcended

M. Shuckford nous dit *que les Prêtres Egyptiens ont expreſſément avancé que Chronus, Rhea, Oſiris, &c. avoient été déifiés par une ſuite de l'opinion, qu'au tems de leur mort, leurs ames s'étoient retirées dans quelqu'étoile;* Et cite à ce ſujet un paſſage du Traité d'Iſis & d'Oſiris de Plutarque. Afin donc que le Lecteur puiſſe juger

L'opinion que les ames des Heros animoient les corps celeſtes n'eſt point la cauſe de l'Apothéoſe.

to worship Heroes or dead men.... The moſt celebrated Deities they had of this ſort were Chronus, Rhea, Oſiris, Orus, Typhon, Iſis, and Nephthe; and theſe perſons were ſaid to be deified upon an opinion that, at their deaths, their ſouls migrated into ſome ſtar, and became the animating ſpirit of ſome luminous and heavenly body: this the Egyptian Prieſt expreſly aſſerted..... Les us now ſee when the Egyptians firſt conſecrated theſe Hero-gods, or deified mortals. To this I anſwer, not before they took notice of the appearances of the particular ſtars which they appropriated to them. Julius-Cæſar was not canonized until the appearance of the *julium ſidus;* nor could the Phenicians have any notion of the Divinity of Chronus, until they made ſome obſervations of the ſtar which they imagined he was removed into. *vol.* 2. *p.* 281. 282. 283. *m. p.* 318. 319. 320.

par lui-même, si les Prêtres Egyptiens ont rien avancé de semblable, je transcrirai les propres paroles de Plutarque. Cet Auteur, parlant des Tombeaux des Dieux, dit : » Les Prêtres affirment, non-» seulement de ces Dieux, mais » encore de tous les autres que » l'on range dans la Classe de » ceux qui n'ont point été engen-» drés, & qui sont immortels, » qu'ils ont leurs corps en dépôt, » & qu'ils les conservent avec » grand soin ; mais que leurs ames éclairent les étoiles des Cieux ». (*d*) Plutarque déclare ici, à la vérité, que les Egyptiens croyoient que les ames de leurs Dieux héroïques s'étoient retirées dans quelqu'étoile ; mais il ne dit en aucune maniére *qu'ils aient été déifiés par une suite de l'opinion de*

(*d*) Οὐ μόνον δὲ τούτων οἱ ἱερεῖς λέγουσιν, ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων θεῶν, ὅσοι μὴ ἀγένητοι, μηδὲ ἄφθαρτοι τὰ μὲν σώματα παρ' αὐτοῖς κεῖσθαι καμόντα καὶ θεραπεύεσθαι τὰς δὲ ψυχὰς ἐν οὐρανῷ λάμπειν ἄστρα. *pag.* 460.

cette

cette migration. Ce ſont deux choſes fort différentes. L'opinion de leur migration, quelque choſe que l'on diſe, peut être une ſuperſtition poſtérieure ; & nous allons voir qu'il y a une grande probabilité qu'elle l'eſt. En effet, M. Shuckford ne ſe repoſant pas ſur cette autorité, bien foible, ce me ſemble, imagine quelque prétexte plauſible qui ait pû faire déférer les honneurs en conſéquence d'une opinion auſſi étrange : & *il croit que la premiére apparition d'une étoile particuliére a fourni ce prétexte.* Mais il n'eſt pas moins difficile de ſuppoſer, que l'apparition d'une étoile a fait croire aux hommes que l'ame d'un de leurs Ancêtres s'y étoit retirée ; & qu'ils lui ont rendu, en conſéquence, des honneurs divins ; qu'il le ſeroit de concevoir comment le clocher de *Tenterden* eſt la cauſe des Sables de *Good-*

win. (*) Auſſi une pareille apparition, ἐπιφάνεια, n'a-t-elle pû être naturellement imaginée, qu'après que l'étude de l'Aſtrologie judiciaire eût augmenté la ſuperſtition des Egyptiens, & les eût amené à croire que leurs Dieux tutélaires avoient choiſi, comme une ſtation convenable, le point culminant de l'étoile, afin de répandre les plus douces

(*) J'ai conſervé ici ce proverbe Anglois, à cauſe qu'il ne ſe trouve pas dans le Dictionnaire de Boyer. *Raïus*, dans ſon recueil de Proverbes, en donne l'explication, & l'origine en même tems. *Ce proverbe*, dit-il, *s'emploie quand quelqu'un rend une raiſon abſurde & ridicule.* Pour ce qui eſt de l'origine, voici en ſubſtance ce qu'il rapporte d'après l'Evêque Latimer, brûlé en 1555. ſous la Reine Marie qui étoit montée ſur le Trône en 1553. Il dit que M. Moore reçut ordre d'aller dans la Province de Kent, s'informer de ce qui pouvoit être la cauſe des ſables de Goodwin, & du banc qui bouchoit l'entrée du Hâvre de Sandwich. Après avoir pris grand nombre d'inſtructions dans le Pays, il crut devoir auſſi écouter un bon Vieillard qu'on lui préſenta. Cet homme avoit près de cent ans, &

influences ſur leur poſtérité. Il paroît que c'eſt là à quoi ſe réduit l'opinion dont il s'agit ; & je crois que la penſée des Prêtres Egyptiens n'a pas d'autre ſens dans Plutarque.

Réponſe à l'Apothéoſe de *Céſar* & à celle de *Chronus*.

Cette apparition que Monſieur Shuckford préſente d'abord comme une Cauſe *ſuffiſante* de l'Apothéoſe, devient tout d'un coup la *ſeule* Cauſe de la Déification. » Ju» les-Céſar, dit-il, *n'a* point été » déifié, avant l'apparition du *ju-*

répondit ainſi aux demandes de M. Moore. » Je ſuis bien âgé, dit-il, & je me » rappelle d'avoir vû bâtir le clocher de » Tenterton. Il n'étoit queſtion alors ni » de bancs de ſables, ni de bas-fonds, » qui empêchaſſent l'entrée du Hâvre de » Sandwich. Ainſi je penſe que le clocher » de Tenterton eſt la cauſe des ſables de » Goodwin ». *Ray's compleat collect. of English proverbs. p.* 212. *ed.* 1737.

J'ignore ſi en conſéquence des inſtructions de M. Moore on travailla à débarraſſer l'entrée du port de Sandwich ; mais je vois dans M. de la Martiniére, au mot Sandwick, *que ſous le Regne de Marie l'entrée du Hâvre fut tellement bouchée, par un gros navire qui y fut coulé à fond, qu'on n'a pû y remédier.*

» *lium ſidus* ; & les Phéniciens » *n'ont pû* défier Chronus, qu'a- » près avoir fait des obſervations » ſur la planete dans laquelle ils » ont imaginé qu'il s'étoit retiré ».

A l'égard de l'Apothéoſe de Céſar, c'eſt une baſſe imagination de ces Apothéoſes ſerviles des Succeſſeurs d'Alexandre en Gréce & en Egypte : & quant au *julium ſidus*, c'eſt un événement qui n'a eu d'autre effet que de ſauver un peu de honte aux flatteurs de Céſar. Car de vils Courtiſans, & d'indignes Sénateurs, n'ont jamais attendu la déclaration des Cieux. Ainſi, lorſque ceux de Rome ont envoyé une ſeconde Claſſe de monſtres remplir les conſtellations, nous ne voyons pas qu'Auguſte, Tibere, Claude, &c. qui ſont devenus des Dieux en ſe dépouillant de l'humanité, aient eu des étoiles en leur faveur. (†)

(†) Il y a dans l'Anglois : had no more

Mais de tous les exemples cités par M. Shuckford, celui des Phéniciens eſt le moins ſupportable. Quoiqu'ils fuſſent ſuperſtitieux à l'excès, ils n'ont pû, nous dit-on, penſer à diviniſer *Chronus*, ou Saturne, que quand ils eurent lû ſa deſtinée dans une étoile. Je ſuis ſi fort embarraſſé de ſçavoir ce que M. Shuckford a voulu dire par-là, que je termine ici mes réflexions, en déclarant que, ſi l'on n'apperçoit pas comment ils ont pû avoir cette penſée d'ailleurs, on a lû, & j'ai écrit, beaucoup de pages inutiles.

Examen de la ſixiéme opinion des Anciens ſur l'origine du culte des animaux.

§. 61. Paſſons préſentement à la derniére Cauſe que les Anciens ont aſſignée du culte des animaux. Euſébe la rapporte. Il nous dit qu'*un Roi d'Egypte eut recours à cette invention, par des vûes particuliéres de politique; & qu'il établit dans chaque Ville le culte ex-*

ſtars in their favour than poor *Teague* in the *Committee*.

cluſif d'animaux différens, afin de prévenir les cabales des Habitans & leurs complots contre ſon gouvernement. (*e*)

Défauts de cette opinion.

Rien n'empêche de croire qu'un Roi d'Egypte ait imaginé un pareil établiſſement politique; mais il n'eſt pas auſſi aiſé de convenir que ce ſoit là l'origine du culte des animaux. Car ce n'eſt pas la méthode des Politiques d'inventer de nouvelles Religions, ils ſe contentent de tirer avantage de celles qu'ils trouvent établies. La politique donc de ce Roi ſe ſera réduite à fonder ſon nouveau ſyſtême d'intolérance ſur une pratique déja ſubſiſtante du culte d'animaux différens dans chaque Ville.

Mais ſuppoſons que les circonſtances ſinguliéres, dans leſquelles ce Prince ſe ſera trouvé placé, l'aient obligé d'inventer

(*e*) Voyez le t. 1. de la Miſſion Divine, p. 284. ſeconde édit.

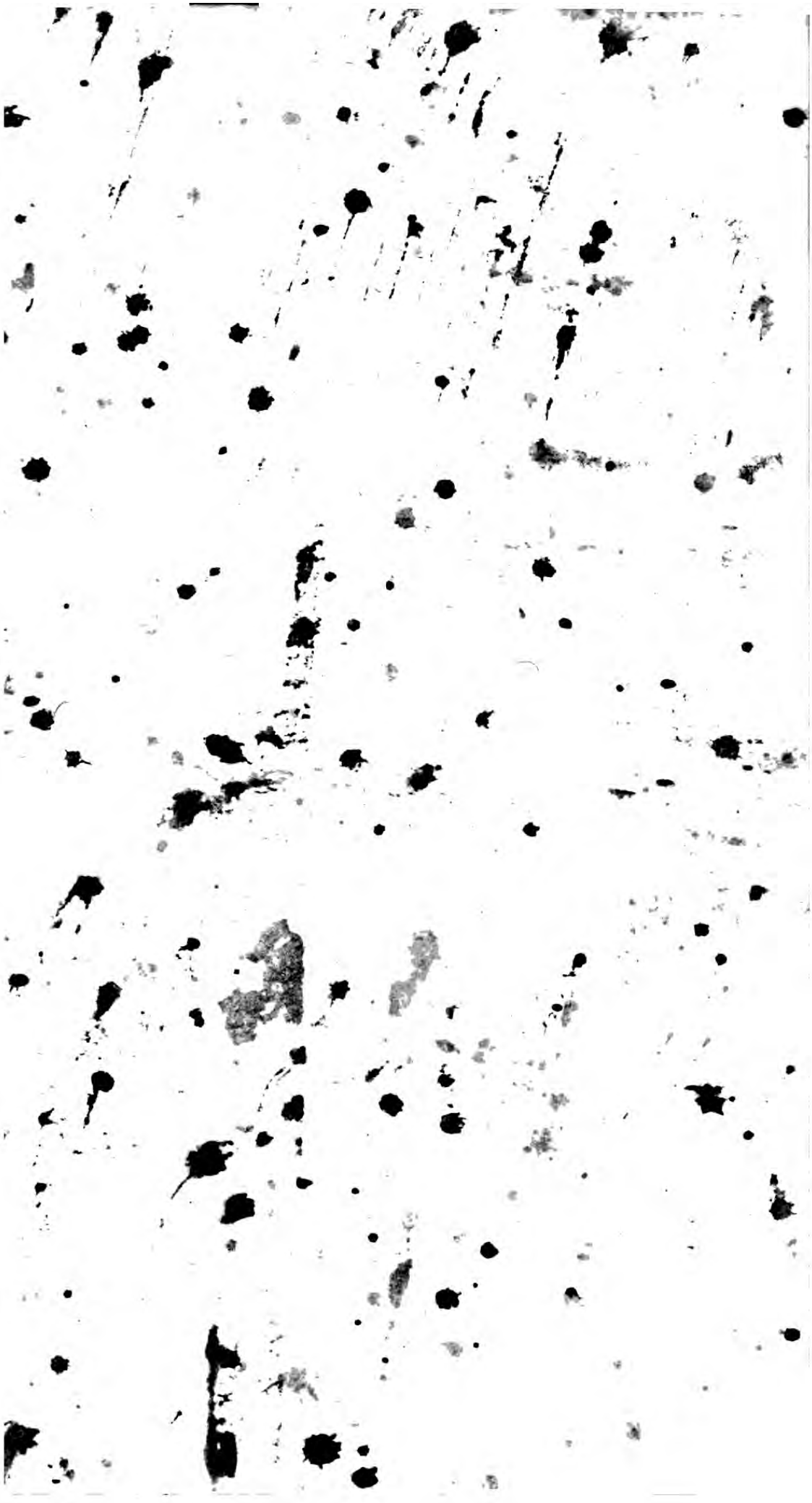
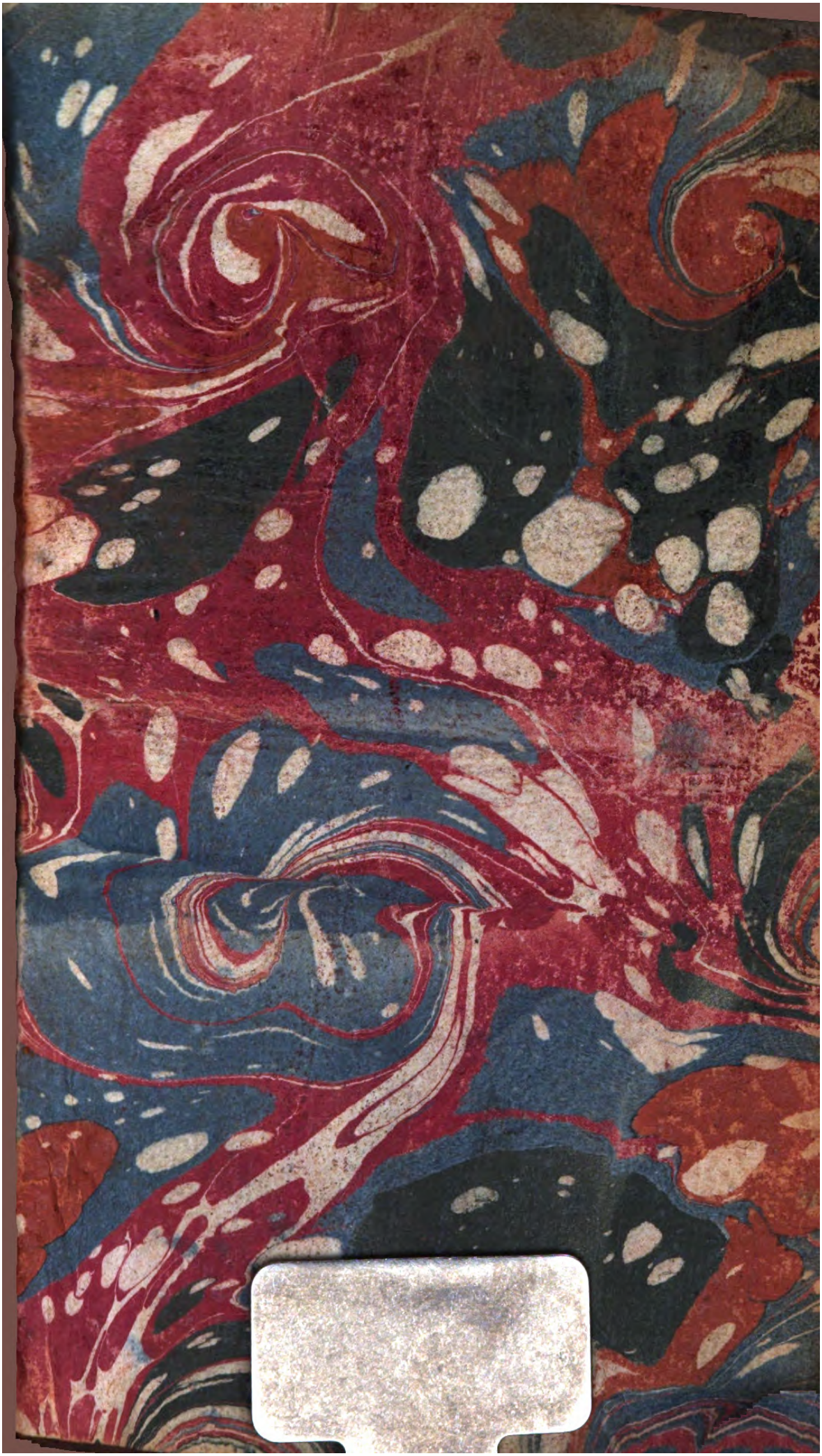
une nouvelle Religion, comment eſt-il arrivé, que, pouvant faire ſervir à ſes fins le culte des Héros, ſuperſtition ſi naturelle qu'elle eſt devenue univerſelle, il ait mieux aimé recourir à la pratique bizarre & monſtrueuſe du culte d'animaux qui n'étoient pas ſymboliques, tandis qu'un culte rendu à différens Héros auroit beaucoup mieux réuſſi pour ſon deſſein? Car il étoit vraiſemblable que le zéle religieux, pour l'honneur excluſif d'un Citoyen décédé, ſeroit beaucoup plus grand que celui rendu à aucun animal du Pays. On ne peut réſoudre cette difficulté, qu'en diſant que ce Prince a choiſi cette ſuperſtition pour en faire la baze de ſon inſtitution, qu'à cauſe que le culte animal étoit pour lors la ſuperſtition favorite du Peuple. Concluons donc que cette ſixiéme cauſe eſt auſſi défectueuſe que les autres.

Voilà les raiſons que les Auteurs Grecs ont rendu en général du culte des animaux. A l'égard du culte de tel ou tel animal en particulier, ils en ont inventé mille cauſes imaginaires & bizarres, qu'il n'eſt pas de mon ſujet de rapporter.

Concluſion de cette Diſſertation.

§. 62. Il s'enſuit de tout ce qui vient d'être dit, que la véritable origine du culte des animaux eſt dûe à l'uſage de l'*Ecriture ſymbolique*. Mais, ſi la concluſion eſt juſte, les ſymboles ſont très-anciens; car le culte des animaux formoit la Religion Nationale des Egyptiens, du tems de Moyſe. Or les ſymboles ont été inventés pour être le dépôt de la ſageſſe religieuſe & civile des Egyptiens; donc les Egyptiens ont été, dès la plus grande Antiquité, un Peuple très-ſçavant. C'eſt ce que j'avois à prouver.

✕

OBSERVATIONS

H° 4. 5
4-26-12-99